

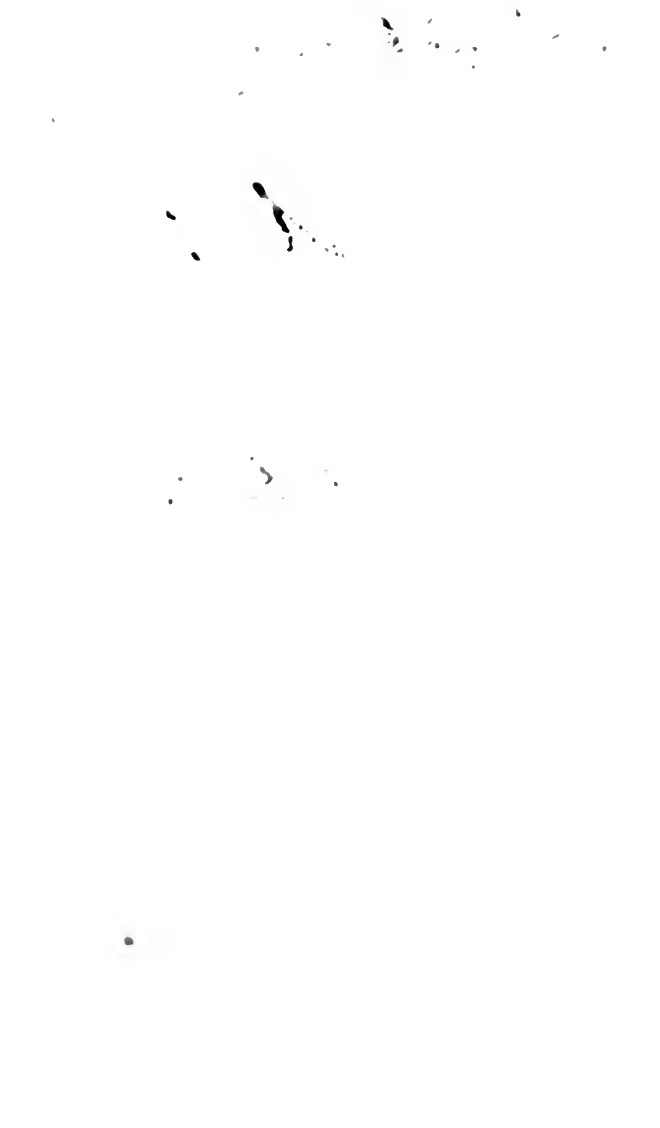
3 1761 05969135 2

S. 4. 16



Presented to  
The Library  
of the  
University of Toronto  
by

The Harris Family  
Eldon House,  
London, Ont.







LE DESPOTISME

DÉVOILÉ

OU

MÉMOIRES

DE

HENRI MASERS DE LATUDE.

TOME SECOND.



# LE DESPOTISME D É V O I L É ,

O U

## M É M O I R E S

D E

HENRI MASERS DE LATUDE ,

*Detenu pendant trente-cinq ans dans diverses  
prisons d'Etat ;*

Redigés sur les pieces originales ;

PAR M. THIERY , Avocat , Membre de plusieurs  
Academies.

*DEDIES A M. DE LA FAYETTE.*

---

*Mortels , respectez Rome , elle n'est plus aux fers.  
Mort de Crat , acte I , scène premiere.*

---

A P A R I S ,

Imprimé aux frais de M. DE LATUDE ;

Se vend chez lui , rue Betizy , n°. 1 , au coin  
de celle de la monnoie ;

Et chez LERAY , n°. 5 , Libraire , rue de l'Eche'lle.

1 7 9 0.

DO

31

19

1930

---

22.10.56

K. K. - 2

---

# M É M O I R E S

DE

HENRI MASERS DE LATUDE,

ANCIEN INGÉNIEUR,

*PRISONNIER pendant trente-cinq  
années à la Bastille & à Vincennes,  
sous le nom de D'ARCY; à Charenton,  
sous celui de D'AGOR; & à Bicêtre,  
sous celui de JUDOR.*

---

ON me plaça dans un cachot affreux,  
dont l'aspect seul faisoit trembler : c'est  
celui numéroté A. Il n'a pas sept pieds  
& demi de longueur sur moins de  
six de largeur : quatre portes à un  
pied de distance l'une de l'autre ; les  
unes garnies de fer , toutes avec trois  
énormes verroux , en défendent l'en-

*Tome II.*

A

trée : c'est dans ce tombeau que l'homme précipita. Ce n'étoit pas encore assez pour ces hommes féroces de l'horreur que j'éprouvois dans ce moment ; le guichetier qui m'accompagnoit , nommé Montchelin , me dit : *Vous mériteriez cent fois pis ; vous êtes cause que le sergent qui vous gardoit , le malheureux Vieil-Castel a été pendu.* A ce mot , je restai sans mouvement. Ceux qui me connoissent , ceux qui ont su apprécier mon ame sensible & aimante croiront facilement ce que j'avance , que jamais je n'éprouvai de plus affreux tourment : j'avois oublié mes maux & ma situation ; le spectacle affreux du supplice de cet homme , les cris de sa femme , de ses enfans , leurs malédictions se retraçoient sans cesse à ma pensée dans l'horrible nuit de mon cachot. Livré aux accès du plus violent désespoir , je hurlois , je mordois la terre ; j'invoquois à mon secours toutes les

furtes de l'enfer. Je ne voulois que venger cet infortuné & mourir. Cet état affreux ne pouvoit durer long-tems ; mon esprit commençoit à s'affoiblir. Heureusement un jour la sentinelle qui étoit à un poste peu distant de mon cachot , s'approcha en entendant mes gémissemens.

« Consolez-vous , me dit-elle , vos  
 » maux , peut-être , finiront un jour.  
 » -- Jamais , non jamais , répondis-  
 » je ; il ne peut y avoir de terme ;  
 » je suis cause que Vieil-Castel a été  
 » pendu ; par-tout , mon cœur déchiré  
 » me reprochera ce crime. -- On  
 » vous a bien indignement trompé ,  
 » reprit ce brave homme , ému  
 » jusqu'aux larmes ; Vieil-Castel a été  
 » effectivement mis en prison pour  
 » n'avoir pas empêché votre fuite ;  
 » mais il vit , & à ce moment même  
 » il est de garde ».

Cette nouvelle me rendit la vie ;  
 la voix qui me l'apprit me parut celle

d'un Dieu consolateur , & mon ame passa tout à coup de l'excès de l'infortune au comble du bonheur : oui , le sentiment que j'éprouvai alors fut celui du bonheur ; j'oubliai pour un moment mes fers , mon cachot , & mon ame enivrée connut une sensation nouvelle.

Elle ne dura pas long - tems , & bientôt je me retrouvai avec moi-même. Le gouverneur , M. Guionnet, venoit me voir quelquefois : cet homme généreux & sensible donnoit souvent cette consolation à ses prisonniers. Loin de montrer cette hauteur insolente & barbare que la plupart des gouverneurs des prisons d'état affectoient toujours ; il ne leur parloit qu'avec bonté , avec ce respect qu'inspire le malheur ; il m'apprit que pénétré pour moi du plus tendre intérêt , il avoit osé solliciter plus d'une fois près de M. de Sartines ma liberté , mais qu'il l'avoit toujours trouvé inflexible.



« Il s'en est pris à moi , me dit-il , de votre suite ; il étoit furieux , & je m'attendois à chaque instant à être remercié : aujourd'hui je ne puis plus que vous plaindre ».

Dans le nombre des pièces qui m'ont été remises depuis peu , j'ai trouvé deux des lettres écrites par M. Guionnet à M. de Sartines , dans lesquelles il lui parle de moi : elles sont bien précieuses sans doute , & détruisent d'une manière frappante l'imputation contenue dans le mémoire adressé par ce magistrat à M. de St.-Florentin , & rapporté plus haut ; on se rappelle qu'il me nomme un *scélérat* , un *homme FÉROCE* , qu'il faut transférer à Vincennes *pour l'y oublier*. Écoutons M. Guionnet , dont le devoir étoit de rendre compte de l'état de chacun de ses prisonniers , de son caractère & de sa conduite. Ces deux lettres sont de l'année 1764 : je les copie mot pour mot sur l'original que j'ai entre les mains :

« Monsieur, j'ai vu ce matin *Daury* désolé , mais toujours très-soumis & très-disposé à subir toutes les choses que vous voudrez bien lui imposer , qui seront le prix de sa liberté. Il me peine en ce que son abattement lui fait perdre l'usage de manger ; sa tête se soutient encore ; Dieu veuille que cela continue.

J'ai l'honneur , &c. »

« Le sieur *Daury* , Monsieur , m'a envoyé sa lettre pour que je la lusse : il m'a fait parler au-delà de ce que je lui ai dit ; je l'ai seulement exhorté à réparer le style de sa lettre , intitulée : *Diabolique* ; l'assurant que pareille lettre , s'il eût été en liberté , la lui eût fait perdre. D'ailleurs il se comporte très-bien , & me paroît avoir grande envie de vous gagner par ses soumissions, &c. »

Signé GUIONNET,

Je n'ajouterai à ces écrits aucune réflexion ; c'est à mes lecteurs à rapprocher les faits , & la conduite de M. de Sartines de la mienne : des long-tems ils ont dû nous juger l'un & l'autre.

Dans le même tems à-peu-près, trois exempts nommés Receveur , Marais & Huot , entrèrent dans mon cachot ; & après avoir plaint mon sort , ils me dirent en propres termes , “ M. de Sartines nous envoie vers vous , pour vous dire que vous pouvez d'un mot obtenir votre liberté : indiquez-nous le nom & l'adresse de la personne qui a vos papiers ; il nous a donné sa parole d'honneur qu'il ne lui feroit fait aucun mal ”.

*La parole d'honneur de M. de Sartines !* Je savois trop ce que je devois attendre d'un tel garant ; je n'hésitai pas à répondre : “ Que j'étois entré honnête homme dans ma prison , & que j'y mourrois plutôt que

d'en sortir un lâche & un coquin ». Ils me quittèrent sans proférer un seul mot.

J'ignore combien de tems je restai dans ce cachot, je ne pouvois y distinguer le jour des nuits, & je n'avois plus pour y calculer les heures, que mon imagination. Sans doute il eût été mon tombeau, & je n'aurois par tardé à y être totalement *oublié* sans l'humanité de mon porte-clefs. Je sentoís la mort s'approcher; je la redoutois peu sans doute, mais ses lentes horreurs m'accabloient. Un jour que cet homme m'apportoît le pain défilché qui depuis tant de mois étoit mon unique nourriture, je ranimai mes sens pour me trainer vers lui; je saisis ses deux mains, & avec les restes d'une voix étouffée je lui dis: « Mon ami, tu es homme, tu paroís sensible; j'ai surpris quelquefois des larmes prêtes à s'échapper de tes yeux, à la vue de mes affreux tourmens; il dépend de toi de les faire cesser;

choisis entre du poison ou ton couteau, donne; il me restera encore assez de forces pour me déchirer moi-même les entrailles; par pitié donne! mais plains moi, & n'accuse que mes bourreaux. Cet homme ne me répondit que par des pleurs; il sortit de mon cachot, & peu d'heures après je vis entrer le chirurgien du château. Il me trouva dans l'état le plus affreux; j'étois prodigieusement enflé; il remarqua que toutes les parties de mon corps retenoient l'empreinte du doigt lorsqu'on l'y appliquoit; il jugea qu'à moins d'un très-prompt secours, j'allois périr: mais comment me donner des soins, me faire prendre du repos & des remèdes dans ce lieu infect, où je n'aspirois que du poison, où l'air n'entroit que par le guichet au moment où le porte-clefs venoit me servir; dans ce lieu, si humide, que ma paille, qui en étoit le seul ameublement, étoit toujours pourrie; dans

lequel il étoit impossible que j'éprouvassé la plus légère transpiration, & qu'on ranimât mes sens engourdis par le froid ; dans ce lieu si petit enfin , que je ne pouvois me mouvoir, & garder d'autre posture que celle de rester couché sur la terre , ou dans mon fumier. Ce chirurgien , nommé Fontailiau , effrayé de ce spectacle , prononça qu'il falloit à l'instant même me transférer dans une chambre. Mais comment en obtenir l'ordre ? Le gouverneur , pressé de le solliciter près de M. de Sartines , s'y refusa de la manière la plus forte : " Sa haine , dit-il , est terrible , & solliciter en faveur de ce malheureux , est un moyen sûr de l'encourir ; adressez-vous au médecin ,. On observa que le médecin étoit de quartier chez le Roi , & que pour recourir à lui il falloit du tems , pendant lequel je périrois infailliblement : le chirurgien ne me donnoit pas 24 heures à vivre , si on me lais-

soit dans cet odieux cloaque. J'ignore quel moyen l'on employa ; mais trois heures après , tous les porte-clefs vinrent me prendre , me mirent sur leurs épaules & me portèrent dans la première chambre qui est à gauche à l'entrée du Donjon ; peu-à-peu la fièvre me quitta , mais mon enflure ne diminuoit pas. Je m'avisai de me soigner moi-même ; je me fis donner secrètement du vin chaud , dans lequel je mis beaucoup de sucre : je m'en trouvai parfaitement bien. Ce remède m'ouvrit tous les pores ; il me donna des forces , & je suai beaucoup : j'en prévins alors mon chirurgien , qui approuva que je l'employasse quelquefois , & en moins de deux mois & demi toute mon enflure fut dissipée.

Dès que je me sentis en état de me lever et de tenir ma plume , je demandai les moyens d'écrire à M. de Sartines. Je voulois chercher à l'attendrir , à ce mot de lettre à M. de Sar-

tines , le lieutenant de roi , que j'avois demandé à cet effet , me fit répondre qu'il me plaignoit beaucoup , mais qu'il étoit inutile qu'il vint m'en assurer lui même , si je n'avois à lui communiquer que mon projet d'écrire au lieutenant de police ; que ce magistrat avoit fait les défenses les plus expressees qu'on me donnât ni papier , ni encre , en disant qu'il savoit d'avance tout ce que je voudrois lui apprendre.

Je ne connoissois pas alors le véritable objet de ma détention à Vincennes : j'ignorois qu'on ne m'y avoit envoyé que pour *m'y oublier* ; jusque - là j'avois osé conserver quelques espérances : ce mot acheva de les dissiper ; je vis que le parti étoit irrévocablement pris , que mes persecuteurs avoient juré ma perte. Quelles ressources pouvois-je encore trouver en moi-même ; je m'étois échappé trois fois ; chacune de ces évasions peut passer pour une sorte de miracle : je ne pouvois m'at-



tendre à en voir opérer de nouveaux en ma faveur ; je m'égarois dans une foule de combinaisons : mon ame se replioit toujours sur elle-même , et je me retrouvois au même point.

Cependant je crus rencontrer un moyen de distraire au moins mes ennuis , et peut-être en faisant des connoissances utiles , de trouver des amis qui pourroient me tendre un jour une main secourable. C'étoit d'établir une correspondance avec tous les prisonniers , sans sortir de ma chambre où j'étois surveillé avec la plus grande attention. Ce projet n'étoit pas d'une exécution facile , mais il me suffisoit qu'elle ne fût pas impossible , pour que j'osasse l'entreprendre.

Il falloit , pour parvenir à cette exécution , percer à jour l'énorme muraille du Donjon du côté du jardin où tous les autres prisonniers alloient prendre l'air. Pour ce'a , je n'avois

que mes mains. Je me rappelai bien qu'une année auparavant , pendant une de mes promenades dans ce jardin , j'avois ramassé un vieux tonçon d'épée & la verge de fer d'un seau qui m'étoient tombés sous la main, & que je les avois soigneusement cachés pour les trouver au besoin : mais ils étoient au jardin , & pour tout au monde , les officiers du château ne m'auroient pas accordé la promenade dont j'avois deux fois si adroitement abusé pour me soustraire à leur surveillance & m'évader.

J'avois observé que lorsqu'il y avoit une réparation à faire dans la chambre d'un prisonnier , comme il étoit expressément défendu d'en laisser voir aucun aux ouvriers , on le faisoit sortir au moment où l'on travailloit ; & ordinairement quand cela ne devoit pas être long , on le conduisoit au jardin. Pour forcer mes geoliers à me faire sortir de ma chambre , je cassai deux carreaux de ma vitre ; j'eus grand

soin d'indiquer un accident qui avoit occasionné cette étourderie ; on n'eut aucun soupçon , & tout arriva comme je l'avois prévu. On fit venir le lendemain un vitrier ; pendant qu'il réparoit ce dommage , on me conduisit au jardin , où l'on m'abandonna après avoir fermé sur moi la porte à double tour. Je courus vite au lieu où j'avois caché mes deux outils ; je les trouvai : je mis le tronçon dans ma culotte , & la verge de fer autour de mon corps sous ma chemise. Dès que les carreaux furent remis , on vint me prendre ; on me conduisit dans ma chambre , où je remontai avec l'air de la plus grande tranquillité ; mais au fond bien satisfait , & fort occupé de savoir à quel usage j'allois employer mes deux instrumens.

Les murs du Donjon ont au moins cinq pieds d'épaisseur ; ma verge de fer en avoit à peine trois de longueur. J'avois eu soin de l'aiguiser sur du grès,

& elle pouvoit me servir à percer la pierre ; mais il étoit impossible qu'elle allât jusqu'au bout , & qu'elle la perçât de part en part. Je n'entrerais pas dans le détail de toutes les opérations que je fis pour y parvenir , des peines inouïes que j'eus à surmonter , & de la douleur que je me causai plus d'une fois avant de réussir à faire ce trou : qu'il me suffise de dire que j'y employai vingt - six mois , pendant lesquels j'abandonnai , je repris cent fois cet ouvrage ; que j'usai de toutes les ressources que m'avoient déjà procuré plus d'une fois mes connoissances dans les mathématiques, & le génie de la liberté qui m'enflammoit toujours : enfin j'en vins à bout. Ce trou existe encore dans le mur du Donjon ; je l'ai fait voir il y a quatre ans à M. le Maréchal, Prince de Beauveau; l'artiste qui peut apprécier les difficultés incompréhensibles de ce travail , le regardera peut - être comme un des chefs-d'œuvres

chefs-d'œuvres de l'industrie : il est situé dans la cheminée à l'endroit que l'ombre du manteau rendoit le plus obscur ; j'avois choisi cette place , parcequ'elle m'exposoit moins à être découvert dans les fréquentes visites que l'on fait des chambres.

J'arrangai avec du plâtre & du gravier une espèce de mur , dont je fis un bouchon. Il fermoit ce trou si hermétiquement , qu'il étoit impossible de rien soupçonner , avec quelque attention qu'on eût examiné le mur : dans ce trou j'avois glissé une forte & longue cheville que j'otois à volonté , & qui n'avoit pas tout à fait la longueur du trou ; afin que si on venoit à en remarquer dans le jardin l'embouchure que j'avois eu l'attention d'ouvrir très-peu à cette extrémité , on ne trouvât en sondant le trou , qu'une profondeur de deux ou trois pouces , ce qui ôteroit tout soupçon.

Ce grand œuvre , étonnant peut-  
*Tome II.* B

être aux yeux de l'observateur , étant achevé , je réunis plusieurs morceaux de bois , au moyen d'une ficelle que m'avoient procurée encore les fils de mes chemises & de mes draps , & je m'en fis un bâton long de six pieds. Je connoissois l'instant où l'on conduisoit les prisonniers au jardin ; d'ailleurs , je pouvois , à travers mes barreaux , appercevoir la porte ; elle étoit toujours ouverte quand personne n'étoit à la promenade , & je l'en-fermais toutes les fois qu'on y avoit amené & laissé un prisonnier. Lorsque tout fut préparé , comme je viens de l'indiquer plus haut , je saisis le premier moment où j'apperçus un prisonnier seul à la promenade. Je passai dans le trou mon bâton au bout duquel j'avois attaché un raban ; le prisonnier l'eut bientôt apperçu ; il approche , il regarde , tire la ficelle & le bâton qui débordoit le trou ; je le retenois fortement de mon côté ;

il sent de la résistance : n'osant pas même soupçonner qu'un prisonnier eût percé ainsi le mur de sa chambre , il ne savoit ce que cela pouvoit signifier ; je lui dis de s'approcher : est-ce le diable , s'écria - t - il , qui me parle ? Je calmai ses frayeurs ; je lui appris quel étoit mon sort : il me dit à son tour qu'il se nommoit le baron de Venac , capitaine au régiment de Picardie , fils du comte de Beluse , natif de Saint-Chéli , précisément du même pays que moi. La conformité de nos malheurs devoit nous rapprocher encore davantage ; ils avoient la même cause. Depuis dix-neuf ans , il expioit le tort d'avoir donné à la marquise de Pompadour un avis qui , en intéressant son existence , pouvoit aussi humilier son orgueil. Nous convinmes de précautions , pour continuer à l'avenir nos conférences.

Je parvins par les mêmes moyens à lier connoissance avec presque tous

les prisonniers du Donjon. On me pardonnera sans doute de m'arrêter quelques instans sur des faits , des événemens qui ne peuvent qu'intéresser vivement la sensibilité de quelques lecteurs , & piquer la curiosité des autres : d'ailleurs , s'ils sont étrangers à l'histoire de mes infortunes , ils ne le sont pas à celle du despotisme ; ils en dévoileront de nouveaux attentats , & apprendront mieux encore à apprécier d'odieux ministres qui ne connoissoient rien de sacré que leurs passions & leurs vices.

Dirigé toujours par les mêmes motifs , armé du même courage , je dirai ce que j'appris alors , de la bouche de ces prisonniers ; je rapporterai sans feinte et sans détour les faits et les noms ; que ceux qui auroient intérêt à me démentir , entrent avec moi dans la lice , et prouvent , s'ils le peuvent , que j'en impose au public.



Le premier que je connus , au moyen du trou et du bâton , fut un gentilhomme de Montpellier ; il se nommoit le baron de Vissée , ce nom me fit trembler , je crus que c'étoit un de mes frères : il me rassura. La marquise de Pompadour le fit arrêter, *sur le soupçon* qu'il avoit mal parlé d'elle ; depuis dix-sept années il gémissoit dans cette prison , du malheur de lui avoir inspiré des *soupçons*. Il étoit malade et très-foible , il pouvoit à peine se tenir debout ; notre conversation parut l'intéresser et lui plaire ; il me promit qu'il continueroit à venir le plus assiduellement que sa mauvaise santé le lui permettroit , à nos rendez-vous ; je ne l'ai pas revu depuis ; j'ignore s'il est mort peu de tems après , si sa foiblesse l'a empêché de sortir de sa chambre , ou si on lui a rendu sa liberté , ce qui est peu vraisemblable ; car il paroît qu'on l'avoit aussi envoyé à Vincennes *pour l'y oublier*.

Je vis aussi un magistrat du parlement de Rennes , qui étoit enfermé pour avoir pris part à la trop fameuse affaire de M. de la Chalotais.

Un ecclésiastique , nommé l'Abbé Prieur de Paris, s'étoit mis dans la tête de faire une nouvelle ortographe , qui avoit pour but d'écrire beaucoup de mots de notre langue avec le moins de lettres possibles ; et dont l'utilité , selon lui, consistoit à ménager quelques rames de papier à ceux qui en emploient. Cet homme , plein de sens d'ailleurs , s'étoit avisé d'écrire au roi de Prusse ; il savoit combien ce souverain accueilloit et protégeoit les talens ; il jugea les siens dignes de lui , et il lui en offrit l'hommage. Il forma sa lettre de mots de sa composition : ce qui sans doute devoit la rendre indéchiffrable ; elle fut ouverte à la poste , selon l'usage d'alors. Probablement les ministres , qui ne purent y rien comprendre , crurent voir de hiér oglyphes

dont le sens mystérieux les effraya ; et ils firent conduire le pauvre Abbé Prieur , à Vincennes , pour un fait pour lequel il eût à peine mérité d'être enfermé aux petites maisons , et condamné à y apprendre mieux notre dictionnaire. Ce malheureux y étoit depuis sept années ; peut-être sa captivité a-t-elle été éternelle.

Je vis ensuite le chevalier de la Rocheguerault , arrêté à Amsterdam , parce qu'il étoit *soupçonné* d'être l'auteur d'une brochure qui avoit paru contre la marquise de Pompadour : il y avoit vingt-trois années qu'il étoit enfermé , & il m'a fait serment par tout ce qu'il y a de plus sacré , qu'il ne connoissoit pas même cette malheureuse brochure. Non-seulement on ne lui opposoit aucun fait , aucune preuve qui l'accusât , mais on ne daignoit pas même l'admettre à se justifier , on refusoit de l'entendre. C'est ainsi , au surplus , qu'on en agissoit avec tous

les autres. Que venoit donc faire , me dira-t-on , M. de Sartines dans tous ces châteaux , si son devoir étoit de visiter les prisonniers , de les entendre & de les juger. Oui , tel étoit son devoir , il est vrai ; mais il ne connoissoit , il ne remplissoit que ceux qui pouvoient lui attirer les regards & l'admiration : il sacrifioit tout à ses passions , & toutes ses passions à son amour-propre ; ce sentiment ne pouvoit l'engager à faire le bien que lui seul eût connu. Que lui importoit d'être honnête homme dans l'enceinte d'une prison ? Il y venoit souvent , pour que le public sût qu'il y venoit , pour qu'on crût , d'après lui , qu'il en surveilloit le régime , & qu'il adoucissoit les maux des infortunés qu'il y avoit rencontrés.

Un autre prisonnier, nommé Pompiignan de Mirabelle , qui causoit aussi quelquefois avec moi , le connoissoit parfaitement bien. J'avois entendu ré-

citer , me dit cet homme qui étoit très - vieux , j'avois entendu réciter quatre vers (1) ; j'eus le malheur de les retenir & de les répéter dans une compagnie nombreuse ; M. de Sartines le fut ; j'appris qu'il devoit me faire arrêter : je me présentai moi-même à lui , en le priant de me dire dans qu'elle prison il vouloit que je me rendisse : à Vincennes , me répondit-il. Je montai dans ma voiture , m'ajouta ce vénérable vieillard , & sans retourner chez moi , je me rendis ici. A peine y fus - je , que l'ordre de ma détention y arriva. Je crus dans le premier moment que ce n'étoit qu'un jeu ; il dure depuis *onze ans*. J'ai vu diverses fois M. de Sartines , & je n'ai pu jamais en tirer que ces mots : *Ou vous êtes l'auteur*

---

(1) Je n'ai jamais su ce qu'exprimoient ces vers , ni contre qui ils étoient faits ; c'étoit sans doute contre M. de Sartines.

*de ces vers , ou vous connoissez celui qui les a faits ; dans le second cas , votre silence opiniâtre vous rend aussi coupable ; nommez-le , & votre liberté vous sera rendue. Et ce monstre , ajoutoit-t-il , ce monstre affecte des sentimens de justice & d'humanité ! Il veut paroître bon , il veut paroître généreux & sensible ! On le voit sans cesse aux pieds des autels : eh ! c'est avec ses passions qu'il faut le voir ; c'est là qu'il faut le chercher & apprendre à le connoître ! On le trouvera continuellement occupé à les déguiser & à les satisfaire : semblable , sous tant de rapports , à l'insecte venimeux que la plus légère offense irrite , toujours prêt à darder l'aiguillon que toujours il a l'art de cacher.*

On m'accuseroit peut-être de n'avoir voulu remarquer que ses victimes. Il faut prouver qu'il n'étoit pas le seul qui osât porter aussi loin l'abus du pouvoir. Je ne rapporterai qu'un

trait; il concerne le duc de la Vrilliere : c'est annoncer encore un forfait.

Un des prisonniers qui me témoigna le plus de confiance, & dont les malheurs inspiroient le plus d'interêt, étoit un certain M. Tiercelain, comte de la Roche-Dumaine; il avoit deux fils au service, & deux filles, dont il avoit mis l'aînée à l'abbaye St.-Antoine à Paris. Il vivoit dans une de ses terres, appelée la Grange-chancel, nom fameux dès long-tems dans les annales du despotisme. Il apprit un jour que cette fille aînée avoit eu le malheur d'être honorée de la tendresse du monarque, & qu'il l'avoit élevée au rang de ses maîtresses; il accourt, il doute encore de son déshonneur, il se présente à l'abbaye, on ignore ce qu'est devenue sa fille; il vole à Versailles, il s'adresse à Lebel, valet-de-chambre du Roi, & son premier proxenète depuis la mort de la

marquise de Pompadour. Celui-ci assure qu'il ne la connoît pas. Ce malheureux père , forcé de renfermer sa douleur & sa honte dans son ame , n'osoit se faire aider dans ses recherches. Un jour cependant il croit apercevoir sa fille dans une chaise ; il s'approche , se fait ouvrir , la reconnoît & lui ordonne de le suivre. Je ne m'occuperai ni à blamer , ni à justifier cet homme : il soucrivit à un déshonneur qu'il ne pouvoit empêcher , & il parut même profiter de cet événement pour l'avantage de ses autres enfans. Toutefois il ne vécut point avec sa fille. Il vint prendre un logement à Paris , où elle se rendoit souvent quand il n'alloit pas la trouver à Versailles.

Un Jésuite, qui cherchoit à s'introduire près de Mlle. Tiercelin , commença par se lier avec le père ; celui-ci le présenta ensuite & le recommanda à sa fille : c'étoit tout ce qu'il



demandoit. Il réunissoit tous les vices qui rendent aimable & séduisant ; il avoit le desir de plaire , & l'habitude d'en connoître les moyens & de les employer. Il réussit facilement auprès de cette jeune personne & partagea bientôt avec son auguste amant sa confiance & sa tendresse. Mais alors la présence du père le gênoit beaucoup , il devoit craindre son expérience & l'empire qu'il avoit sur l'esprit de sa fille ; il persuada à celle-ci que ce père n'étoit pour elle qu'un témoin importun & dangereux , dont les indiscrètes remontrances troubleroient sans cesse son bonheur & sa tranquillité : elle osa solliciter contre son père une lettre de cachet près le duc de la Vrillière ; elle en eût obtenu mille de ce ministre , pour une cause si légitime : ce vieillard malheureux fut transféré à Rouen à la forteresse de St.-Yon par l'inspecteur de police , nommé Desmarais , avec les ordres

les plus précis de ne permettre à ce prisonnier d'écrire à qui que ce fût.

On s'indigne , on frémit à ce récit : je n'ai pas tout dit , continuons. M. Tiercelin étoit dans cette prison en 1776 , lorsque quelques-uns de ceux , qui y étoient détenus , formèrent le projet de s'évader ; ils étoient en grand nombre. Ils prennent le moment de la messe où ils asistoient tous ensemble ; à un signal convenu, ils se lèvent , se rassemblent , écartent leurs gardiens , se saisissent des chaises , des bancs , brisent les portes. Ils étoient près de cent , ils en imposent par leur courage , ils franchissent tous les obstacles & s'évadent. M. Tiercelin suivit tous les autres.

Forcé de fuir , de se dérober aux recherches & à la *toute-puissance* de sa fille , il vint chercher un asyle dans un couvent de Bénédictins au Marais , dont le prier , nommé D. Hardi , étoit son ami. Ils concertèrent en-

semble les moyens les plus avantageux de se cacher : le prier l'envoya chez un de ses fermiers , dans un village situé à cinq lieues de Paris , appelé Plaisir-les-gatteaux. Il n'y fut pas long-tems sans être découvert ; sa fille obtint une seconde lettre de cachet , & il fut conduit à St.-Lazare , & delà transféré quelque tems après à Vincennes.

Le prêtre qui dirigeoit Mlle. Tiercélin osa peut-être mettre un prix trop élevé à de pareils services , & en exiger une trop forte récompense ; il se brouilla avec cette malheureuse. Il devoit la craindre , il chercha par conséquent à la perdre. Il supposa des lettres , des mémoires & une correspondance entr'elle & le Roi de Prusse , contraires aux intérêts de la France ; il fit tomber toutes ces pièces entre les mains du ministre des affaires étrangères ; celui-ci en rendit compte au Roi , qui ordonna qu'on la

conduisit à la Bastille. Les loix, muettes pour tous les autres, conservèrent pour elle quelque vigueur : on lui confronta son accusateur, elle le confondit & prouva son innocence. Le prêtre se sauva : pour toute punition, ce monstre fut banni, & le malheureux père resta à Vincennes ; *il y fut oublié.....* Monarques absolus, voilà vos ministres ! François, voilà quelles étoient vos loix, VOTRE CONSTITUTION !

Laissons ce théâtre d'horreurs & rentrons dans mon cachot ; nous reposerons un moment notre indignation, en nous occupant encore des moyens que j'employai pour tromper la vigilance de mes surveillans ; en attendant que je pusse trouver ceux de leur échapper, je tâchois de dissiper mes ennuis ; ils me refusoient tout ; il m'importoit de me procurer au moins de l'encre & du papier : ceux des autres prisonniers qui avoient la permission

million de se promener au jardin , & auxquels on n'en refusoit pas , consentirent volontiers à partager avec moi ce qu'on leur en donnoit. On conçoit sans peine de qu'elle manière ils s'y prenoient pour me le faire passer. J'étois habitué à faire de la ficelle avec mon linge ; ils en enveloppoient un rouleau de papier , que je tirois ensuite à moi. J'avois effilé des bas de coton , & je leur en avois passé à chacun ; ils l'imbibotent chez eux de leur encre , enfermoient le coton , ainsi imprégné , dans du parchemin : j'en avois une feuille qui me servoit à humecter & à broyer mon tabac ; je la leur avois partagée ; & chacun d'eux me procuroit par ces moyens de l'encre & du papier. Je m'en servis pour étendre davantage ma correspondance & la leur entr'eux. Ils ne se connoissoient pas , & ne se voyoient jamais ; ce n'étoit que l'un après l'autre qu'ils pouvoient jouir de la promenade. Je les

aidai ainsi à s'écrire mutuellement ; ma chambre étoit devenue le bureau général. Je recevois , je distribuois toutes les lettres , & j'étois parvenu à employer ainsi tous les instans du jour , avec assez d'activité , pour n'être plus réduit à les compter , & pour ainsi dire à les peser tous.

Nous étions prévenus qu'il y avoit , indépendamment de moi , trois autres prisonniers étroitement renfermés dans leurs chambres , & qui ne jouissoient pas de la promenade. Nous eussions bien désiré lier connoissance avec eux , ils nous auroient procuré des détails intéressans sur un fait trop connu aujourd'hui ; mais qu'il importeroit de pouvoir dénoncer , en le précisant avec exactitude. Les sieurs Buynan , Rainville & le Prévôt avoient osé s'expliquer ouvertement sur l'infâme monopole qui , sur la fin du règne de Louis XV , faillit ravager son royaume , & acheva de flétrir sa mé-

moire. Leur courage étoit un crime qu'on ne pouvoit punir avec trop de févérité ; ils avoient été transférés de la Bastille à Vincennes, où ils étoient privés alors des tristes adouciffemens qu'on ne refusoit pas à tous les autres prisonniers. Tel étoit le traitement ordinaire de ceux qui avoient offensé les ministres, ou qui les avoient exposés à rougir.

J'ai dit que long-tems M. Guyonnet avoit adouci le mien, autant qu'il avoit été en lui ; malheureusement alors nous le perdîmes, & l'enfer déchaîné nous envoya à sa place le sieur de Rougemont, dont l'ame n'étoit qu'un composé des vices les plus bas, & qui étoit vraiment digne d'être l'agent de nos bourreaux. Je n'entrerai pas dans un long détail des moyens qu'il employoit pour torturer ses prisonniers : je ne pourrois que répéter, & répéter foiblement ce qui a été dit. Un de ces hommes, dont les rares talens & les

passions même influent sur le sort des empires , au moment de leurs révolutions ; un homme né pour être tour-à-tour la victime & le fléau du despotisme , & qui , jeune encore , a déjà presque rempli son éclatante destinée ; le comte de Mirabeau , dans son excellent ouvrage sur *les lettres de cachet* , a peint avec les couleurs & l'énergie qui lui sont propres , la barbare cupidité de ce geolier , & toutes les infamies qu'il employoit pour l'assouvir. Dussai-je cependant courir le risque de répéter ce qu'il a dit , je ne puis me refuser à jeter un coup-d'œil rapide sur quelques-uns des faits qui constatent & la conduite de ce commandant de Vincennes & celle des ministres , dont il n'étoit que l'agent , & qui le dirigeoient sans doute dès qu'ils ne le blâmoient pas. Car il ne faut pas s'y méprendre ; c'est rarement sur le théâtre principal sur lequel ils se déployent , que l'on peut juger les despotes ; là ;



quelquefois, ils en imposent par l'éclat de leurs actions ; ils frappent , ils étonnent, & souvent le peuple admire encore ce qu'il appelle en eux , noblesse & grandeur ; il baise avec respect la main qui le flétrit & l'enchaîne , lorsqu'elle s'appesantit sur lui avec dignité. Mais pour les connoître & les apprécier justement , il faut examiner les ressorts secrets qu'ils font mouvoir ; il faut sur-tout étudier leur ame dans la conduite & les actions de leurs agens subalternes ; ceux-ci portent presque toujours la livrée de leurs maîtres : moins capables de déguiser leurs sentimens & leurs passions , de leur donner cette teinte de grandeur qui les ennoblit quelquefois ; ils trahissent , en se montrant à nud , le secret & la laideur de ceux qui les guident & les animent. Il n'est donc pas étranger à mon objet ; il ne l'est pas à l'histoire du tyran que je dénonce & que je pour-

fuis ; de faire connoître les ministres de ses vengeances.

M. de Rougemont étoit une créature du duc de la Vrillière , il avoit épousé la fille du gouverneur des pages de M. le duc d'Orléans ; c'étoit plus qu'il n'en falloit pour lui mériter l'affection de M. de Sartines ; celui-ci se montra fidèle à ce sentiment ; il porta même bien loin le zèle & l'amitié. Rougemont ne pouvoit pas faire une démarche sans être soumis à l'inspection du lieutenant de police ; il n'y eut pas une seule de ses actions qui ne fût une exaction ou une cruauté , & toujours elles furent impunies , sans qu'il fût même permis aux prisonniers de se plaindre , ou de se faire entendre.

La nourriture est sans doute un objet intéressant pour le malheureux prisonnier , auquel toute jouissance est impossible : de quel nom appellera-t-on l'infâme cupidité qui lui fait un tour-

ment, de la nécessité de satisfaire ce premier besoin de la nature. Le Roi payoit, m'a-t on dit, & je suis à-peu-près certain de ce fait, le Roi payoit six francs par jour pour la nourriture de chaque prisonnier détenu à Vincennes. Sans doute avec cette somme, on pouvoit prétendre à l'avoir saine & même agréable. Si l'on réfléchit surtout que le gouverneur prenant chez tous ses fournisseurs des provisions très-considérables, devoit les payer moins cher que tout autre particulier; si l'on réfléchit que le château étant entouré de vastes jardins, dont la jouissance étoit attachée à sa place, il pouvoit se fournir d'excellens légumes pour le prix le plus modique : enfin qu'il ne payoit aucun des droits exorbitans qui doublent pour ainsi dire, dans l'enceinte de Paris, la valeur des consommations. Quand d'après tout cela, il auroit volé à chaque prisonnier la moitié de la somme destinée

pour sa nourriture , quand il en auroit volé les deux tiers ; il pouvoit , pour quarante sous par jour , leur donner des alimens bons & sains. Il y a dans Paris une multitude de traiteurs qui donnent parfaitement bien à manger pour une somme beaucoup moindre ; Rougemont avoit , comme ceux-ci , beaucoup de monde à nourrir , & de plus que ceux-ci tous les avantages que je viens de rapporter ; celui surtout d'avoir , pour le service des prisonniers , une foule de gens payés par le Roi. M. Guionnet, incapable d'une bassesse , consacroit à la nourriture de ses pensionnaires la somme qui y étoit destinée ; il consultoit leurs goûts , leurs fantaisies , & combloit des attentions les plus délicates & les plus touchantes ceux qui le méritoient. Quel contraste affreux fit sur nous la barbare insensibilité de son successeur ! Tout , sous sa direction , sembloit en retenir l'empreinte ; on eût dit qu'il ne nour-

riffoit les prifonniers que parce qu'il étoit de fon intérêt qu'ils ne mouruffent pas : un vin aigre & plat ; de la viande de boucherie , fans cefle de la viande de boucherie qui étoit prefque toujours gâtée & fcorbutique ; des légumes fans apprêts ou des fauces fansaffaifonnemens ; quelquefois , c'eft-à-dire , tous les jeudis , parce qu'il avoit introduit , dans le régime de Vincennes , l'uniforme & dégoûtante monotonie que l'on obfervoit à la Baftille ; tous les jeudis de la mauvaife pâtifferie qui n'étoit prefque jamais cuite : tels étoient nos alimens. Encore fi nous n'avions eu à vaincre que l'inhumanité de Rougemont & fon indifférence pour tout ce qui nous concernoit , le hafard peut-être nous eût dédommagé quelquefois ; mais une foule de circonftances rendoient alors ce traitement néceffaire. Ce gouverneur , qui ne fe contentoit pas de près de vingt mille livres que fa

place lui rapportoit de droit , & de plus de quinze mille qu'il voloit aux prisonniers , lésinoit sur tout , & on le servoit en conséquence ; ses fournisseurs , qu'il ne payoit que difficilement & très mal , lui envoyoit le rebut de leurs marchandises ; les gens attachés au service du château étoient presque tous ses créanciers , quelques - uns même de sommes assez fortes ; & soit qu'ils se remboursassent par leurs rapines des avances qu'ils lui faisoient ; soit qu'il cherchât , par ses complaisances , à les payer ou à les engager au silence , ces hommes , sûrs d'être craints , étoient sûrs aussi de l'impunité : & les malheureux prisonniers , victimes de cet odieux manège , avoient également à souffrir des bassesses du maître , & de la hauteur insolente & pédantesque des valets. Leur réponse ordinaire à toutes les plaintes , étoit que *c'étoit encore trop bon pour des prisonniers*. M. de

Mirabeau a rapporté le mot d'un cuisinier de M. de Rougemont , qui eut l'audace de dire , *que si on nourrissoit les prisonniers avec de la paille , il leur donneroit de la litière.* On ne peut rien ajouter à de pareils faits ; chacun en les lisant ne consulte que son ame , & n'en croit qu'à son indignation.

M. de Rougemont avoit trouvé , à son arrivée à Vincennes , quelques personnes attachées au service du Donjon , qui lui avoient paru montrer moins d'insensibilité ; il avoit su les écarter , & ne conserver que des gens qui pensassent , qui sentissent comme lui ; il étoit parvenu , par ce moyen , à ne s'entourer que de lui-même.

Tels étoient les êtres dont les infortunés prisonniers étoient environnés , & les seuls qui les abordassent , si on en excepte M. de Sartines , qui , alors lieutenant de police , venoit une fois l'année à Vincennes pour donner

des éloges à M. de Rougemont , & punir de leurs *insolences* & de leur *indocilité* ceux des prisonniers qui osoient se plaindre de ce féroce & épouvantable despotisme.

Je ne l'ai considéré que relativement à la nourriture des prisonniers , & je n'en ai esquissé que foiblement le tableau. Combien de détails , & quels intéressans détails n'aurois - je pas à rapporter , si je passois en revue toutes les autres opérations prescrites par ce régime , dont l'inquisition auroit pu nous envier presque tous les articles. Lectures , promenades , quand ces précieuses faveurs étoient accordées à un prisonnier , généralement toutes ses moindres actions , ses idées , ses soupirs même étoient l'objet ou le prétexte d'une vexation. Il faudroit un ouvrage entier pour les énoncer , pour les rapporter toutes ; mais , encore une fois , il en existe un , & je n'ai que trop appris combien l'auteur a été



exact : il a embelli son récit , il lui étoit impossible de ne pas le faire ; mais aussi il eût été difficile qu'il exagérât toutes ces horreurs , & il ne l'a pas fait. Je ne puis que renvoyer à lui ; d'ailleurs , ces détails n'inspireroient plus aujourd'hui le même intérêt , depuis que ces prisons se sont ouvertes à la voix de nos libérateurs ; depuis qu'élancés sur un autre horizon , un seul jour nous a transportés dans de nouveaux siècles.

Je me borne donc aux faits particuliers qui me concernent ; il en est un auquel il est difficile de ne pas s'arrêter un moment. J'ai dit plus haut que prêt à périr dans mon cachot , on m'avoit tiré de ce lieu infect & humide , où rien ne pouvoit égaler le tourment de l'existence. On m'avoit transporté dans une chambre , de laquelle je pouvois jouir de la vue la plus belle & la plus riante ; rendu à la vie quelques mois après , je connus

le prix de cet agrément , & l'habitude m'en avoit fait une sorte de consolation , lorsque l'indigne successeur de M. Guionnet arriva à Vincennes ; jaloux des plaisirs que me procuroit cette vue , il commença par faire élever & retrécir les fenêtres , de manière que je ne pusse voir ni au-dessous ni au niveau ; il fit adapter ensuite aux barreaux un treillis de fil d'archal si épais , qu'à peine il pouvoit laisser un passage à quelques foibles rayons de lumière : c'étoit trop encore de cette lueur effrayante & sombre ; il eut l'atroce cruauté de l'intercepter par une *trémie* qu'il fit monter jusqu'au haut de la fenêtre , enforte que je pouvois à peine soupçonner la lumière & entrevoir un point imperceptible dans les cieux.

Qui pouvoit donc porter cet homme à ces coupables excès ? Qui pouvoit l'exciter à être aussi lâchement barbare sans raison , sans nécessité ? Ah ! faut-

il le demander ? Auroit-il osé se permettre cette conduite , s'il n'eût été l'agent d'un pouvoir supérieur ? Je veux bien croire qu'en faisant le mal , il suivoit son instinct ; mais s'il étoit mon bourreau , étoit-il le juge de mon supplice ? Avoit-il le droit de calculer ainsi , & d'augmenter à son gré , dans mon ame , les élans de la douleur ? Et s'il ne l'avoit pas , ce droit , auroit-il osé se l'arroger de lui-même ? Non , sans doute , & il n'est pas besoin de le dire ; il n'est personne qui ne reconnoisse distinctement la main qui le dirigeoit. Au surplus , si l'on désire des preuves , je vais en rapporter.

Je voulus me plaindre , je voulus écrire au lieutenant de police ; je ne savois que trop combien il se joueroit de mes cris , de mes soupirs ; mais semblable aux enfans qui , pour se venger de leur foiblesse , frappent le corps insensible qui les a blessés , au

risque de renouveler & d'augmenter leur douleur ; je voulois importuner ce magistrat de la mienne , assiéger en quelque sorte son ame ; & ne pouvant y faire entrer le remords , je voulois au moins le lasser par le spectacle continuel de mes tourmens & de sa cruauté : d'ailleurs , à qui pouvois-je m'adresser ? Il falloit bien que quelqu'un devînt le confident de mes peines ; & puisque le tyran qui les caufoit étoit le seul que je pusse en entretenir , puisqu'il étoit le seul vers qui il me fût permis d'exhaler mes soupirs , il falloit bien employer ce triste & douloureux moyen de soulager mon cœur.

Je demandai à grands cris tout ce qui m'étoit nécessaire pour écrire ; j'intéressai à mon sort mon porteclefs : j'avois eu plus d'une fois l'heureux talent d'enchanter & d'attendrir ces geoliers ; d'ailleurs , qui eût pu voir , sans émotion , sans pitié ,

mon affreuse situation ? Il n'existoit guère que deux êtres , assez barbares pour y être insensibles , assez féroces pour la prolonger & l'aggraver.

Ce porte - clefs , qui se nommoit *Tranche* , me promit de s'occuper à me faire donner ce que je demandois ; il me rapporta le lendemain que M. de Sartines devoit venir peu de jours après à Vincennes , & que le gouverneur avoit promis qu'on m'admettroit à son audience. Il y avoit sept années que je n'avois pu obtenir ce triste & très-inutile avantage. On doit peu s'en étonner : le juge impassible qui vient de prononcer l'arrêt que la loi avoit dicté , repose avec douleur , mais sans inquiétude , ses regards sur le front du coupable qu'il a condamné : le juge inique , au contraire , doit fuir & craindre ceux de l'innocent qu'il immole. Ma présence étoit un supplice pour mon persécuteur ; elle lui rappeloit ses crimes.

Je crus que cette promesse étoit un prétexte pour se refuser à ma demande ; cependant cette fois on ne m'avoit pas trompé , & je parus devant lui. Mais il s'étoit entouré de ses dignes satellites ; comment lui parler de M. de Rougemont devant celui-ci , en présence des officiers de Vincennes , qui , intéressés sous tous les rapports à le défendre & à le venger , étoient décidés à nier tout ce que j'allois avancer : interdit à leur aspect , révolté à celui de M. de Sartines , dont la vue bouleversa tous mes sens & m'accabla de mon indignation , je balbutiai , mes yeux se portèrent sur tous mes persécuteurs , & mon désespoir égaré ne fut plus ou se fixer.

Cependant je ranimai quelques forces pour observer à ce magistrat que depuis vingt-six années , je souffrois toutes les horreurs de la plus affreuse captivité , sans que l'on m'eût dit encore quel étoit mon crime ,

sans qu'on m'eût opposé aucun accusateur , aucun témoin , sans qu'on m'eût parlé de justice. Toute sa réponse fut qu'il en parleroit au Roi. Bas & infâme subterfuge de tous les ministres qui osoient blasphémer ainsi ce nom sacré ! Comme si , en le faisant servir de prétexte à leurs vengeances , ils eussent persuadé que c'étoit le Roi qui commettoit toutes leurs injustices. J'observai au lieutenant de police que j'avois préparé un long mémoire pour ma justification ; que je le priois de m'envoyer un de ses exempts pour le transcrire , & un défenseur pour le consulter ; en lui donnant ma parole de prendre celui-ci pour juge , & de me condamner moi-même à un silence éternel , s'il n'approuvoit pas ma justification. Il me le promit.

Huit jours après ; je vis entrer effectivement dans ma chambre les sieurs Huot & Receveur , tous deux exempts de police , accompagnés du

major de Vincennes. Je leur montrai mon mémoire , ils se récrièrent sur son étendue , & sous prétexte qu'il falloit de nouveaux ordres de M. de Sartines pour le copier, ils sortirent & ne revinrent plus. On m'avoit promis un défenseur ; je le demandai pendant quatre mois : enfin après ce long terme , on m'amena un avocat le 6 juillet 1774. Sa visite fut à peu près dans le même genre que celle des deux exempts de police. Il m'écouta avec quelque intérêt ; il lut divers passages de mon mémoire , & parut désirer de m'être utile ; mais il m'observa qu'il falloit de nouveaux ordres pour<sup>me</sup> faire une nouvelle visite , & qu'il les solliciteroit avec empressement. J'ignore s'il m'avoit abusé , ou , ce qui est bien plus probable , si M. de Sartines , qui n'avoit voulu que paroître juste & qui trembloit que je ne trouvasse des protecteurs , ne lui refusa pas la permission



de revenir ; je ne le vis plus. Je voulus écrire au lieutenant de police : c'étoit bien pis. Les prisonniers les moins sévèrement traités ne pouvoient guère obtenir cette faveur qu'après plusieurs mois d'attente & de sollicitations ; ensuite il falloit plusieurs autres mois avant qu'ils ne pussent se procurer tout ce qui leur étoit nécessaire ; il falloit , d'après le nouveau code *Rougemont*, des permissions particulières, des ordres exprès du ministre , & pour ainsi dire , *des lettres de cachet* pour fournir à un prisonnier une feuille de papier ; d'autres ordres pour l'encre , & ainsi de suite jusqu'à l'article du cachet , qui ordinairement ne passoit qu'après de longues conférences , & quelquefois des discussions très - vives ( 1 ) , quoiqu'il ne s'agit cependant que d'une lettre d'un pri-

---

(1) Voyez sur cet objet le chapitre 2 , tome 2 , de l'ouvrage du comte de Mirabeau , *sur les lettres de cachet*.

sonnier au lieutenant de police , c'est-à-dire , à son juge , à l'homme qui décidoit de son sort , de son existence. On conçoit que je dus éprouver une résistance bien vive ; mais on est loin de s'attendre au résultat qu'elle produisit. Après plusieurs semaines de sollicitations inutiles , égaré par un accès de désespoir , je m'avisai de dire que je voulois être conduit au cachot , & que je n'en fortirois que lorsque M. de Sartines , selon sa promesse , m'auroit envoyé un défenseur pour m'entendre & me diriger. Sans doute si j'eusse demandé une chambre plus commode & plus saine , on se fût peu occupé de me satisfaire : qui croiroit qu'on eut la lâcheté de me faire subir cette loi ridicule que j'avois proposée dans mon délire ? Le lendemain du jour où j'eus proféré ce mot , qui n'étoit vraiment qu'une puérité , & dont je ne me souvenois même plus , mon porte-clefs vint me dire :

« Vous avez demandé d'être mis au  
 „ cachot ; je suis à vos ordres , &  
 „ l'on m'a chargé de vous y con-  
 „ duire „. Quel jeu impitoyable ! est-  
 il possible qu'il ait existé un pays où  
 on ait osé s'en permettre impunément  
 de semblables ?

Je fus donc conduit au cachot.  
 Cette nouvelle scène sera longue , &  
 on est loin de soupçonner ce qu'elle  
 va nous présenter encore.

Je réitérai avec plus d'instance la  
 demande d'une feuille de papier pour  
 écrire à M. de Sartines ; on vint me  
 dire que l'on n'accordoit pas la per-  
 mission d'écrire aux prisonniers qui  
 étoient au cachot , que ce n'étoit pas  
 la règle. Tel étoit le mot d'ordre gé-  
 néral que M. de Rougemont , pour  
 simplifier le service , avoit donné à  
 ses porte-clefs & à tous ceux qui  
 abordent les prisonniers : *ce n'est  
 pas la règle* ; avec cela on répondoit à  
 tout , on refusoit tout , & on étoit

dispensé de tous délais : pour les choses les plus simples , les plus indifférentes , comme pour les complaisances qui eussent pu entraîner des inconvéniens , on ne connoissoit que ce mot. M. de Mirabeau rapporte qu'il ne put jamais obtenir un miroir : il tenoit à la satisfaction d'en avoir un , il le sollicita vivement , il demanda tous les officiers du château alternativement , tous & M. de Rougemont à leur tête vinrent l'assurer que *ce n'étoit pas la règle* , & il n'eut pas de miroir.

J'observai que *cette règle* de ne pas écrire au cachot , n'existoit pas même à la Bastille. Je renouvelai mes prières , on me promit d'intercéder près de M. de Sartines , & quelques jours après on m'apprit qu'il ne vouloit pas que je lui écrivisse.

*Il ne vouloit pas que je lui écrivisse !* & pourquoi donc conservoit-il le titre & les émolumens d'une place

dont le premier devoir étoit de m'entendre ? La fonction la plus importante fans doute du lieutenant de police étoit d'écouter les plaintes des prisonniers d'état , & lorsqu'après vingt-fix années d'une détention affreuse je veux lui rappeler que je suis innocent ; lorsqu'il m'a permis de lui présenter un mémoire où je pusse l'en convaincre ; lorsque malgré sa promesse , il me refuse un défenseur ; il ne veut pas que je me fasse au moins entendre moi-même : *il ne veut pas que je lui écrive !* Eh ! ne vouloit-il donc user du pouvoir que lui donnoit sa place que pour me torturer ? Elle l'avoit constitué mon juge , & il n'étoit que mon bourreau !...

Je n'étois pas le seul envers qui il exercât tant de férocité : j'ai vu dans l'espace de trois mois , quatre prisonniers s'étrangler de leurs propres mains , pour se soustraire à sa rage. Il disoit sans doute alors comme Ti-

bère , qui , apprenant qu'un de ses ennemis qu'il avoit donné ordre d'arrêter , s'étoit tué lui-même , s'écria : *il m'a échappé !*

Mes lecteurs aussi fatigués sans doute de voir le nom de M. de Sartines que moi de l'écrire , s'attendent peut-être qu'à cette époque (1), qui fut celle de sa promotion au ministère de la marine , je respirai au moins & que je n'aurai plus à les lasser du récit de ses cruautés : qu'ils se détrompent , je suis loin de la fin de ma triste & douloureuse histoire. M. de Sartines n'étoit plus lieutenant de police , mais il avoit déterminé le choix de son successeur ; il l'avoit fait tomber sur un homme qui étoit sa créature & son ami. *Son ami !* ce mot seul m'apprit tout ce que je devois en attendre. Sartines , *Le Noir* , Rougemont ; odieux triumvirs ; lâches & vils as-

---

(1) Juillet 1774. ,

saffins , je dénoncerai toutes vos fureurs , tous vos attentats envers moi ; je les rapporterai tous , mais que ma tâche est longue encore , & combien il me reste d'horreurs à dévoiler.

Voilà donc un nouvel oppresseur , un nouveau tyran qui vient joindre ses fureurs à celles de mes premiers ennemis ! Soit que M. Le Noir , en me persécutant , n'eût fait que suivre son penchant , soit que la reconnoissance qui l'enchaînoit à M. de Sartines , fût assez vive pour qu'il crût devoir adopter & satisfaire ses passions , on verra qu'il se montra digne de lui succéder ; qu'il parut même jouir plus vivement du bonheur de se rassasier de mon tourment.

J'ignorois ce changement dans la place de lieutenant de police , & je persistois toujours à vouloir écrire à M. de Sartines ; bien sûr que je ne parviendrois pas à vaincre la résistance qu'on m'opposoit , je m'occupai à

trouver encore en moi-même les moyens de me passer de cette permission, qu'on me refusoit avec une si barbare opiniâtreté. A quoi me dirait-on, pouvoient servir tous ces écrits; vous flattiez-vous d'intéresser encore & d'amollir ce tigre? Eh! si je n'en eusse pas conservé l'espérance, concevrait-on que j'eusse pu supporter tant de tourmens? Malheur à celui dans l'âme de qui elle seroit totalement éteinte : mais non; on ne concevrait pas un pareil supplice, & la nature bienfaisante a su le rendre impossible?

J'eusse désiré pouvoir, comme autrefois à la Bastille, écrire sur des tablettes de mie de pain & avec mon sang; mais le cachot, dans lequel j'étois, rendoit ce moyen impraticable. Je tentai vainement de préparer de ces tablettes, l'humidité étoit si forte qu'elles ne purent secher: d'ailleurs j'étois dans une obscurité abso-



lue; il n'y avoit aucun trou qui me donnât le moindre rayon de lumière, & je ne recevois d'air que celui qui filtroit à travers les serrures des trois portes énormes qui défendoient l'entrée de ce sépulchre. On ouvroit rarement la troisième; il y avoit un guichet pratiqué dans le mur, à travers lequel mon porte-clefs me servoit à manger. Pendant que je prenois ces tristes repas, il laissoit ordinairement sa lumière sur la pierre horizontale de ce guichet, & alloit vaquer à d'autres soins. Je résolus de profiter de cette clarté & de la facilité que me laissoit son absence pour écrire. Je préparai d'avance une sorte de paillasse avec ma *litière*, je plaçai dessus un morceau de ma chemise, que j'avois déchirée, & au moyen d'un fétu de paille dans lequel je faisois couler du sang; je traçai sur cette toile mes plaintes & mes soupirs. Combien ces affreux caractères devoient être élo-

quens ? Quel est l'homme sensible qui, en les voyant, n'eût pas effacé ce sang avec ses larmes ? & les monstres, auxquels je l'adressois, les reçurent avec indifférence ; ils n'y virent qu'un objet d'amusement & de curiosité !

A la vue de cette étonnante épître, tout le conseil du donjon s'assembla pour régler les moyens de s'opposer à l'avenir à de pareilles entreprises. Il fut réglé dans cet aréopage, qu'on pratiqueroit au dehors du guichet une espèce de bobèche, dans laquelle le porte-clefs placeroit sa lumière ; de façon qu'elle ne pût répandre dans mon cachot qu'une lueur vague & trop foible pour me permettre d'écrire, & qu'indépendamment de cette précaution, mon geolier ne me quitteroit pas que mon repas ne fût fini. Ce décret fut exécuté à l'instant même, pendant que moi de mon côté j'imaginois de nouveaux moyens d'éluder

ces dispositions. Il semble qu'il y avoit entre mes persécuteurs & moi, deux génies, dont l'un malfaisant & cruel, n'étoit occupé que du plaisir de combattre les efforts que le mien tentoit sans cesse, pour opérer des prodiges en ma faveur; mais malheureusement celui-ci étoit le moins puissant des deux.

Dès que je vis la nouvelle manœuvre parfaitement établie, je dirigeai ma marche en conséquence. On conçoit sans peine, d'après ce que j'ai rapporté de cet antre effroyable, dans quel état l'humidité qui y régnoit constamment devoit mettre le corps du malheureux qu'on y faisoit pourrir: ce supplice n'étoit pas le seul, ni même le plus cruel que j'endurasse: je ne respirois qu'un air fixe & empoisonné; toutes les fois qu'on ouvroit mon guichet, la colonne d'air plus pur & plus vif qui entroit subitement alors dans mon cachot, rare-

floit avec force celui qui remplissoit mes entrailles , & m'occasionnoit un déchirement affreux : la douleur étoit quelquefois si vive que je restois pendant plusieurs instans sans force & presque sans mouvement. Je diminuois cette douleur avec un peu d'huile ; elle adoucit & lubrifie les canaux à travers lesquels elle pénètre , & le chirurgien ne m'en refusoit pas lorsque j'en demandois. J'en fis une petite provision, que je mis dans un pot de pomade qu'on m'avoit laissé pour entretenir mes cheveux ; ensuite je tressai de la paille , dont je fis une corde fort longue ; je l'arrondis en forme de ruche , au moyen d'une autre tresse plus petite qui servoit à lier la grosse , & à en faire une sorte de paillasse. J'en préparai ensuite une troisième pour me servir de bâton , j'y attachai à l'extrémité du linge , & avec un peu de coton que j'effilai de mes bas , je me procurai un lam-  
pion

pion que j'arrangeai dans mon pot d'huile. Tout étant disposé ainsi ; j'attendis l'instant où mon porte-clefs viendrait ouvrir le guichet ; il ne pouvoit jamais apporter à la fois ce qui m'étoit nécessaire , & faisoit toujours deux voyages : pendant cette très-courte absence , au moyen de mon bâton de paille , qui avoit cinq pieds de longueur , j'allumai le petit morceau de linge que j'y avois attaché , à sa chandelle , qu'il posoit d'abord dans sa bobèche de l'autre côté de la muraille ; dans un clin d'œil mon lampion fut également allumé & recouvert de son paillasse ; le porte-clefs , qui revint à l'instant , ne vit rien , ne se douta de rien , & ne me quitta qu'après que j'eus fini de dîner. Dès que le guichet fut refermé , je profitai de ma lumière , & je composai une seconde lettre de la même manière que la première. J'éprouvois une consolation bien douce à braver ainsi mes

ennemis , & à me jouer de leurs efforts. Le porte-clefs hésita beaucoup à se charger de cette nouvelle épître : il craignoit de toucher le linge lorsque jé le lui remis ; il croyoit au moins qu'un démon familier m'aidoit dans toutes mes opérations ; il m'apprit le soir que c'étoit l'excuse qu'il avoit donnée aux officiers du château pour se justifier , & qu'ils avoient paru aussi tentés que lui de l'adopter.

Toutes ces plaintes réitérées ne produisirent aucun effet. J'avouerai avec la franchise qui anime mes écrits , que cette dernière lettre n'étoit plus absolument comme toutes les autres ; elle se ressentoit un peu de mon désespoir & du délire qui m'agitoit. Mais si mes ennemis me l'opposoient , ainsi que celle écrite à la Bastille quelques années auparavant , & qui exprimoit les mêmes transports ; avec quel avantage ne leur opposerois-je pas à mon tour la foule innombrable d'autres

lettres & placets que dans tous les tems j'adressai à M. de Sartines, & où j'implorois ses bontés; je réclamois ce que j'appelois son humanité & sa justice. Dans le nombre des pièces qui me concernent, trouvées à la Bastille, il y avoit une grande quantité de ces mêmes lettres, écrites, signées par moi, conservées dans leurs enveloppes & cachetées du sceau de la Bastille ou de Vincennes; il y en a près de cent; je puis les représenter; toutes expriment respect & soumission; je n'y parlois à M. de Sartines qu'avec ce ton de la confiance qui flatte toujours l'amour propre, quand même il n'intéresse pas la sensibilité.

“Je vous regarderai toute ma vie comme un père, lui disois-je dans la 92<sup>e</sup> lettre du mois de Juillet 1763; daignez mettre fin à mes longues souffrances; laissez-moi aller essuyer les larmes de ma tendre mère; nous n'oublierons jamais que c'est vous qui

aurez mis fin à notre désolation ; & nous ne cesserons l'un & l'autre d'en offrir à Dieu notre vive reconnoissance ». Voilà ce qu'on trouve dans toutes ces lettres : est-il donc étonnant que quelquefois dans les convulsions de la douleur j'aie changé de langage ? Alors il me faisoit un crime de mes transports ; pourquoi donc étoit-il sourd dans d'autres tems , à mes soupirs & à mes larmes ?

Mais j'oublie que ce n'est plus de M. de Sartines désormais que j'aurai à parler ; il m'avoit cette fois encore replongé dans mon cachot ; occupons - nous maintenant de celui qui m'y a retenu. On a vu par quel jeu atroce j'y avois été conduit ; dans quel état affreux je m'y trouvois ; il a duré NEUF MOIS. Un rhumatisme universel , répandu sur tous mes membres , me caufoit des douleurs épouvantables : mon corps étoit tellement enflé , que chaque partie retenoit pendant plus d'un quart-



d'heure l'empreinte du doigt qu'on y avoit appliqué : je ne respirois plus qu'à peine , & le sentiment cruel de mes maux étoit le seul qui m'annonçât que toutes mes facultés n'étoient pas encore épuisées : j'attendois la mort , je hâtois par mes vœux & mes soupirs l'instant heureux qui me paroissoit devoir bientôt terminer tant de misère. Cette époque étoit toujours celle à laquelle mes persécuteurs venoient me prodiguer leurs barbares secours.

Un jour je vis entrer dans mon sépulchre le major du château , suivi de trois porte - clefs ; je crus qu'il m'apportoit l'ordre de mourir , & que ses fatellites alloient l'exécuter : “ Dieu ” soit loué , lui dis - je , vous venez ” donc mettre fin à mes jours mal- ” heureux ”. Quelle que fût son idée , soit qu'il faisoit véritablement la mienne , ou qu'il se méprit sur le sens de ces paroles , il me répondit sur le même ton , & m'assura que je ne m'étois

pas trompé. La sensation que j'éprouvai alors , peut-être la joie de voir arrivé enfin le terme de mes tortures fut si vive , que je perdis connoissance. Mon extase fut longue ; pendant qu'elle duroit , on me conduisit dans une chambre , & on me plaça sur un lit.

L'idée heureuse que j'allois périr avoit engourdi mes sens , & elle se réveilla avec eux ; elle y répandit pendant quelque temps une sorte de délire doux & bienfaisant ; je ne sentoie plus mes maux alors. Je revoyois la lumière ; je crus entrevoir le séjour céleste : cependant je n'en concevois pas une idée bien élevée ; la sombre & triste solitude qui m'environnoit , ne m'y promettoit pas des voluptés bien vives. Je crus donc que je m'étois trompé , & que ce pouvoit bien être en enfer que je me trouvois : mon premier mouvement fut d'y chercher la marquise de Pompadour , & elle ne devoit pas tarder , sans doute , à m'y

persecuter. Cette idée , qui vint m'obséder avec force , agita tous mes sens , & occasionna un bouleversement , dont l'effet extraordinaire ne pourroit se comprendre , si la nature , dans ses égaremens , n'en avoit pas déjà produit de semblables.

L'histoire nous a conservé le souvenir de deux hommes , en qui des sensations extrêmes avoient causé une telle révolution , que dans un très-court espace de tems , leurs cheveux avoient totalement changé de couleur. Le premier , nommé Guarini , dans le quatorzième siècle , pour avoir perdu une caisse remplie de manuscrits précieux. Le second est le père de la fameuse Diane de Poitiers , le comte de Saint-Vallier , condamné à perdre la tête , & sauvé par sa fille. J'éprouvai ces terribles impressions , & elles produisirent en moi une aussi étrange métamorphose.

Le premier porte - clefs qui entra

dans ma prison me trouva dans cette agitation , & eut mille peines à décider mon réveil ; je le voyois , je lui parlois , & mon songe duroit encore : il s'évanouit enfin. On me força de prendre quelques remèdes , on me rappela à la vie , & pendant trois mois je maudis dans cette prison la cruauté de ceux qui m'avoient tiré de mon cachot , où il étoit impossible que je vécuſſe encore huit jours. Pendant ces trois mois , mon porte-clefs me répéta plusieurs fois , *tout va bien ; consolez-vous*. Je lui demandai vainement l'explication de ce mot , je ne pus jamais l'obtenir ; un événement heureux me la donna , & ouvrit encore une fois mon ame à l'espérance.

M. de Malesherbes venoit d'être appelé au ministère ; il y avoit apporté son ame & ses vertus , & la France se glorifioit de voir son nom inscrit dans la liste trop courte des hommes de bien , élevés à cette place impor-

tante. Son premier devoir étoit de visiter les prisons d'état ; de juger , de consoler les malheureux qui y gémissaient : son cœur lui rendoit chère cette fonction , & il la remplit sans délai. Un jour on ouvre la porte de ma chambre ; le lieutenant de Roi, qui le devançoit, m'annonce M. de Malesherbes. A ce nom adoré , je sentis un nouvel être , je crus éprouver une nouvelle vie.

Avec quelle bonté il me demanda les moindres détails de mes infortunes ! avec quelle complaisance il les écoutoit ! Ah ! sans doute l'innocence a des accens inimitables que saisit l'homme juste & sensible qui fait les comprendre. Lorsque je lui dis que ma captivité duroit depuis vingt-six années , il parut saisi d'un mouvement convulsif ; ses traits , sa figure exprimoient l'indignation : plusieurs fois , pendant cette séance , il répéta en frappant du pied , VINGT-SIX ANNÉES !

Après avoir ouï le récit de mes malheurs & de mon innocence , il daigna s'occuper de mes parens , de ma fortune , de mes espérances ; chacune de ses expressions , animée par le ton de la plus touchante sensibilité , portoit la vie & la consolation dans mon ame. Je lui dis qu'on avoit refusé jusque - là de m'entendre , que j'avois demandé envain les moyens de me justifier ; il ordonna avec une sorte de rudesse à M. de Rougemont , qui l'accompagnoit , de me faire remettre tout ce dont j'aurois besoin pour écrire , & quand je le demanderois. Il m'invita à me consoler , à prendre patience , & sortit en m'assurant que dans peu j'aurois lieu d'être satisfait. Je ne craignois point que ce Ministre vertueux me trompât ; j'attendois avec patience & sans inquiétude l'effet de cette promesse , lorsque peu de jours après mon porte - clefs ouvrit la porte de ma

prison , & m'invita de le suivre. Il me conduisit dans la chambre du Conseil , où je trouvai le lieutenant de roi qui m'offrit un siège. Cette singulière honnêteté me surprit & m'annonça déjà ce qu'il avoit à m'apprendre.

Il me dit que M. de Malesherbes , décidé à me rendre ma liberté , lui avoit ordonné de me demander un état de mes biens , de mes ressources , & en même temps la liste des hardes dont je pouvois avoir besoin pour ma sortie. Je répondis sur le premier objet , qu'après tant d'années d'infortunes , il étoit impossible que je fusse malheureux dès que je serois libre , dans quelque position que je me trouvasse d'ailleurs. Je donnai ensuite la note des principaux effets dont j'avois le plus impérieusement besoin ; je me gardai bien de rendre trop longue cette liste , dans la crainte

de prolonger de quelques instans les heures de ma captivité.

Je les croyois totalement écoulées, & tous ceux qui lisent ce récit se flattent sans doute, comme je le pensois alors, que j'étois enfin à l'abri de la persécution; & que, placé sous la sauve-garde d'un ministre compatissant & juste, je pouvois braver la rage impuissante de mes ennemis. Ils n'attendent plus que l'ordre qui va briser mes liens & me rendre la liberté; ils vont trembler en reconnoissant leur erreur. Qu'ils sont loin de concevoir que ces mêmes ennemis ourdissoient alors une nouvelle trame plus infernale que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce moment. Je m'étois donc flatté vainement d'avoir lassé leur imagination; elle étoit inépuisable; & quand il s'agissoit d'un forfait qui pût assurer leur vengeance & assouvir leur haine, ils retrouvoient de nouvelles forces.



Instruits que j'allois leur échapper & qu'ils ne pouvoient en imposer à M. de Malesherbes , convaincus de la fausseté des imputations qui avoient servi jusque-là de prétexte à mon supplice , ils forgèrent des pièces , & me supposèrent des crimes , dont jusqu'à lors on n'avoit jamais pensé à m'accuser. Ils lui remirent un mémoire qu'ils assurèrent être de moi , & dans lequel , au milieu de mille extravagances , qui annonçoient un délire absolu , on paroissoit vouloir prouver que la Navarre devoit être détachée de la France. M. de Malesherbes avoit le défaut , trop ordinaire aux hommes de bien , que leur vertu même égare quelquefois ; ils croient la rencontrer chez tous les autres : cette confiance aveugle retarde dans leur ame le progrès des lumières & de l'expérience , & devient toujours un sentiment dangereux. Il ne lui vint pas même dans l'idée qu'il fût possible de le tromper aussi bassement ; il crut

mes lâches persécuteurs , que je ne pouvois entendre , puisque j'ignorois leur accusation : il me plaignit , & me regardant comme un malheureux , qu'on ne pouvoit plus rendre à la société , il se contenta de me tirer d'une prison , où l'on étoit censé , au moins , ne devoir renfermer que des criminels , pour me placer avec les foux dans l'hôpital de Charenton.

Je fais qu'aux yeux de la raison & de la justice , je pourrois me contenter de nier que je fusse l'auteur de ce mémoire , dont je n'ai connu l'existence que par M. de Malesherbes , qui en a parlé à quelques-uns de mes bienfaiteurs ; ce seroit à ceux qui ont osé dire qu'il étoit mon ouvrage , à justifier cette assertion ; mais cette marche , trop lente , ne convient pas à l'innocence. Je fais les premiers pas , que mes ennemis me suivent dans la carrière où je vais m'élancer pour les confondre.

Prosterné aux pieds du trône de l'Éternel, je jure que ce fait est faux, que je n'ai adressé aucun mémoire, aucun écrit à M. de Malesherbes, que jamais je ne me suis occupé de la Navarre, que je n'ai conçu aucun projet, aucune idée qui y fût relative. Il m'est bien permis, sans doute, de soupçonner, de désigner M. de Sartines & M. Lenoir, comme les auteurs de cette horrible calomnie : si je me trompe, M. de Malesherbes pourra indiquer qui je dois dénoncer & poursuivre. Jusque-là je ne connois, je n'accuse que ces deux persécuteurs : eh bien ! c'est devant les tribunaux que je les interpelle de s'expliquer sur ce fait : qu'ils osent m'y accompagner, qu'ils osent s'y présenter devant moi. S'ils s'y refusent, au reste, je saurai bien les y conduire ; qu'ils tremblent ! le jour de la vengeance approche ! je me sou mets à tout, je consens à subir toutes les peines, tous les supplices,

s'ils peuvent prouver que ce mémoire est de moi , s'ils le présentent écrit & signé de ma main : mais s'ils succombent dans leurs efforts , si leur imposture est démasquée par leur fuite ou leur silence , s'ils ne sont que de vils calomniateurs.... l'arrêt est prononcé, & dès long-tems j'ose le croire , le public a jugé.

Je fais que M. de Malesherbes a dit que ce n'étoit pas l'existence seule de ce mémoire qui l'avoit empêché de me rendre ma liberté ; mais qu'il s'étoit déterminé , sur-tout , à m'envoyer à Charenton , parce qu'il n'avoit pu me détourner du projet d'aller me jeter aux pieds du roi en sortant de Vincennes , & de lui déferer M. de Sartines comme un scélérat ; voilà ce que ce ministre a dit au mois de décembre dernier , à un de mes défenseurs.

Ma réponse sera simple, M. de Malesherbes me la pardonnera sans doute ; que dis-je , elle ne peut que l'honorer.

norer. La confiance d'un malheureux, la franchise avec laquelle il s'énonce, est le plus pur, le plus sincère hommage qu'il puisse offrir à l'homme de bien qu'il est forcé de combattre. Je vais reprocher une foiblesse à M. de Malesherbes, mais elle n'étoit pas de lui; ce fut l'erreur de son siècle & des circonstances : ce fut le crime du despotisme; celui de la place dans laquelle il osa montrer des vertus.

Avant de discuter l'accusation de ce ministre honnête homme, je proteste que le fait qui lui sert de base, n'a jamais existé. Que mes ennemis aient dit à M. de Malesherbes, que tel étoit mon projet, que je ne voulois user de ma liberté que pour les dénoncer & m'en venger; qu'ils aient montré à l'appui de cette assertion, la fameuse lettre écrite à la Bastille au mois de Juillet 1764, je le crois sans peine. M. de Malesherbes qui ne voyoit pas, qui ne pouvoit soupçonner en

eux les sentimens, la passion qui les animoient, n'y vit qu'une opinion qu'il adopta, trop facilement peut-être. Depuis, ces idées se sont confondues dans son esprit; le peu d'importance qu'il a dû y attacher, la multitude de ses occupations, l'ont distrait de cet objet, & quand il a voulu se le rappeler, son imagination abusée le lui a présenté sous cet aspect; sans doute son cœur n'est pas coupable d'une fausseté; il ne le fut jamais. Je l'en assure lui-même, & il croira ce que j'avance; *jamais je ne lui ai parlé de ce projet* : toute mon existence se reporte sur ces instans, ils sont trop présens à ma mémoire pour que je puisse me tromper. Cette vengeance eût été trop légitime, mais elle n'étoit pas pour mon ame, un besoin assez impérieux, pour que je lui sacrifiasse ma liberté, mon repos & ma vie.

Après avoir dit ce que je dois à la vérité, je reprends l'objection, & je

vais la détruire : *la crainte que je ne dénonçasse M. de Sartines.* Voilà donc, en prenant à la rigueur tout ce que M. de Malesherbes a dit de plus fort contre moi, pour se justifier de n'avoir pas brisé mes fers ; voilà la cause de mon nouveau supplice. Quoi ! j'étois depuis vingt-six ans le plus malheureux des hommes , on ne pouvoit rien me reprocher ; & LA CRAINTE que je ne demandasse vengeance contre mon persécuteur & mon bourreau, devenoit un crime !... Et quand je l'eusse fait , quand me précipitant aux pieds d'un Monarque ; dont la justice & l'humanité étoient les premières vertus , je lui eusse dit, en traînant aussi à ses pieds M. de Sartines : " Cet homme que vous honorez de votre confiance , en est indigne ; il n'est qu'un lâche hypocrite. Voyez sur tout mon corps l'empreinte de ses coups ; voyez la trace des chaînes que j'ai portées pendant vingt an-

nées, & qu'il y a appéfanties depuis long-tems, d'abord pour plaire à une prostituée, dont le respect m'empêche de rappeler le nom devant vous; & ensuite pour assouvir sa vengeance & peut-être sa cupidité. Le jour heureux & tant désiré de votre avènement au trône, a été pour la France entière un jour de bonheur & d'ivresse, & pour moi il a été l'époque d'un nouveau supplice; c'est en votre nom, que ce ministre prévaricateur a refermé sur ma tête les portes de mon cachot, lorsqu'elles étoient ouvertes pour tous les autres; & cependant je suis innocent, je le défie de m'accuser, de me convaincre d'un crime... » Et j'eusse été coupable en tenant ce langage! Quoi! en traduisant M. de Sartines aux pieds des tribunaux, ou à ceux du chef auguste de la justice, j'eusse commis un forfait? Ne suis-je pas un homme, ne suis-je pas un citoyen, & qu'étoit-il de plus? Son rang, ses titres, sa place étoient-ils une égide si



sacrée qu'on n'osât essayer de lui porter quelques coups, & ne pouvoit-on se présenter devant lui que pour se prosterner & l'adorer? Oui sans doute; voilà ce qu'étoient alors les grands; nous ne savions que les prier, falloit-il s'étonner qu'ils oubliassent si souvent qu'ils étoient des hommes.

Mais M. de Malesherbes devoit-il être la victime de cette erreur? Je l'ai dit; cette erreur étoit celle de son siècle; il n'a que trop prouvé qu'elle ne pouvoit être la sienne. Il avoit honoré sa place en l'acceptant, & bientôt il s'honora lui-même, en renonçant à des fonctions, dont un espoir flatteur, mais chimérique de faire le bien, avoit pu seul l'engager à se charger un moment.

J'ai rapporté ces faits avec quelques détails; je les ai discutés même. Forcé de combattre un homme dont il ne faut prononcer le nom qu'avec un sentiment de respect & de véné-

ration; j'ai dû montrer mon ame toute nue; j'ai dû pour lui, pour moi-même, en développer les moindres replis; en tous cas la vérité m'en faisoit une loi, & je n'ai pas besoin d'autre excuse.

Il y avoit neuf jours que l'on m'avoit demandé, de la part du ministre, la note des effets dont je pouvois avoir besoin pour ma sortie. Depuis ce moment, je ne sentoís plus le poids de mes fers; tous mes sens jouissoient du bonheur d'être libre; j'avois retrouvé toutes mes facultés, & déjà mon imagination m'en rappeloit & en essayoit l'usage. Nous étions au mois de Septembre 1775: le 27 mon geolier ouvre ma porte avec vitesse, & s'écrie avec une sorte de transport: Monsieur, tous vos maux sont finis, on apporte l'ordre de votre liberté. Je le suis, j'entre dans la chambre du conseil, le major me fait signer ma sortie; il m'accompagne jusque dans

la cour. Là, je trouve M. de Rougemont avec deux exempts. Un d'eux, nommé du Tronchet, me dit : le ministre croit nécessaire de ne vous habituer que lentement & par degrés à respirer un air plus libre : vous allez passer quelques mois dans un couvent de moines, qui est à peu de distance d'ici : j'ai ordre de vous y conduire.

Tel étoit exactement le langage que m'avoit tenu le 15 août 1764, l'exempt Rouillé, quand il étoit venu me chercher à la Bastille, pour me transférer à Vincennes. Je ne me le rappelois que trop : aussi, ce mot fut pour moi la foudre, je restai anéanti : j'étois presque sans connoissance ; on me porta dans un fiacre. J'y étois à peine, que je vis entrer un autre prisonnier qui paroissoit un spectre, tant son corps étoit décharné, ses joues pâles & livides. Il étoit depuis dix-huit ans à Vincennes ; il ignoroit encore où on alloit nous conduire ; je ranimai mes

forces , pour lui apprendre le peu que j'en favois moi-même. Nous observâmes ensuite que M. de Rougemont parloit avec chaleur aux deux exempts ; je ne doutai pas qu'il ne s'entretint de moi ; je ne me trompois pas. Je prêtai l'oreille , & j'ouis distinctement qu'il leur disoit, que j'étois un homme dangereux & forcené ; il leur rendoit compte de mes trois évasions de la Bastille & de Vincennes , & finit par dire qu'il falloit prendre les précautions les plus sévères , & que mes nouveaux gardiens ne pourroient me resserrer trop étroitement.

Ainsi ce n'étoit pas assez pour ce malheureux de m'avoir torturé lui-même tant que j'avois été soumis à sa brutale cruauté ; il vouloit en prolonger les effets , pour se venger sans doute de la perte d'une foule de pensionnaires que M. de Malesherbes , convaincu de leur innocence , arrachoit de Vincennes , mais dont la trop

confiante crédulité hésitoit de briser les fers. M<sup>rs</sup>. de Sartines & le Noir , qui craignoient les premiers élan<sup>s</sup> de l'ame de ces prisonniers , à l'instant de leur liberté , les lui avoient présentés , les uns comme des hommes pervers que leurs penchans portoient au crime , & qu'il falloit sauver en les défendant de leur propre fureur ; les autres comme des coupables convaincus , que les égards dus à une famille estimable & l'intérêt de son honneur , exigeoient qu'on dérobât à la vengeance des loix : tous comme un vil rebut de la société qu'elle rejettoit de son sein. Il les crut , & ministre aveugle de leurs passions , il devint aussi le complice de leurs forfaits. Je suis loin de vouloir contrister son ame ; je crains cependant que le mot que je viens de prononcer n'excite encore & ne rappelle ses regrets ; mais , qu'il réfléchisse , & que son exemple en fournisse la terrible leçon ,

que ses vertus n'avoient pu le tirer de la classe des hommes , & qu'il n'en est aucun , qui en parcourant l'histoire de sa vie , ne doive gémir de ne pouvoir en arracher quelques feuillets.

Jé ne tardai pas à ressentir l'effet des instructions de M. de Rougemont. Les deux exempts , en nous rejoignant dans la voiture , me firent garrotter avec des cordes , & nous conduisirent ensuite à Charenton. Mon triste compagnon d'infortune avoit conservé plus de courage & de forces que moi ; il causa beaucoup avec ces exempts ; il nous apprit qu'il étoit suisse , du canton de Fribourg , & qu'il se nommoit Thorin. Il demanda ensuite quelques nouvelles de l'état actuel de l'hémisphère sur lequel nous paroissions un moment : nos gardiens nous instruisirent de la mort de Louis XV, arrivée le 10 Mai 1774, c'est-à-dire , *dix-sept mois auparavant.....*

Arrivés à Charenton , les deux exempts nous remirent entre les mains de quelques moines , *frères de la charité* , à qui est confiée l'administration de cette maison ; mais avant de nous abandonner , ils les instruisirent de la recommandation toute particulière que M. de Rougemont avoit faite de moi ; & sans doute pour qu'on n'oubliât jamais , en me voyant , la nécessité d'appesantir mes chaînes , on me baptisa à l'entrée de ce nouveau tartare du nom de *Danger* , qui rappeloit sans cesse toutes les idées que mes calomniateurs vouloient persuader que j'inspirois.

Jusque-là je ne savois pas encore absolument quel alloit être mon sort ; j'ignorois ce qu'étoit Charenton. On m'avoit annoncé qu'on me transféroit chez des moines ; les chefs de cette maison avoient l'habit religieux ; je crus un moment que l'on ne m'avoit pas trompé , & que je n'étois con-

damné vraiment qu'à la vie monastique. Déjà je commençois à respirer, & mon ame, moins oppressée, se débarrassoit de l'étreinte cruelle qui, depuis une heure, l'avoit si terriblement froissée. Je traversois une grande cour en suivant mes nouveaux hôtes : je vis une quarantaine d'hommes dont les uns dansoient d'une manière extravagante, tandis que d'autres couronnés de feuilles de papier ou de chiffons, marchaient avec l'air d'une majesté grotesque. Je demandai ce que c'étoit que ces hommes ; le frère qui me conduisoit, me répondit que c'étoit des foux. -- Des foux, repris-je avec fureur ! Quoi ! cette maison seroit..... Oui, Monsieur, continua ce frère : je ne pus en entendre d'avantage ; je tombai, mon guide appela deux porteclefs qui me trainèrent dans une chambre, où on m'enferma.

Quelques instans après le même



frère avec les deux porte-clefs entrèrent , & me présentant une chemise & un bonnet , il m'ordonna de me déshabiller entièrement ; de m'en revêtir , & de me coucher ensuite. J'observai qu'il n'étoit que deux heures. Je voulus résister ; mais voyant qu'on étoit prêt à user de violence , je me soumis à tout ce qu'on exigeoit. Ces satellites sortirent ensuite en refermant soigneusement la porte avec une clef , & emportant mes habits pour les fouiller. J'appris par toutes ces précautions que je n'avois fait que changer de supplice & de bourreaux , & que j'étois encore dans une véritable prison. Mais pourquoi me placer avec des foux ? Etoit-ce un nouveau tourment ? Mes ennemis vouloient-ils insulter par là , à ma misère , m'avilir , me dégrader à mes propres yeux , & m'enlever encore le seul bien qui me restât , le titre & la qualité d'homme , en m'affimilant à des malheureux qui

étoient privés de leur plus précieuse faculté, celle de sentir & de penser? Ou bien étois-je vraiment réduit à leur déplorable sort? Le désespoir, qui, depuis si long-tems, avoit calciné mes membres, n'avoit-il pas aussi égaré ma raison? Cependant je jouissois de tous mes sens; mes organes affoiblis n'étoient pas encore usés, & je n'éprouvois que trop aux transports que me caufoient le souvenir & l'idée seule de mes lâches persécuteurs, que mon ame, digne de sa noble destinée, savoit encore s'indigner & sentir.

Le bruit de ma porte, qu'on ouvrit deux heures après, interrompit ces cruelles réflexions; c'étoit le même frère qui rapportoit mes habits, & qui me dit, en les jetant sur mon lit, que je pouvois me lever & m'habiller. Je pris ce parti, & j'allai m'appuyer sur ma fenêtre, qui étoit garnie d'une grille énorme, dont les fers très-rap-

prochés laissoient à peine un foible passage à la lumière. Je cherchai en vain à démêler ce que pouvoit signifier un bruit affreux que faisoient cinquante hommes au moins qui hurloient, comme si on les eût écorchés. J'appris dans la suite qu'au-dessous de ma chambre, étoient les catacombes ou loges des foux dangereux qui étoient enchaînés : voisinage affreux qui est peut-être un des plus horribles tourmens qu'on puisse éprouver, mais que je ne devois pas éviter, parce qu'il étoit de ma destinée de n'échapper à aucun des inconvéniens qui pouvoient se rencontrer dans ma triste carrière.

Sur le soir on vint passer par un guichet qui donnoit dans le corridor, mon souper ; il consistoit en un morceau de mouton rôti, un peu de pain blanc, du vin & de l'eau : dans l'état où je me trouvois, il eût été difficile que je prisse de la nour-

riture , je me contentai d'un verre d'eau & je renvoyai le reste. J'étois anéanti sous le poids accablant de mes réflexions, je me jetai sur mon lit. Vers les dix heures du soir , je fus étrangement surpris d'entendre deux personnes se permettre d'interrompre le silence redoutable de la nuit que depuis tant d'années j'étois habitué à voir respecter si religieusement : l'une étoit le prisonnier enfermé dans la chambre attenante à la mienne ; l'autre , logeoit exactement au-dessus. Mon ame étoit avide des moindres détails qui pouvoient m'éclairer sur mon sort , & m'aider à en pénétrer les suites : j'écoutai avec la plus grande attention , elle redoubla bientôt quand je m'apperçus qu'ils s'entretenoient de moi. — As-tu vu , demanda le premier qu'on appeloit Saint-Luc , as-tu vu le prisonnier qu'on a amené de Vincennes aujourd'hui , et qu'on a mis dans la chambre voisine ;

voisine; non , répondit l'autre , nommé Saint-Magloire , j'étois à faire ma partie dans la chambre du vicomte. --- Des quatre qu'on a envoyé de ce château depuis hier , il est le seul qu'on ait enfermé ; on a laissé aux trois autres la liberté des corridors : --- c'est sans doute un fou dangereux.

Je m'étois élancé près de ma fenêtre pour les entendre mieux ; à ce mot , je m'écriai que je n'étois ni dangereux , ni fou , mais seulement un malheureux à qui on avoit fait supporter plus de tourmens qu'il n'en faudroit pour égarer l'esprit et troubler la raison. --- Soyez le bien venu , me dit l'un des deux , nous vous supposions endormi ; vous avez donc bien souffert ; y a-t-il long-tems que vous êtes prisonnier ? --- Si je vous l'apprenois , vous me croiriez sans doute capable des plus horribles forfaits. --- La longueur de votre détention ne peut nous convaincre que de votre innocence ;

combien y a-t-il que vous êtes dans les fers? --- vingt-sept années bientôt: --- Vingt-sept ans! s'écrièrent-ils tous deux avec la même vivacité: de pareilles horreurs sont inconnues dans les prisons d'Espagne & de Portugal: le tribunal odieux auquel elles sont soumises, ne prononça jamais un pareil supplice. Vous connoissez sans doute, reprit Saint - Luc, les trois autres prisonniers amenés ici hier et aujourd'hui de Vincennes; le moins malheureux des trois y est détenu depuis plus de dix-sept ans. ---- On m'a conduit aujourd'hui avec l'un des trois; je ne le connoissois pas, et sûrement je n'ai jamais ouï parler des autres. A la Bastille et à Vincennes, les prisonniers n'ont entr'eux aucune relation, chacun est étroitement enfermé dans sa chambre ou son cachot; ils ne se voient et ne se parlent jamais. Je vois avec étonnement qu'ici vous n'êtes pas soumis aux mêmes règles; ce

n'est donc pas un crime dans cette prison de se parler : --- nuit et jour nous pouvons causer ensemble & même nous voir ; vous ne pouvez qu'intéresser vivement ceux qui connoissent vos infortunes , nous chercherons quelquefois à les adoucir. --- Combien ces offres généreuses calment déjà mes maux. Mais ; pardonnez ma réflexion , on m'a dit que cette prison ne renfermoit que des foux , vous êtes tous deux loin de le paroître. Saint-Magloire prit la parole , et me dit : on n'y place pas seulement les foux , mais quelquefois aussi ceux , qui ont ce qu'on est convenu d'appeler *une mauvaise tête* , et a qui le feu des passions ou l'erreur d'un moment, ont fait commettre des fautes qu'on punit comme des crimes ; on les enferme ici , où il achèvent de se corrompre ; ils s'irritent des persécutions ; bientôt tous n'ont plus qu'un sentiment , qu'une ame ; leurs passions

fermentent & s'aigrissent, & assez généralement ils ne sortent de ces lieux que vicieux et méchans. Pour moi je n'ai que dix-sept ans, je m'habitue à ne prendre conseil que de ma tête & de mon désespoir; mes parens l'ont voulu, il faut espérer qu'un jour ils n'auront pas à se plaindre „.

Il étoit tard, nous nous couchâmes. Le lendemain, de très-bonne heure, ces deux aimables jeunes gens m'appelèrent & m'offrirent de continuer notre conversation; ils eurent la complaisance de m'instruire des principaux événemens dans tous les genres, qui avoient occupé les esprits. Tout ce qui étoit arrivé depuis vingt-six années étoit nouveau pour moi; surtout depuis les onze dernières que j'avois passées sans interruption à Vincennes. Non-seulement ils entrèrent avec moi dans les plus grands détails, mais ils firent une collection



de gazettes qu'ils envoyèrent dans ma chambre pour me désennuyer.

J'ai appris dans la suite que celui qu'on appeloit St.-Luc étoit le baron de Prilles, fils d'un exempt des gardes-du-corps ; il étoit de Strasbourg, & servoit lui-même dans ce corps : il étoit je crois de la compagnie de Villeroi. Etant de garde un jour, il entra au parc aux cerfs ; probablement il étoit pris de vin ; il fit du tapage, & on le priva de sa liberté pour avoir osé profaner ainsi ce temple auguste.

Le baron de Prilles, que je continuerai d'appeler St.-Luc, avoit pris un ascendant singulier sur tous les chefs de cette maison : plein d'esprit & de vivacité, il trouvoit toujours les moyens d'obtenir d'eux tout ce qu'il vouloit : il se faisoit bien servir, mais il ufoit sur-tout de son crédit en faveur des autres. Il parut m'affectionner beaucoup, & il me traca la marche que j'aurois à tenir.

La maison de Charenton est spécialement destinée à servir d'asyle aux foux : les uns sont dans un état continuél de démence & de rage, qui les rend dangereux ; ils sont enfermés & quelquefois enchaînés dans des espèces de loges, d'où ils ne sortent jamais : d'autres n'éprouvent ces accès de fureur que périodiquement & à certaines époques de l'année ; pendant tout le reste du tems, ils jouissent de leur esprit & de leur raison ; alors on leur laisse toute liberté dans la maison, & on ne les enferme qu'à l'instant où ils sont prêts à tomber dans cet état fâcheux : d'autres enfin n'ont qu'une démence douce & quelquefois plaisante, qui souvent n'est occasionnée que par une seule idée ou un objet unique ; & à tout autre égard, ils paroissent avoir l'esprit net & présent ; ceux-là ont ordinairement la permission de sortir de leur chambre, de se voir, de

se réunir , de se promener dans toute la maison : quelques-uns même obtiennent celle d'en sortir pendant le jour. Leur sort est d'autant plus doux, qu'ils sont ordinairement très-gais, & que n'existant plus que par les sens, leur ame est toujours paisible & ne leur fait pas éprouver de besoins qu'ils ne puissent satisfaire.

Indépendamment de cette espèce de prisonniers, qu'on nomme *pensionnaires* dans la maison, il y en avoit d'autres qui étoient détenus sous l'ancienne administration, par des lettres-de-cachet, ou simplement par des ordres des ministres, & quelquefois par ceux de leur famille. Ces derniers payoient une pension ; les moindres étoient de huit cent livres ; il y en avoit de très-considérables. La nourriture y étoit proportionnée ; en général elle étoit assez bonne. Tous ces pensionnaires étoient plus ou moins étroitement resserrés, selon les ordres

donnés aux frères qui administroient & régissoient cette maison. Ils les exécutoient ordinairement sans les outrer, & si on ne remarquoit pas toujours en eux *une charité* bien active pour leurs malheureux pensionnaires, on ne pouvoit pas leur reprocher, au moins les bassesses & les cruautés dont les officiers des autres prisons d'état se rendoient ordinairement coupables, & dont moi surtout j'avois eu tant à me plaindre.

St.-Luc me donna ces détails, & tous ceux qui pouvoient aider à me diriger : mais il ne lui suffit pas d'être mon guide, il voulut savoir pourquoi, contre l'usage ordinaire, j'étois enfermé ; & obtenir au moins la permission de venir me voir & de m'amener quelques-uns de nos compagnons, s'il ne pouvoit pas me procurer celle de sortir de ma chambre. Il fut trouver le père Prudence, un des supérieurs de la maison, & lui demanda pour-

quoi il me refusoit la liberté de me promener dans les corridors , qu'il avoit accordée aux trois autres prisonniers de Vincennes , amenés en même tems que moi. Le père Prudence répondit , qu'il n'avoit pas reçu d'ordres précis de m'enfermer ; mais que l'exempt , qui m'avoit conduit à Charenton , lui avoit dit que j'étois un diable , un homme dangereux , dont il falloit se défier & que je possédois sans doute une puissance magique , puisque j'étois parvenu par des moyens qui paroissent surnaturels , à m'échapper une fois de la Bastille & deux fois de Vincennes. C'étoit d'après les recommandations pressantes de cet exempt , que l'on me traitoit avec cette rigueur , dont il avoit annoncé qu'il étoit nécessaire d'user envers moi.

St. - Luc , à qui j'avois rapporté l'histoire de mes infortunes & de la fureur de mes ennemis , en cita quel-

ques traits à ce père, & l'assura qu'il répondoit de ma docilité ; il parvint par ses instances à obtenir , sinon qu'on m'accorderoit dès ce moment même la liberté de sortir de ma chambre , au moins qu'on ouvreroit mon guichet pour y recevoir la visite de tous ceux des pensionnaires qui voudroient venir me consoler & me tenir compagnie. Il vint m'apprendre lui-même avec empressement cette heureuse nouvelle ; ensuite il me quitta pour aller parler de moi à tous ceux de ses camarades , dont la conversation pourroit m'être agréable. Il m'en amena plusieurs , qui tous m'exprimèrent de la manière la plus touchante le tendre intérêt qu'ils donnoient à mes longs malheurs.

Cette consolation me paroissoit bien propre à diminuer l'amertume dont mon ame s'abreuvoit depuis tant d'années. Accablé pendant si longtemps du poids de la haine , avec quels

transports elle s'ouvroit au charme d'inspirer & de sentir enfin des sentimens tendres & doux ! A la Bastille , à Vincennes , tout ce qui m'entouroit étoit toujours morne & sombre : il étoit sans exemple qu'aucun prisonnier y eût vu le moindre sourire s'échapper des lèvres de ses gardiens : les miens me m'avoient paru que de maussades automates : je retrouvois des hommes ; & pour un cœur aimant & sensible , c'étoit la première & la plus précieuse des jouissances.

Je reçus aussi la visite de quelques foux , dont la plupart auroient pu amuser , si leur démente , quelqu'en fût l'espèce & l'objet , n'eût rappelé sans cesse l'idée de la plus triste & la plus affligeante misère de l'humanité. Un assez grand nombre d'entr'eux se réunirent le même jour pour venir me donner un concert ; ils vinrent au nombre de plus de vingt , armés de toutes sortes d'instrumens ; un des

plus foux d'entr'eux à la tête, muni, en place de bâton de musique, d'un manche à balai avec lequel il affommoit de coups tous ses voisins, en battant la mesure.

Certainement ce bruit enragé eût paru peu harmonieux à des oreilles délicates ; mais combien il étoit gracieux & doux pour les miennes, habituées à ce vaste & terrible silence des prisons d'Etat, & qui n'étoient plus exercées qu'au grincement aigu des verroux d'un cachot, ou tout au plus quelquefois au son triste & plaintif de mon flageolet ! Cet empressement de tant de personnes, ce témoignage touchant d'intérêt & d'affection enviroit mon cœur, froissé comprimé jusqu'alors par le sentiment de tant de maux, par l'horreur qu'inspiroient tant d'atrocités ; il se dilatoit enfin en recevant ces précieux hommages, bien préférables à ceux que l'amour-propre ou l'intérêt offrent à la vanité.



Ce concert dura près de trois heures; mes musiciens, enchantés de l'accueil que je leur fis & du plaisir pur & vif que je leur montrai, me promirent de m'en donner un pareil tous les jours, & me tinrent parole. Tous les autres instans de ma journée étoient remplis par mes conversations avec beaucoup de prisonniers sensés qui se succédoient pour ne pas me laisser seul, ou par la lecture des livres qu'ils me prêtoient. Il y avoit trois jours que cet état enchanteur duroit : l'idée de ma captivité n'avoit plus rien de pénible : je commençois à concevoir que je pourrois même, à ce prix, la supporter sans ennui; lorsque le génie malfaisant qui me poursuivoit sans cesse, vint me replonger dans de nouvelles horreurs.

On se dispoisoit à me donner mon concert, lorsque je vis un pensionnaire qui connoissoit M. de Rougemont, accourir pour m'apprendre qu'il venoit

de le voir arriver & entrer chez le supérieur. Je leur avois appris à tous ; les promesses de M. de Malesherbes ; la demande qu'il m'avoit fait faire de la liste des hardes dont j'avois besoin pour sortir de prison , peu de jours avant qu'on ne me conduisît à Charenton. Ils se persuadèrent tous que l'on ne m'y avoit mis que pour m'éprouver & me faire essayer , à moi-même , l'usage de mes facultés ; qu'il étoit impossible que M. de Malesherbes manquât à sa parole ; qu'il l'étoit bien plus qu'il hésitât à délivrer & à venger un innocent , & qu'infailiblement M. de Rougemont venoit apporter l'ordre heureux qui me rendoit enfin à la vie & à moi-même. Ce bruit se répandit à l'instant même dans les corridors ; les pensionnaires accouroient de tous côtés pour me féliciter ; il sembloit que c'étoit une fête générale , & que cette heureuse nouvelle les intéressoit tous : déjà les

musiciens se hâtoient de la célébrer , lorsque tout à coup arrive un frère qui les chasse tous , dissipe ma nombreuse société , & referme mon guichet , en annonçant la défense la plus expresse à tous prisonniers d'en approcher.

Il n'est pas échappé sans doute à mes lecteurs , que toutes les fois qu'il se préparoit un nouveau coup qui devoit m'accabler ; un événement heureux ou plutôt moins funeste , tiroit mon ame , pour quelques instans , de sa triste & languissante stupeur , & sembloit l'élever afin que sa chute fût plus forte , & qu'elle en sentît mieux le froissement.

C'étoit M. de Rougemont qui avoit apporté l'ordre de me persécuter ; mais qui l'avoit donné ? Certainement personne n'en accusera M. de Malesherbes : il n'est guère permis de balancer qu'entre M. le Noir & M. de Sartines. Mais celui-ci étoit ministre de la marine ; ce soin ne le con-

cernoit plus : il n'avoit plus d'ordre à donner dans les prisons d'Etat. D'un autre côté , qui pouvoit porter M. le Noir à cette cruauté ? Il ne me connoissoit pas ; il ne m'avoit jamais vu ; je ne lui avois pas écrit ; il ne trouvoit dans aucun de ses registres la preuve que je fusse criminel : nulle part , ne nous laissons pas de faire entendre cette terrible vérité , nulle part il n'existoit d'accusation , de preuves , de jugement contre moi. Quel est donc celui des deux qui pouvoit être assez barbare pour me torturer ainsi ? Si M. de Sartines a pu porter jusque-là la fureur & la vengeance , il faut convenir qu'il a une ame bien atroce & bien vile : si M. le Noir , instruit de ses sentimens , a porté la complaisance jusqu'à me persécuter pour lui plaire ; il est , s'il est possible , un tyran plus lâche & plus bas encore. Sans doute ils nous donneront le mot de cette énigme , lorsque

lorsque je les forcerai à s'expliquer aux pieds des tribunaux. Je dirai seulement, pour soulager celui qu'on pourroit accuser de ce forfait, qu'il est difficile qu'un seul des deux s'en soit rendu coupable; le poids en eût été trop accablant, & il est plus que probable qu'ils sont convenus entre eux d'en partager l'opprobre. Ne frustrons pas, au reste, M. de Rougemont des honneurs qui lui sont dus; s'il n'a pas eu part à leur gloire, il a celle au moins de l'exécution. Il y avoit à peine une demi-heure qu'il étoit entré, lorsque l'on vint fermer mon guichet avec une sorte d'impétuosité, & faire défense à tous les prisonniers de s'approcher de ma chambre à l'avenir, de me dire un seul mot. Il falloit qu'il eût mis dans sa harangue une onction bien vive, pour faire passer aussi rapidement toutes les impressions de son ame dans celle de mes nouveaux geoliers,

qui ne s'étoient pas refusés jusqu'à à adoucir , même avec quelque bonté , ma déplorable situation.

Les défenses faites aux prisonniers de me parler, n'empêchèrent pas Saint-Luc , dès le même soir , & ensuite tous mes autres voisins , de causer avec moi , comme le premier jour , à travers les grilles de leurs fenêtres ; ils prenoient peu de soin même de cacher leurs sentimens , et il leur échappa plus d'une fois de parler avec la plus courageuse énergie de mes persécuteurs. Cette consolation étoit bien foible , elle ne suffisoit pas à Saint-Luc. Cet estimable jeune homme mit un zèle , une chaleur étonnante pour obtenir des supérieurs la révocation de ce dernier ordre. Ils répondirent qu'ils étoient très-satisfaits de moi , et que non-seulement , s'ils n'écou-toient qu'eux mêmes , ils ouvreroient mon guichet , qu'ils m'accorderoient aussi la liberté de toute la maison ;

mais qu'ils étoient obligés de se soumettre aux défenses rigoureuses qu'on leur en avoit faites.

Saint - Luc insistoit tous les jours en vain, il ne se rebuta pas ; enfin il se présenta une occasion dont il profita avec avantage : ce fut un événement fâcheux qui la lui fournit. Nous étions en 1776 alors ; on se rappelle combien fut rigoureux l'hiver de cette année ; un pensionnaire ( c'étoit je crois un bénédictin ), enfermé dans sa chambre , y périt de froid. Saint-Luc indigné fut trouver les supérieurs ; il demanda, avec la plus grande force, si ce n'étoit pas assez , pour eux et pour les ministres, d'une seule victime de cette affreuse barbarie ; il parvint à les ébranler , et il obtint que je pourrois venir prendre mes repas dans la chambre d'un de nos compagnons , nommé Saint-Bernard , dans laquelle il y avoit toujours du feu , & nombreuse compagnie.

Ce Saint-Bernard faisoit une sorte de petit commerce ; il travailloit avec une adresse merveilleuse à des petits ouvrages de paille et d'osier ; il élevoit des oiseaux ; achetoit du vin des prisonniers , et revendoit à d'autres tous ces objets ; sa chambre étoit devenue le rendez-vous de presque tous les pensionnaires.

Les ordres une fois donnés à mon porte-clefs , il servoit tous les jours mon dîné et mon soupé chez Saint-Bernard ; puis il venoit me prendre et me conduire dans sa chambre ; je prolongeois mes repas le plus qu'il m'étoit possible. Souvent quelques-uns des religieux de la maison venoient aussi causer avec nous ; ils s'habituèrent à me voir : je cherchois à les intéresser par quelques-unes de mes aventures , pour obtenir toujours quelques faveurs nouvelles. Ils m'en accordèrent une qui m'étoit devenue nécessaire pour ma santé : ce fut la promenade



dans une petite cour. J'ignore à qui ils s'adressèrent pour avoir eux-mêmes la permission de me l'accorder ; mais ils me dirent qu'ils ne l'avoient obtenue , qu'à la condition que je ne m'y trouverois jamais avec aucun des autres prisonniers : pour cela il falloit attendre qu'ils fussent renfermés dans leur chambre , et ce n'étoit jamais qu'après huit heures ; c'est-à-dire , longtemps après la nuit fermée , puisque nous étions au milieu de l'hiver. Un porte-clef prenoit une lanterne et venoit m'accompagner ; la cour dans laquelle on me permettoit de prendre ces ébats avoit à peine une quarantaine de pieds en longueur ; quand mon gardien ne jugeoit pas à propos de se morfondre près de moi , il posoit sa lanterne sur une borne & me laissoit seul , et alors le portier épioit mes pas , à travers des trous pratiqués exprès dans la porte.

Ce n'étoit donc qu'à la lueur d'une

lanterne que j'avois pu obtenir de respirer; mes persécuteurs craignoient sans doute que la lumière du jour, que l'aspect des cieux ne fussent une jouissance trop vive; cette singularité est unique peut-être, et pourroit paroître ridicule si elle n'étoit pas une atrocité. Qu'on ne croie pas que la faveur que j'avois obtenue, de me chauffer et de prendre mes repas dans la chambre de Saint-Bernard, fût due aux ministres, je ne l'avois obtenue que de la compassion des frères qui n'avoient prévu qu'ils s'exposeroient beaucoup en me l'accordant. Ils firent plus; mon cœur jouit en se rappelant ces touchans égards & en publiant sa reconnoissance. Le père Facio, supérieur de la maison, indigné d'un traitement que je paroissais si peu mériter, enflammé d'ailleurs par les vives et continuelles instances des mes compagnons, prit sur lui d'intercéder pour moi près de M. de Malesherbes; il

fut le voir pour l'assurer de ma soumission , de ma docilité , et demander au moins qu'on adoucît mon sort.

Quel fut son étonnement , lorsque ce ministre lui répondit , qu'on l'avoit donc bien indignement trompé ; que jusque - là il avoit été persuadé que j'étois un fou , un enragé , parce qu'on le lui avoit dit plusieurs fois. Il daigna , me dit le père Facio , demander une foule de détails qui m'étoient relatifs ; il parut touché de ma situation , promit de s'en occuper avec intérêt , & donna sur le champ les ordres les plus exprès pour qu'on m'accordât , dans la maison , la liberté la plus étendue ; il porta la bonté jusqu'à me recommander spécialement à ce supérieur , & le chargea de m'assurer que dans peu je n'aurois plus de vœux à former. Hélas ! c'étoit encore un faux espoir. M. de Malesherbes , désespéré de ne pouvoir faire le bien , indigné d'être forcé de concourir quelquefois

au mal, donna, peu de temps après, sa démission. Le jour de sa retraite en fut un de deuil pour la France; & me replongea de nouveau dans les fers.

Cependant le père Facio s'étoit empressé d'exécuter les ordres qui lui avoient été donnés; il fit ouvrir les portes de ma chambre. Quelle ivresse j'éprouvai alors! Il seroit difficile de l'exprimer, peut-être même de la concevoir; comme il le seroit de peindre la joie universelle que cet événement parut causer à tous mes compagnons. Je courois comme un enfant; j'embrassois tous ceux que je rencontrois sur mon passage, & ils s'y trouvoient tous pour me féliciter, pour partager mon bonheur. Les uns me menaient dans leur chambre, d'où on découvroit la campagne; je regardois, j'admirois avec enchantement les arbres, les jardins, les vignes, & tout ce qui se présentoit sous mes

yeux. Les autres me conduisoient dans des salles de jeux ; ils vouloient m'en rassasier en quelque sorte : mais ce n'étoit pas dans ces objets étrangers que je pouvois chercher alors le plaisir : mon ame jouissoit trop pour que je pusse écouter mes sens. Après vingt-sept années de captivité , de désespoir & de larmes ; quel moment que celui où je survivois enfin à mes maux ; & où , sans être libre encore , je pouvois déjà , à quelques égards , me le paroître à moi-même , & abuser mon imagination qui se plaisoit à courir au-devant de cette précieuse illusion.

Il y a dans la maison de Charenton plusieurs salles communes , où tous les pensionnaires peuvent se réunir : dans l'une il y a un billard , dans d'autres des trictracs , des cartes mêmes , des gazettes & d'autres livres. On abandonne là tous les prisonniers à eux-mêmes : ils jouissent en général , lorsqu'il n'y a pas d'ordres parti-

cuiers , de la plus grande liberté. Il y a une chapelle où , à des heures fixes , on dit la messe , à laquelle ils peuvent ne pas assister ; on ne les force pas même à manger maigre les vendredis & samedis. Le matin on leur apporte à déjeuner dans leur chambre , en venant la leur ouvrir ; à onze heures ils y trouvent leur dîner , à six heures leur souper : un coup de cloche les avertit de ce moment ; un autre à neuf heures en été , & à huit en hyver sonne la retraite ; il faut qu'ils se couchent alors.

Je m'appesantis avec complaisance sur ces détails ; ils me rappellent la différence qui existoit entre ce régime & celui de la Bastille & de Vincennes : je trouvais encore un moyen de l'adoucir d'avantage. Chacun de nous étoit servi séparément dans sa chambre ; je proposai à mes compagnons de demander , & nous obtînmes facilement la permission de nous réunir

pour nos repas ; par ce moyen , ils étoient plus agréables. Nous avons formé une petite société, dont presque tous les membres étoient fort aimables : nous nous faisions le récit de nos aventures. Tous ces jeunes gens avoient reçu de l'éducation ; plusieurs avoient de l'esprit, & nous avions tous le même intérêt à distraire mutuellement nos ennuis , en apportant chacun de la gaieté dans notre conversation. Un des plaisirs les plus piquans que nous connoissions , étoit la singularité de plusieurs foux aimables que nous avions admis parmi nous , & dont plusieurs avoient les saillies les plus plaisantes.

Un d'eux , nommé Grenot , chevalier de Saint - Louis , capitaine de grenadiers dans le régiment de Picardie , se croyoit Dieu. Il avoit de l'esprit , un excellent ton , à tout autre égard ; mais il étoit intraitable sur l'article de sa divinité : il étoit

assez exact à la messe, sa folie alors étoit de tourner le dos au prêtre au moment de la consécration ; plusieurs fois je lui en fis des reproches : c'est plus fort que moi, me répondoit-il ; je ne peux pas souffrir de me voir manger tout vivant.

Un autre, ancien mousquetaire, âgé de trente ans ou environ, avoit obtenu une majorité dans les isles. Il s'y mit tout à coup dans la tête qu'il étoit fils de Louis XV : frappé de cette idée, qu'on ne pût pas en tirer, il s'embarqua, & vint à la Cour réclamer son rang : il fut mis à Charenton. Cet homme étoit plein de sens d'ailleurs ; il raisonneit de tout avec la plus grande justesse, & se montroit conséquent même dans sa folie. Son sort nous intéressoit, nous cherchâmes les moyens de le désabuser & de le guérir ; mais aucun ne réussissoit.

Un jour je crus que je pourrois



faire au moins une vive impression sur son esprit ; j'en saisis avec empressement l'occasion que me fournit l'arrivée d'un autre fou du même genre. Celui-ci étoit fils d'un secrétaire de l'intendance à Dijon. Il étoit assez d'usage à Charenton que tous les pensionnaires allassent visiter les nouveaux venus : je fus chez celui-ci, & je vis qu'il étoit plus grand prince que notre mousquetaire ; car il se disoit le Roi de France. Il exigeoit qu'on lui parlât avec le plus profond respect : je m'en amusai un moment. Il demanda le gouverneur de la maison ; je sortis de la chambre, & parus l'aller chercher. Un moment après, je rentrai en disant qu'il alloit venir, lorsqu'il auroit pris son chocolat. A ce mot, notre monarque se mit dans une fureur épouvantable ; il ne parloit pas moins que de punir cette insolence par une prison perpétuelle.

Je fus ensuite trouver le mousque-

taire; je l'engageai à venir rendre sa visite à notre nouveau camarade; il m'accompagna. Quand il fut dans sa chambre, je les fis expliquer tous deux: l'un se disoit fils de Louis XV, l'autre se disoit le Roi régnant; je les priai de s'accorder entr'eux: le mousquetaire se tourna alors vers moi, & me dit avec un ton de pitié, en levant les épaules: " Vous voyez bien que cet homme est fou, il ne faut pas le contrarier ». Dès ce moment je perdis tout espoir de convertir cet infortuné jeune homme.

Nous avions deux autres fous qui donnoient dans l'excès contraire: l'un étoit un avocat d'Auvergne, à qui l'amour avoit troublé la raison; sa manie étoit de se prosterner devant tout le monde & de demander pardon. Le second étoit un frère hermite, qui avoit apporté parmi nous l'esprit d'humilité de son état. Il s'étoit mis dans la tête que j'étois un

Electeur , & il se dévoua entièrement à mon service ; il voulut absolument me tenir lieu de laquais & de secrétaire ; ni les porte-clefs , ni moi ne pûmes jamais l'empêcher de faire mon lit , de balayer ma chambre , & de me rendre avec une affection incroyable tous les services de ce genre. Si je lui disois le matin qu'une puce m'avoit éveillé la nuit , j'étois sûr qu'il ne fortiroit pas de ma chambre sans l'avoir tuée ; il la mettoit ensuite dans le creux de sa main pour me la montrer ; la voilà, Monseigneur, me disoit-il ; elle ne mordra plus , elle n'empêchera plus de dormir votre Altesse Sérénissime. Je le tirai un jour d'une fort mauvaise aventure d'une manière qui contribua beaucoup à entretenir son zèle & l'idée qu'il avoit de ma puissance. Il avoit eu une dispute avec un autre fou , & probablement ils s'étoient battus , & avoient fait du tapage : la correction qu'on fait subir

à tous ces malheureux, lorsqu'ils font les mutins, leur paroît terrible; on leur lie les mains, on les place près d'une grande cuve pleine d'eau fraîche; plusieurs porte-clefs prennent alors le coupable, & lui font faire le plongeon à diverses reprises. C'est la plus redoutable des punitions de la maison de Charenton: on l'inflige non-seulement aux foux, mais quelquefois aux autres pensionnaires, lorsqu'ils se conduisent mal; ils la redoutent comme un véritable supplice. Déjà mon hermite étoit près de la cuve, & on lui lioit les mains: je l'entendis crier avec force; à moi, Monseigneur l'électeur, à mon secours! Je courus, & à force de prières je parvins à obtenir sa grace. Certainement alors il me regarda au moins comme le premier Potentat de l'univers.

Telles furent assez long-tems mes occupations pendant cette nouvelle captivité; sans doute elles ne pou-  
voient

voient remplir tellement mon esprit , que je n'éprouvassé des instans de vuide , pendant lesquels je ne sentoís que trop qu'il manquoit beaucoup encóre à ma félicité ; je m'étois cru libre dans les premiers momens , parce que je n'étois plus , comme auparavant , dans un cachot où je ne fa-vois , où je ne pouvois que gémir , où le plus affreux soupírail laissoit à peine échapper quelques rayons de lumière qui ne servoient qu'à me faire voir l'horreur de ce séjour. Mais je sentis bientôt qu'il étoit d'autres jouissances , d'autres besoins plus impérieux , que je ne pouvois satisfaire encore , & qu'il est difficile de se croire heureux , lorsque l'on n'est pas libre. Malgré cela , le sentiment de mes maux passés étoit trop vif pour que je n'appréciassé pas au moins les charmes de ce nouvel état , & je cherchois à m'en contenter en attendant le fort nouveau qu'un consolant espoir n'avoit cessé de me

promettre; une découverte horrible vint détruire toutes mes illusions, & me rendit cette maison un séjour de désespoir & de larmes.

J'ai dit qu'il y avoit des fous, dont les accès étoient périodiques: au moment où ils en étoient attaqués, on les descendoit dans les loges ou catacombes, où on les enchaînoit, & quelquefois même on les mettoit dans des cages de fer. Lorsque l'époque de leur rage étoit passée, on les ramenoit dans le corps de logis des pensionnaires. Un de ces malheureux avec lequel je causois un jour, & qui étoit revenu depuis peu avec nous, m'apprit que d'Alègre, mon ancien compagnon, avec lequel je m'étois sauvé de la Bastille, étoit dans ces loges. On se souvient qu'on l'avoit pris à Bruxelles; de là il avoit été conduit à la Bastille, enchaîné comme moi, & comme moi jeté dans un cachot sur la paille & sans couverture.

Cet infortuné n'avoit pu supporter sa misère : le désespoir avoit égaré sa raison : sa folie étoit de la rage , & elle étoit continuelle. On l'avoit conduit à Charenton, où depuis plus de dix ans il étoit enchaîné dans une loge sans qu'on ait pu calmer un moment son agitation , & ramener la tranquillité dans son esprit.

Ces détails me jetèrent dans une sorte de désespoir : je voulus voir à l'instant même cet infortuné , je courus chez le frère chargé de la direction des loges , lui demander comme une faveur précieuse , la permission de pénétrer dans celle de d'Alègre ; je me flattois que ma vue le frapperoit peut-être , & lui rappelleroit des souvenirs moins funestes. J'étois, en demandant cette grace , pâle , hâletant de douleur & d'impatience ; le frère, en me voyant dans cet état, m'invita à attendre au moins quelques jours ; non , lui dis-je avec transport,

je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez conduit vers lui : je veux le voir , je veux gémir avec lui , arroser ses fers de mes larmes ; j'ai un besoin trop pressant d'en répandre. Quelques vives que fussent mes instances , il me fallut attendre quelques heures ; le frère , sous divers prétextes , me remit au soir. Je suis presque certain qu'il prit ce tems pour faire vêtir mon triste & malheureux ami. Ordinairement les foux furieux mangent & dévorent leurs habits ; on les laisse nus , & sans doute on ne voulut pas me montrer d'Alègre dans cet état affreux.

Enfin je fus admis à le voir. J'entrai en tremblant dans sa sombre & horrible demeure ; je croyois retrouver mon ami , je ne trouvai plus qu'un squelette épouvantable ; des cheveux épars & en désordre , des yeux enfoncés & hagards , une figure blême & desséchée le rendoient presque mé-



connoissable. Ce spectacle affreux me poursuit & me déchire encore. Je sautai à son cou pour l'embrasser ; il me repoussa avec une sorte d'horreur. Je cherchai à rappeler ses sens. "Ne connois-tu plus ton ancien ami , lui dis-je ; je suis Latude , c'est moi qui t'aidai autrefois à fuir de la Bastille : ne t'en souviendrois tu pas , ? Il porta sur moi un regard effrayant ; & avec un son de voix éteint , il me dit : *non , je suis dieu* ; je ne pus pas en tirer davantage. J'étois désolé , je gémissois , je pouffois des sanglots ; quelques pensionnaires qui m'avoient accompagné voulurent faire cesser cette cruelle entrevue ; ils m'entraînèrent de force , et me conduisirent dans ma chambre.

On frémit à ce récit ; il n'est pas un lecteur sensible qui ne l'arrose de larmes : qu'ils tremblent , ce malheureux existe encore ! Sans compter les nombreux instans de sa captivité

& ses premiers malheurs , il y avoit dix ans alors qu'il étoit dans cette horrible situation ; il y en a VINGT-QUATRE aujourd'hui. La mort a prolongé jusqu'à ce moment son supplice , & il n'a trouvé personne assez humain pour le faire cesser , en lui déchirant les entrailles.

J'oublie mes longs & terribles malheurs toutes les fois que ceux de l'infortuné d'Alègre se retracent à ma pensée ; je sens alors une sainte indignation qui fermente dans mes veines & me transporte. Ce jeune homme estimable réunissoit des talens & des vertus ; il pouvoit devenir un citoyen précieux ; il étoit un homme enfin : & voilà l'état affreux où l'ont réduit l'orgueil d'une prostituée , & ensuite la lâche complaisance , la cupidité peut-être d'un ministre ! N'eussent-ils commis que ce forfait , n'eussent-ils immolé que cette seule victime , qu'ont-ils rendu à la patrie qui puisse

la dédommager de cette perte ? qu'ont-ils fait pour l'humanité qui puisse les absoudre à ses yeux de cet attentat ? quels sont leurs titres , leurs services pour le faire oublier ? sont-ce les exactions de la première , ses prodigalités , son luxe insolent & scandaleux ? Sont-ce le despotisme du second , ses inepties dans le ministère de la marine , dont il ne connoissoit pas même la langue (1) ? Et pour ne pas sortir du cercle dans lequel ma propre histoire me renferme , sont-ce toutes les horreurs que j'ai dévoilées , toutes celles que je pourrois citer encore ; mais que conçoivent , que devinent facilement ceux qui ont appris à connoître l'ame de M. de Sartines ? Voilà cependant ceux qui nous gouvernoient ; voilà nos souverains ,

---

( 1 ) M. de Sartines , devenu ministre de la marine , demandoit à quelqu'un ce que c'étoit qu'un *brûlot*.

nos DIEUX ! ..... Et l'on trouve encore des hommes assez lâches pour regretter les loix ou plutôt l'épouvantable abus des loix qui nous avoit dégradés jusqu'au rang de leurs esclaves !

L'établissement de Charenton , utile & nécessaire à certains égards , étoit encore , comme mon exemple le prouve , un des asyles que l'autorité arbitraire s'étoit réservés pour y enchaîner quelques victimes & conformer ses odieux mystères. Le despotisme y étoit à la vérité moins barbare ; mais il présentoit cependant un crime de plus. Dans les autres prisons d'Etat , la loi étoit totalement méconnue ; elle y étoit étrangère. On le savoit , & les ministres n'avoient pas l'hypocrisie de paroître la respecter, dans ces lieux qui leur étoient absolument dévoués. Il n'en étoit pas de même à Charenton ; tous les ans des magistrats sembloient y promener

le simulacre de la justice. Dans le courant de septembre, quelques membres de la chambre des vacations du parlement de Paris viennent dans cette maison écouter, recevoir les plaintes des prisonniers; ils les interrogent, ils effluent leurs larmes, ils raniment leurs espérances. Mais cette démarche si touchante & si belle n'est pas même une consolation pour l'innocence. On m'a assuré que cette visite, qui ne serviroit plus alors qu'à couvrir, à sanctionner aux yeux du monarque & des citoyens les iniquités des ministres, fut bien rarement utile aux malheureux; on m'a assuré qu'il étoit presque sans exemple qu'aucun prisonnier, *détenu par lettres de cachet*, eût imploré avec succès, de cette manière, la justice & la vengeance des loix. Il m'en coûteroit de le penser; mais cependant une foule de mes compagnons, aussi peu coupables que moi, les ont sollicitées.

envain pendant ma détention ; mais moi - même deux fois j'ai comparu devant ces magistrats ; deux fois j'ai invoqué , j'ai prouvé à leurs pieds mon innocence , *et je suis resté dans les fers.*

Tous les chefs de la maison en furent indignés. Tous me promirent de réunir leurs soins et leurs efforts pour me rendre la liberté. Le lieutenant de police devoit venir peu de tems après faire aussi la visite de ces prisons ; ils me firent comparoître devant lui ; nous étions alors en octobre 1776 ; tous se réunirent pour attester ma bonne conduite & ma rare docilité , depuis que j'étois soumis à leur direction. M. le Noir , forcé de répondre à leurs instances , promit de me faire rendre au premier jour ma liberté. Après trois mois d'attente , je lui écrivis , je lui rappelai ces faits & ses promesses , ce fut envain ; *je restai dans les fers.*

Il fallut donc tenter d'autres moyens. Un des pensionnaires avec lesquels j'étois le plus étroitement lié, étoit le jeune chevalier de Moyria; il étoit Languedocien comme moi, natif de Beziers, & d'une très-bonne famille; il avoit été enfermé à Charenton, pour avoir voulu mettre l'épée à la main contre son frère. Je lui avois servi de Mentor pendant sa détention; il sortit, & emporta des lettres que je lui remis pour sa famille & la mienne. Sa mère me fit l'honneur de me répondre, & m'offrit tous ses services; elle m'annonçoit que déjà elle avoit écrit en ma faveur à M. de St.-Vigor, contrôleur-général de la maison de la Reine; elle se proposoit d'écrire encore à d'autres amis, & m'envoyoit un modèle de procuration, dans laquelle elle consentoit que je la regardasse comme ma mère & ma tutrice. Je ne manquai pas de lui exprimer ma vive sensibilité.

M. de Saint-Vigor étoit un homme sensible et juste; il jouissoit du crédit que la vertu obtient quelquefois, même dans une cour corrompue. Il eut à peine reçu la lettre de la comtesse de Moyria, qu'il m'écrivit à moi-même, pour me demander des renseignemens; je les lui envoyai, en le priant de ne pas faire, près de M. le Noir, des instances, qui alors seroient pour le moins inutiles. Il s'adressa à M. Amelot, & obtint pour moi une lettre-de-cachet qui me rendoit ma liberté. Elle me fut apporté le 7 juin 1777, par le fleur de la Croix, inspecteur de police.

Je fus donc libre enfin ! Je sortis à l'instant même de Charenton; j'étois sans chapeau, sans habit, avec une seule paire de bas, une seule paire de culottes, déchirées & trouées de tous côtés : au lieu de souliers, de vieilles pantouffles que les frères de la Charité m'avoient données, & par-dessus tout



cela, pour me couvrir, une redingotte que j'avois achetée à Bruxelles en 1747, pourrie dans les cachots, et dévorée par les insectes; sans un sol dans ma poche, sans ressources, sans connoissances, & sans doute sans amis; en conserve-t-on, quand on est si long-tems malheureux? mais qu'importe, j'étois libre!

Hélas! ce sentiment heureux devoit faire place bientôt à d'autres plus affreux que tout ce que j'avois déjà éprouvé.

Suspendons un moment ces récits, j'ai besoin de respirer; j'ai besoin de retrouver de nouvelles forces, de ranimer celles des lecteurs honnêtes, dont l'histoire de mes infortune sauroit trop vivement oppressé le cœur. Jusqu'à ce moment ils m'ont plaint, ils m'ont trouvé malheureux: eh! je l'étois sans doute; mais quel nom donneront-ils donc aux tourmens que je vais décrire? où puiseront-ils des sensations nouvelles, & une autre ame pour suffire à la pitié que

je vais leur inspirer. Je pourrois presque dire que c'est dès ce moment que je devins vraiment malheureux ; oui , tout ce que j'avois éprouvé , tous les maux que j'avois soufferts , n'étoient rien auprès de ce que j'ai enduré depuis : le sort paroissoit avoir épuisé contre moi tous ses coups ; & il n'avoit fait que m'y préparer encore !

L'inspecteur de police qui m'avoit apporté la lettre-de-cachet qui brisoit mes chaînes , m'avoit expressément recommandé d'aller trouver le lieutenant de police. Comment m'y présenter dans l'état affreux dans lequel je me trouvois ; ses valets même m'eussent repoussé avec horreur. Heureusement j'avois entendu parler à Charenton au jeune chevalier de Moyria , d'un particulier de Montagnac , établi au Gros-Caillou ; je fus trouver cet homme. Il ne me connoissoit pas , mais il pouvoit avoir ouï parler de

moi ; il avoit nécessairement connu mes parens dans notre patrie. Je ne me trompois pas. Il me fallut cependant quelques efforts pour le désabuser ; il m'apprit que , pendant qu'il vivoit à Montagnac , toute la ville étoit persuadée que lors de ma fuite en Hollande , je m'étois embarqué pour les isles ; que le vaisseau sur lequel je faisois route , avoit fait naufrage , & que j'étois noyé. C'étoit le bruit qu'avoient fait courir mes persécuteurs , pour n'être pas importunés par des plaintes , & pouvoir se rassasier avec tranquillité du plaisir de me crucifier. Je me fis connoître à cet homme d'une manière qui ne pouvoit pas lui laisser de doutes. Alors il me reçut fort bien ; il me prêta vingt-cinq louis , avec lesquels je m'habillai à l'instant même : & dès le lendemain , je fus en état de me rendre aux ordres du lieutenant de police.

Je touche au plus douloureux de

tous les instans de ma vie ; il va devenir aussi un des articles les plus précis de la dénonciation que je prépare : je dois donc en marquer tous les détails avec la plus scrupuleuse exactitude ; je le dois à la vérité , aux tribunaux qu'il faut instruire de ma cruelle histoire & de tous les attentats de mes ennemis ; au public enfin, qui est mon premier juge, & dont l'estime est mon premier dédommagement. Ces détails d'ailleurs ne peuvent être déplacés dès qu'ils sont attachés à de grandes infortunes.

Je n'ai pas dit que la lettre-de-cachet, qui m'ouvroit les portes de Charenton , en étoit vraiment une d'exil : je ne l'appergus pas dans le premier moment, je n'y vis que l'ordre de ma liberté ; elle m'ajoignoit de me rendre à l'instant même à Montagnac, avec défenses d'habiter aucun autre lieu, sous quelque prétexte que ce puisse être. Ainsi on ne  
me

me tiroit de ma prison que pour m'envoyer en exil ! A Montagnac j'allois devenir l'objet de l'indiscrete curiosité du public. On ne connoissoit pas dans ces petites villes , éloignées du centre du despotisme , tout ce qu'il pouvoit ; on étoit loin de soupçonner tout ce qu'il osoit. Captif pendant vingt-huit années , exilé ensuite & malheureux , je ne devois y être regardé nécessairement que comme un scélérat , dont les crimes n'étoient ignorés que parce qu'ils étoient trop effrayans. Tels étoient les bruits qui m'y avoient devancé. Mes ennemis n'avoient pas eu de peine à les y accréditer sans doute ; dans les petites villes une dangereuse oisiveté rend toujours la curiosité active & maligne. indépendamment de cet inconvénient , qui pour bien des personnes est le premier , le plus facheux de tous , j'en trouvois d'autres qui devoient me rendre le séjour de Montagnac odieux & fu-

neffe. J'étois alors fans fortune , fans reffources ; & je devois moins me flatter d'en rencontrer là que partout ailleurs. Ce mot va paroître une énigme à mes lecteurs ; mais qu'ils me permettent de la couvrir d'un voile religieux ; les premiers , les plus facrés de tous les devoirs m'en imposent l'obligation. Je leur ai confié toutes mes idées , tous mes sentimens ; je dois renfermer celui-ci dans mon cœur : il s'y éteindra avec moi. Eh ! s'il m'étoit permis de le leur dévoiler , combien je leur paroîtrois plus malheureux , plus intéreffant peut-être : leur compaffion deviendroit plus tendre , plus active fans doute. . . . . Mais je m'égare ; l'habitude d'épancher mon ame dans la leur , d'y puiser mes plus douces confolations , me trahiroit bientôt , & je me tais.

Je me présentai devant M. le Noir , il me parla avec une forte d'intérêt :

il me dit que son secrétaire, nommé Boucher (1), me donneroit l'adresse d'une personne chargée par ma famille de me remettre l'argent dont j'aurois besoin pour acheter ce qui m'étoit nécessaire, & retourner dans ma patrie; il me recommanda d'obéir à l'ordre qui m'étoit donné de partir fans délai pour Montagnac. Je lui demandai la permission d'aller à Versailles remercier le ministre qui m'avoit rendu la liberté, & le protecteur qui l'avoit sollicitée; il me l'accorda.

Je vis d'abord M. de St.-Vigor: cet homme de bien s'attendrit au récit de mes infortunes; il me consola, m'offrit tous ses services, & m'indiqua les moyens que je pouvois employer pour intéresser M. Amelot.

---

(1) C'est ce sieur Boucher qui apprit dans la fuite, à un de mes que amis les dépenses, que le gouvernement avoit faites pour me faire reprendre en Hollande & conduire en France, se montoient à deux cens dix-sept mille livres.

Il m'adressa au sieur Rivière, un de ses commis, qui m'introduisit lui-même dans l'appartement du ministre, auquel j'offris mes remerciemens.

Pourra-t-on me blamer d'avoir osé prétendre à une récompense ? Les projets que j'avois envoyés du fond de ma prison à divers ministres, & dont un au moins avoit été exécuté sur-le-champ avec succès, n'étoient-ils donc pas un service que j'avois rendu à l'état ? Le gouvernement n'a-t-il épuisé ses faveurs & dispersé le trésor public qu'entre des mains qui en fussent plus dignes ; & mes infortunes, causées aussi par *le gouvernement*, ne me méritoient-elles donc aucun dédommagement ? Dans tous les tems on m'en avoit promis ; & dans tous les tems M. de Sartines lui-même m'avoit annoncé une récompense. Encore une fois j'étois sans ressources, seul, dénué de tout ; est-ce un crime d'avoir



osé solliciter ce que je regardois comme une justice.

Je consultai M. Rivière; je lui montrai mes projets, mes plans; il y applaudit, il approuva ma résolution, & m'engagea à présenter un mémoire au Roi. Après l'avoir rédigé, je le montrai encore à ce commis. J'eus l'honneur de le présenter ensuite à M. le prince de Beauveau, depuis Maréchal de France; non-seulement il y applaudit, mais il le signa lui-même, & me donna les facilités de le remettre au Roi, lorsqu'il iroit à la messe. Il fit plus, il daigna m'accorder une audience particulière, dans laquelle je lui racontai ma douloureuse histoire; il parut l'écouter avec son ame. Cet instant n'est pas le seul où il a daigné m'honorer de quelque intérêt & de ses bontés. Je n'aurois besoin que de ce mot pour accabler mes ennemis.

Dans le mémoire que j'avois pré-

fénté au Roi, je parlois de M. de Sartines: je n'avois pas oublié qu'il étoit le miniftre du Monarque vertueux auquel j'osois adrefler mes plaintes, & je ne m'étois rien permis que mon tendre refpect pour mon Roi pût défavouer. Mais je le citois enfin, & fans doute on lui communiqua ce placet, felon l'ufage des bureaux. Au bout de huit jours je me présentai pour en recevoir la réponfe. Je vis M. Amélot, qui la première fois avoit paru très-favorablement difpofé pour moi, & qui alors me fit un accueil accablant; pour toute réponfe, il m'enjoignit de retourner promptement dans mon pays, & d'obéir à l'ordre du Roi; cependant il m'accorda un délai de dix-huit jours, que je lui demandai pour vaquer à quelques affaires.

Je revins à Paris, agité des craintes les plus vives, & des plus funeftes prefentimens. Mon hôte me remit

une lettre contresignée *Le Noir*. Ce nom me fit trembler ; on me commandoit de me rendre à l'instant même à son hôtel , j'y fus ; il me dit d'un ton terrible, que si je ne partoiss sans délai, il alloit me faire arrêter. Il tourna la tête, & s'en fut.

Je n'hésitai pas un moment , & renonçant à profiter de la permission du ministre, je me préparai à fuir un pays où je voyois l'abyme toujours ouvert sous mes pas. Je fus trouver le compatriote logé au Gros-Caillou, qui m'avoit déjà fourni des secours ; il se nommoit Grolier ; il étoit chirurgien à l'hôpital des gardes-françaises, situé à cet endroit. Mon abattement étoit terrible , je l'effrayai ; il m'assura, & me confirma dans l'idée qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Un commis de la police m'avoit donné l'adresse de la personne chargée par quelques-uns de mes parens de me remettre l'argent dont je pour-

rois avoir besoin pour faire ma route ; Grolier me dit qu'il étoit inutile de perdre du tems pour aller la trouver , & qu'il me remettroit lui-même ce qui m'étoit nécessaire. Il m'avoit déjà avancé vingt-cinq louis ; il m'en restoit sept ; il m'en remit douze & demi , & je partis son débiteur de neuf cent francs.

C'étoit le 10 Juillet que j'avois vu M. Amelot à Versailles ; M. Le Noir m'enjoignit le lendemain 11 de partir sans différer , & le 12 j'étois embarqué sur le coche d'Auxerre. Je prenois douloureusement ainsi le chemin de ma triste patrie , où , comme je l'ai dit , on ne m'avoit laissé pour toute ressource qu'une vaste misère & le désespoir. Je ne pouvois jouir du bonheur de fuir mes persécuteurs & le lieu de mon supplice ; mon ame abîmée par des sentimens qu'elle ne pouvoit concevoir & que je n'analysois pas , se refusoit à toute impression de

plaisir. Le 15, jour de ma fête, j'étois à St.-Brice, à 43 lieues de Paris, sur la route de Montagnac; je vois arriver un homme qui m'aborde, se dit exempt de police de Paris, nommé Desmarets, & me déclare qu'il m'arrête de la part du Roi.

La foudre m'eût moins accablé. Je crus que je rêvois, long-tems mes sens furent dans une sorte de délire; je m'éveillai cependant, je dis à cet homme que sûrement il se trompoit: je lui montrai l'ordre de ma sortie de Charenton, qui étoit en même tems celui de mon exil où je me rendois. Je demandai au moins de quel crime on pouvoit m'accuser: depuis que j'avois reçu cet ordre, je n'avois pas fait une action; pas écrit, pas dit un mot qui pût offenser personne. Il me répondit que très-certainement il ne se trompoit pas, que ses ordres étoient de courir en poste après moi, d'aller m'attendre à Montagnac, s'il

ne me trouvoit pas sur la route , & de me ramener au Châtelet à Paris : qu'il n'en favoit pas davantage. J'avois sur moi dix-sept louis en or , & quelques écus en argent ; il me demanda le tout pour me le garder ; me fouilla pour voir si j'avois des armes , & mit un cachet sur un paquet de papiers qui étoit dans mon sac de nuit , & dans lequel il étoit difficile de rien trouver qui pût en aucune manière déposer contre moi.

Le sieur Desmarets me dit qu'il avoit ordre de m'enchaîner , mais que ma parole , de ne faire aucune tentative pour m'échapper lui suffisoit. Hélas ! j'avois à peine la force de la lui donner ; quel éat affreux ! & pourquoi la nature nous fournit-elle donc les moyens de n'y pas succomber ? Au milieu de mes plus grandes infortunes , l'espoir d'un meilleur sort , celui de la vengeance peut-être , m'avoit consolé ; pouvoit-il m'en rester encore ,

& quand devoit s'ouvrir le nouvel abyme qui se refermoit sur ma tête.

L'exempt me mit dans sa chaise de poste , & nous reprîmes à l'instant même le chemin de Paris , où nous arrivâmes le lendemain 16 Juillet 1777. Il me conduisit au petit château , où je fus mis au secret. Trois jours après , le commissaire Chénon père vint prendre le paquet de mes papiers , que le sieur Desmarets avoit remis au geolier à mon entrée dans la prison.

Etoit-il possible que tout ce qu'on vient de lire ne fût rien encore , auprès de ce qu'on me préparoit ? Je croyois avoir souffert tous les maux : non ; il en étoit un que je ne connoissois pas , & il manquoit à la rage de mes ennemis de m'en accabler ; il leur manquoit de joindre l'outrage à tout ce qu'ils m'avoient fait endurer , de me confondre avec les plus vils

scélérats , & de m'entasser avec eux dans leurs prisons : je frissonne encore en prononçant le nom de *Bicêtre* ; c'est là que je fus conduit.

Le 1<sup>er</sup>. Août , on vint me prendre au petit Châtelet , & après avoir payé de mon propre argent ma nourriture , le loyer de la chambre où l'on m'avoit placé , & une foule de droits ; on me remit neuf louis , qui restoient des dix-sept que l'exempt Desmarets avoit trouvés sur moi. On me fit monter dans un fiacre , & je fus mené à cette maison infâme , que je rougis de nommer.

J'étois presque sans connoissance & sans mouvement : on me dépouilla de tous mes habillemens , & après m'avoir mis nud , on me revêtit d'une chemise faite sans doute avec des ficelles ; on me donna un gilet sans manches , un habit , & une paire de culottes de la bure la plus grossière ; une paire de sabots & un bonnet digne de cet in-



ême accoutrement. Je fus ensuite conduit par deux soldats , armés de bâtons , dans un cachot , où l'on me donna un peu d'eau & de pain.

Durant mon ancienne captivité , si quelque heureux hasard ou mon adresse me faisoient rencontrer d'autres prisonniers , je trouvois presque toujours des hommes honnêtes , dont l'éducation , l'esprit , ou l'ame au moins rendoient la société intéressante ; ici je n'étois entouré que de scélérats ; je n'entendois que leurs projets , leur langage ; je ne respirois que le venin du crime. A Bicêtre , la disposition est telle que tous les prisonniers qui ne se voient pas , peuvent cependant se parler & s'entendre : dans de vastes corridors sont pratiquées une foule de petites loges qu'on nomme *cabanons* ; dans chacun desquels on place un prisonnier qui , pour tout ameublement , y trouve un méchant grabat , sans table ni chaise , & une écuelle de

bois qui lui sert pour manger sa soupe, & quelquefois pour toutes les autres sortes d'usages.

Les corridors ont environ six pieds de largeur ; toutes les portes des cabanons sont vis-à-vis les unes des autres ; à chacune il y a un guichet par lequel on sert aux prisonniers le pain & l'eau dont ils sont nourris. A la même heure on ouvre tous ces guichets ; les prisonniers sortent leurs têtes par ces trous ; alors ils se voient , se parlent , se conseillent , pestent , s'injurient , se battent quelquefois à coups de bouteilles ou de sabots qu'ils se jettent à la tête , jusqu'à ce que le sergent de garde vienne accompagné de quelques *Dindres* vigoureux les assommer de coups de bâton.

Tels furent mes premiers spectacles dans ce séjour d'horreur : mon ame étoit déchirée ; je me livrois à tout mon désespoir. Quelques-uns de mes voisins , pour me consoler à leur

manière , me demandèrent dans leur langue , combien j'avois affassiné de fois , ou si les vols que j'avois faits étoient considérables ; si je venois du grand ou du petit Châtelet. Je voulus leur persuader qu'ils se trompoient , & qu'ils me connoissoient mal ; mais ce fut en vain. “ On ne vous a pas mis ici pour avoir été à la messe , me dit l'un d'eux ; vous pouvez vous ouvrir à moi sans crainte , vous êtes en bonne main : je brûlerois la cervelle à celui que je croirois plus coquin que moi. Tel que vous me voyez , j'ai essuyé vingt - huit procès criminels ; tous mes juges étoient bien convaincus de ce que je suis ; mais c'est ce dont je m'importois le moins : j'ai été toujours plus adroit qu'eux , & il ne m'en falloit pas davantage. J'ai sauvé plus de vingt de mes confrères de la potence & de la roue ; & si vous avez confiance en moi , je vous rendrai le même service ”.

Cet honnête homme se nommoit Chevalier ; il est natif de Saint-Germain-en-Laye , & je crois qu'il vit encore. Sept à huit de mes plus près voisins étoient à peu près de la même force , & ne connoissoient guère d'autre langage.

J'étois âgé de cinquante-trois ans ; j'en avois usé vingt - huit dans les fers , & les vingt - huit années de ma vie les plus belles & les plus précieuses ; & tel étoit mon sort ! Mais pour en faire apprécier , s'il est possible , l'épouvantable horreur , entrons dans quelques autres détails du régime de cette maison , & que l'on juge jusqu'à quel point mes ennemis avoient porté l'indignité , en la préférant à tout autre , pour m'y torturer & m'oublier.

Il étoit sans doute , dans ce lieu de désolation , d'autres infortunés aussi peu coupables , aussi intéressans que je pouvois l'être ; mais on craignoit qu'en

qu'en confondant ensemble nos soupirs & nos larmes , je ne goûtaffe quelque consolation ; & il n'étoit pas échappé à mes bourreaux que le plus cruel supplice pour un homme de bien , étoit de se voir entassé & confondu avec des scélérats.

Il y a dans la maison de Bicêtre , des corps particuliers de bâtimens où l'on met les foux ; d'autres qui servent d'hôpital ; je n'ai eu aucune relation avec ceux-ci , & je ne les connois pas : je ne parlerai que de ce qui concerne les prisonniers. Il y a trois salles principales qui leur sont destinées ; la première s'appelle *la Force* , la seconde *Saint-Léger* , la troisième *le Fort-Mahon* : c'est M. le Noir qui a fait bâtir cette dernière.

A ce mot , mon esprit , ou plutôt mon ame ; eh ! ce mouvement n'est que trop légitime ! mon ame me rappelle que nous voyons dans l'histoire plusieurs grands scélérats , vic-

times de leur industrieuse cruauté, expier, par le genre de supplice qu'ils avoient inventé, ce crime dont l'humanité sollicitoit la vengeance. Le Ciel ne feroit-il donc juste qu'à demi?

Le *ministre* d'Assuérus périt sur le gibet qu'il avoit fait élever pour Mar-  
dochée.

Perille mourut dans le taureau d'airain, qu'il avoit inventé pour se-  
conder la fureur de Phalaris.

Le favori d'*Anne de Boulen*, Thomas Cromwel, avoit rendu, pendant qu'il étoit *ministre*, une ordonnance contre les crimes de lèse-majesté, par laquelle il privoit ceux qui étoient accusés de cette faute trop souvent chimérique, des ressources & des avantages que présentait à tous les coupables la jurisprudence criminelle angloise : son amour pour son Roi n'avoit été que le prétexte de sa barbare intolérance. Accusé dans la fuite,

il fut jugé & puni d'après la loi qu'il avoit faite.

Le monstre qui donna le premier l'idée de la *question* expia le premier, par ce supplice, son forfait, qui est devenu trop long-tems celui de nos loix.

Enguerrand de Marigny, *ministre* de Philippe-le-Bel, fut pendu au gibet de Montfaucon qu'il avoit fait dresser : *comme maître du logis*, dit Mezeray, *il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs.*

Samblançai, *ministre* de François I<sup>er</sup>, avoit fait réparer ce fameux gibet; il y fut pendu.

Aubriot, *ministre* de Charles V., fut enfermé à la Bastille qu'il avoit fait construire.

Si M. le Noir ne peut pas se glorifier d'avoir construit Bicêtre en totalité, il a l'honneur au moins d'en avoir multiplié les prisons, & rendu le

régime plus affreux; mais il fuit.....

Au-dessus des trois salles dont j'ai parlé sont les infirmeries. Indépendamment de ce bâtiment, il y en a deux autres dont l'un est appelé *le neuf* & l'autre *le vieux*, qui renferment entr'eux deux cent quarante petites loges ou cabanons : j'en ai détaillé plus haut l'ameublement ; j'ajouterai seulement que sur chaque grabat, il y a pour tout couchage un matelas fait d'une espèce de bure, & dont les plus lourds sont à peine du poids de vingt à vingt-cinq livres : il y en a qui n'en pèsent pas quinze. C'est dans ces salles que l'on met les voleurs, tous les échappés des galères ou ceux qui, accusés de crimes & convaincus aux yeux de leurs juges, ne le sont pas suffisamment à ceux de la loi, mais dont il importe de délivrer la société qui les proscriit avec horreur. On y trouve aussi de ces libertins dont l'âme, pétrie d'un



limon fangeux & qui ne respire que le crime , déshonorent les familles respectables dont ils sont les fléaux & l'effroi. Ceux-ci ne sont admis que par des lettres de cachet , & paient une pension : les moindres sont de cent livres , les plus considérables de cinq cent. Les pensionnaires qui paient celles-ci , même celles de quatre cent livres , sont assez bien nourris ; bien mieux au moins que ne l'étoient les prisonniers de la Bastille & de Vincennes , pour lesquels le Roi donnoit à peu près cent louis par année. Les premiers n'ont que du pain ; on leur en donne tous les jours un , du poids de cinq quarterons , avec lequel ils coupent leur soupe dans la dégoûtante écuelle dont j'ai parlé : on vient la prendre deux fois par jour , & on y verse un peu d'eau que souvent on se donne à peine le soin de faire tiédir , & qu'on est convenu d'appeler , *du bouillon*.

Pour nous, c'est-à-dire, les prisonniers du Roi; on nous désignoit par le mot des *pain à l'eau*, & il indique seul quel étoit notre traitement. Cinq quarterons de pain noir & de l'eau fraîche, souvent sale & boueuse. Heureux si j'avois eu toujours cette affreuse & triste pitance; mais je ne suis pas encore à l'époque la plus cruelle de ma douloureuse histoire.

Tel étoit alors le régime que surveilloit & que dirigeoit M. le Noir; c'étoit celui prescrit par les réglemens de la maison. Mais nous devions, à l'humanité de quelques personnes, des fondations dont le produit devoit servir à l'adoucir; voyons jusqu'à quel point nos supérieurs avoient secondé leurs pieuses intentions.

Avec le produit de ces fonds, on nous donnoit tous les jours quelques cuillerées d'eau chaude, ou si l'on veut, de bouillon sans saveur & sans

goût, sur notre malheureux pain noir ; & de plus , le lundi , une once de beurre salé qui brûloit le palais & déchiroit les entrailles ; le mercredi , un morceau en même quantité d'un fromage pourri ; les vendredi & samedi soirs , quelques cuillerées de pois toujours remplis d'insectes dégoûtans , & qu'on eût pris plutôt pour une fricassée de punaises. Les dimanche , mardi & jeudi , deux onces d'une viande sèche & dure qu'on étoit contraint d'avaler , sans la mâcher , & avec laquelle on avoit fait sans doute ce dont un cuisinier de M. de Rougemont , à Vincennes , se glorifioit (1).

---

(1) Ce mot demande d'être expliqué , & il mérite quelques détails. Ce n'est plus le sieur de Latude qui va les donner , c'est son défenseur lui-même qui les énonce.

Depuis l'impression des feuilles précédentes , dans lesquelles j'ai rapporté un mot affreux de ce cuisinier de Vincennes , qui paroissoit avoir l'ame & les principes de son maître ; un ancien

Il n'y avoit que la rage de la faim qui pût forcer à prendre une semblable nourriture ; & que seroit-ce , si j'ajoutois tout ce qui la rendoit , s'il

porte-clefs de M. de Rougemont , nommé *Bellart* , logé encore à Vincennes , & qui consent d'être cité , instruit que je rédigeois cet ouvrage & que j'étois prêt à le publier , est venu me trouver pour me donner des renseignemens sur l'administration de M. de Rougemont. Cet homme honnête , dont le sieur de Latude m'avoit précédemment vanté les services & l'humanité , ne m'a parlé qu'avec l'indignation la plus énergique de cette horde de scélérats. Le nom de M. le Noir seul , paioit lui faire horreur. C'est à ce même porte-clefs que le cuisinier de M. de Rougemont , nommé *Saint-Martin* a tenu le propos que voici : *Si je croyois qu'il restât une goutte de jus dans la viande des prisonniers , je la mettrois sous mes pieds , & je l'écraserois pour l'en faire sortir.*

*Bellart* connoissoit parfaitement les détails de la détention du sieur de Latude à Vincennes ; sur tous les points , son récit a été absolument le même que celui de mon malheureux client : Je lui ai fait connoître ensuite cette partie de

est possible , plus affreuse encore : Je les rapporterai sans doute , ces dégoûtantes horreurs ; mais suspendons en un moment le récit , ce seroit trop à la fois : je dois ménager la sensibilité de mes lecteurs.

Cette maison de force , que très-souvent on nomme hôpital , est gouvernée par un économe ou chef : c'étoit alors le sieur Tristan. Ses ordres sont aussi impérieux & aussi exactement suivis que ceux du grand

---

mon travail , pour qu'il rectifiât mes erreurs , si j'avois exagéré quelques objets. Il ne m'a fait qu'une seule observation , c'est que dans la peinture de ces affreux tableaux , j'ai trop affoibli les couleurs. Entr'autres détails nouveaux qu'il m'a donnés , & qui tous font frémir , il m'a attesté que constamment M. de Rougemont mettoit les prisonniers au cachot sans prétextes , uniquement parce que les y nourrissant plus mal , il gagnoit d'avantage , & que cela ménageoit leurs matelats & leurs couvertures...

THIERY.

seigneur dans son ferrail : il n'y a guère que la peine de mort qu'il ne puisse prononcer contre les prisonniers. Il a cependant un conseil qu'on nomme *bureau* , dont les autres membres principaux sont le capitaine de la compagnie des gardes , le lieutenant , un sous-économe , un contrôleur , & deux commis : tous ont le droit de faire mettre un prisonnier au cachot ; mais ces derniers ne peuvent l'en faire sortir sans la permission du gouverneur. On leur a accordé le pouvoir de faire le mal , & on ne les en prive que quand il s'agit de faire le bien ! Système atroce , mais bien digne de la logique de nos anciens tyrans.

Quand un prisonnier est conduit à Bicêtre , on le mène , avant tout , devant le bureau qui s'assemble pour le recevoir ; là , on lui fait subir l'humiliante cérémonie que j'ai rapportée ; on le dépouille , & on lui donne l'infâme livrée de ses nouveaux

maîtres ; on le conduit ensuite dans son cabanon ou cachot, où quelque froid qu'il fasse, il n'a jamais ni feu ni lumière.

Les prisonniers envoyés par la police ou condamnés par jugement à cette réclusion, ont un autre costume ; le premier est barbare, celui-ci est de plus ridicule : la veste, la culotte & le bonnet sont de couleurs moitié blanche & moitié noire : ils sont dans un corps de logis séparé.

Ceux qui ont quelque argent peuvent se faire acheter ce qu'ils desirent ; les officiers de la maison ont la bassesse de se faire payer cette complaisance ; on peut en juger par ce trait. Un prisonnier à Bicêtre est le maître d'écrire (1) ; on lui

---

(1) Il y avoit cependant quelques exceptions à cette règle, & c'est dire assez qu'elle s'étendit à moi. Il y avoit des défenses expresses de me donner, de me vendre de l'encre & du papier, & de recevoir aucune de mes lettres.

vend des plumes & du papier ; mais il est expressement défendu , sous les peines les plus graves , à tous leurs gardiens ou *veilleurs* de se charger de leurs lettres. Tous les matins le lieutenant traverse les corridors , en criant , *bonjour, Messieurs* ; ce mot est le signal de la levée des lettres ; tous ceux qui en ont frappent après leur cloison ; il ouvre le guichet , & on lui donne alors la lettre ouverte & un sol , qui est *son profit* , & sans lequel il ne se chargeroit pas de la commission. Il porte ensuite toutes ces lettres au bureau , où on les examine. On conçoit sans peine que celles où un prisonnier se permettroit des détails sur sa situation & sur le régime de la maison , ne sont pas envoyées. On examine de même à ce bureau , les réponses ; & on ne les rend à celui à qui elles sont adressées , que décachetées & lues par les officiers de la maison.



On conçoit combien cette voie feroit peu sûre pour chercher les moyens de se justifier & de réclamer sa liberté. Je n'avois pas perdu de vue l'idée de le tenter au moins ; je me flattois toujours que M. de Saint-Vigor pourroit me tirer de Bicêtre comme il l'avoit fait de Charenton ; ce généreux protecteur m'avoit montré un intérêt trop tendre pour que je ne crusse pas qu'il emploieroit cette fois encore ses soins & son crédit en ma faveur. Enfin je voulois savoir quel crime on m'imputoit , ou de quel prétexte mes ennemis se servoient pour justifier cette nouvelle indignité. Hélas ! j'ignorois en cherchant à m'en instruire , que je courois au-devant du plus cruel supplice que je pusse endurer , & que ne pouvant rassasier leur vengeance , j'allois au moins l'affouvir.

Je voulois écrire à Grolier , & le charger d'une lettre pour M. de St.-

Vigor; mais comment faire parvenir mon paquet? Je fus forcé, pour en trouver les moyens, de profiter des offres de service du très-adroit *Chevalier*; je m'adressai à lui; il me promit de me tirer d'affaire, & en effet je lui confiai mes lettres & l'argent qu'il me demanda pour le porteur; c'étoit un de nos gardiens, avec lequel il s'étoit étroitement lié. Il me remit bientôt la réponse de Grolier. Celui-ci avoit donné ma lettre à M. de St.-Vigor, qui, étonné, indigné de la conduite du ministre, & du traitement odieux qu'on me faisoit subir, promit bien de s'intéresser à m'obtenir justice. J'ignore à qui il s'adressa, mais quand Grolier fut chercher la réponse, il se contenta de lui dire: que je n'étois qu'un fou, un extravagant, pour qui il étoit indiscret de s'intéresser trop vivement.

Ces mots vagues n'étoient qu'une fastidieuse répétition de tout ce que

mes ennemis avoient opposé de tout tems aux instances qu'on avoit pu leur faire en ma faveur ; protocole d'usage , dont ils se servoient toujours pour couvrir leurs injustices. Ces prétextes leur tenoient lieu de raisons , les dispensoient de tout éclaircissement , & leur épargnoit l'embarras de discuter.

MM. de St.-Vigor & Grolier, trop crédules ou trop foibles , s'étoient contentés de cette réponse , qui ne prouvoit guère que la méchanceté de mes ennemis & mon innocence ; je vis bien que ce n'étoit plus d'eux que je devois attendre les éclaircissements auxquels j'avois droit de prétendre ou le courage qu'il falloit pour oser braver mes adversaires. Je m'adressai à un de mes anciens compagnons d'infortune à Charenton , qui en étoit sorti à-peu-près en même tems que moi , & avec qui j'avois beaucoup vécu pendant le peu de jours que je

passai à Paris avant ma dernière dé-  
rention. Il connut, il m'apprit enfin  
le nouveau crime de mes persécuteurs.  
Ils osoient m'accuser de m'être in-  
troduit chez une dame de condition,  
& de l'avoir forcée par les plus ef-  
frayantes menaces à me donner de  
l'argent.

Mon cœur peut à peine suffire à  
l'indignation qui me transporte : moi !  
méditer un vol !... le consommer avec  
des menaces !... Grand dieu ! il est  
donc vrai que dès qu'on a franchi les  
barrières sacrées de la justice, les  
moyens les plus atroces ne sont plus  
qu'un jeu pour accabler l'innocence.  
Il me manquoit de subir la cruelle flé-  
trissure de la calomnie. Eh ! je n'ai  
pu alors la combattre, je n'ai pu la  
repousser : mes vils persécuteurs avoient  
eu la lâcheté de ne m'attaquer qu'après  
m'avoir ôté tous les moyens de me  
défendre.

A cette nouvelle je succombai sous

le poids de mes fers. J'avois supporté les horreurs de la faim, l'intempérie des plus rigoureuses saisons, toutes les privations à-la-fois : mais l'infamie, cette torture effroyable de l'innocence opprimée ! non, je ne pus en devenir tranquillement la proie. Dégradé dans l'opinion publique, il me restoit ma famille : je me flattois qu'elle me seconderoit au moins dans les efforts que je fis pour repousser l'opprobre auquel on m'avoit si indignement livré : vain espoir ! j'apprends que mes parens ont prêté l'oreille à cette imposture, qu'ils ont brisé tous les liens qui m'unissent à eux ; & je tombe dans un abandon universel. Je perdis alors le courage, l'espérance, & long-tems je n'existai plus.

Il a cessé enfin cet état affreux ! la haine, la vengeance ont ranimé mes forces ; & le soin de mon honneur me rend aujourd'hui une nouvelle

ame , une nouvelle vie. Barbares oppresseurs , vous croyez envain m'échapper ; désormais je m'attache à tous vos pas , je ne vous quitte plus. C'est à la face de la Nation , de l'Europe entière que je vous dénonce comme DES CALOMNIATEURS. J'ai pu jusqu'à ce moment ne vous regarder que comme de vils scélérats, que je méprisois trop pour en tirer vengeance : je me serois contenté de vous démasquer & de vous dévouer à l'exécration universelle ; mais ce supplice , qui ne seroit pas même une peine pour vous , ne suffit plus à l'honneur ni à ma rage. Osez demander comme moi qu'on élève un gibet ; osez demander que les coupables d'entre nous y périssent ; qu'ils y expient , ou le crime d'une injuste dénonciation , si c'est moi qui suis condamné ; ou tous les crimes , toutes les bassesses réunies , jsi vous ne pouvez vous justifier : car vous accuse de tous les crimes,

de toutes les bassesses : encore une fois, osez tenter de vous défendre.

Et ne prétendez pas vous envelopper davantage du voile dont vous avez toujours cherché à vous couvrir. Si vous dites que ce bruit, contre lequel je m'élève avec la fureur, le désespoir de l'innocence, n'a jamais existé ; je prouverai que vous êtes des imposteurs ; si vous dites que ce n'est pas vous qui l'avez fait répandre, je prouverai que c'est vous & vous seuls qui m'avez accusé de ce forfait, & qui m'en avez accusé sans preuves, contre votre conscience, contre la vérité. Eh ! qui n'apperçoit, qui n'a reconnu à ce coup le bras persécuteur depuis si long-tems levé sur moi, & toujours si ardent à me frapper ? Si vous dites que vous avez été trompés ; je répondrai, je prouverai que vous avez voulu l'être ; ou plutôt, que vous ne l'avez jamais été, & que le foyer de cette calomnie étoit dans votre cœur.

Mais que dis-je , ai-je besoin de preuves ? qui peut douter un moment que si j'eusse été coupable de ce crime , mes ennemis , acharnés à me perdre , ne se feroient pas empressés à me faire subir le supplice des criminels ? comme ils eussent été jaloux alors de pouvoir justifier à eux-mêmes & à tous les autres leur conduite atroce envers moi. Eh ! c'est parce qu'ils ne m'ont mis qu'à Bicêtre , qu'il est déjà prouvé que j'étois innocent.

Plus d'une fois je me suis vu forcé dans cet écrit de quitter le caractère d'historien pour discuter, pour plaider ma justification : mais qui pourroit rapporter de pareils faits avec une froide tranquillité ? On m'accuse d'UN VOL : & je ne rassemblerois pas toutes les forces de mon ame pour confondre cette horrible calomnie ? Je ne dirois pas avec des transports, des cris, que je suis innocent ? non , je ne suis pas capable de cette indif-



férence, & je n'ai pu attendre que je fusse aux pieds des tribunaux avec M. de *Sartines* & M. *Le Noir* pour les accuser & me défendre.

J'ai dit qu'il y avoit des ordres pour qu'on ne reçût aucun écrit de moi, & qu'on n'en laissât sortir aucun de Bicêtre; je voulus cependant encore m'adresser à M. de *Sartines*, & lui parler de mon innocence; je ne voulois pas, même à ses yeux, laisser subsister un moment le soupçon de ce crime, dont on m'accusoit. Je profitai encore de l'entremise de *Chevalier*, & je fis mettre à la poste un mémoire, que j'adressois à ce ministre, & dans lequel, en le prévenant que j'étois instruit des imputations dont on m'avoit chargé; je protestois de mon innocence, je demandois d'être confronté à mes accusateurs, je me soumettois à les confondre. Pour toute faveur, je demandois d'être transféré dans les prisons de la con-

ciergerie , que l'on instruisît mon procès , qu'on m'envoyât au supplice si je pouvois être convaincu ; mais si j'étois innocent , qu'on me rendît à moi-même, à l'honneur, à l'estime publique.

Certainement ce mémoire fut remis au moins dans ses bureaux, & je ne puis douter qu'il en eût connoissance; on en fera convaincu comme moi , d'après l'effet sur-tout qu'il produisit. Quelques jours après , le lieutenant vint dans mon cachot ; accompagné de plusieurs gardes qui portoient des bâtons & des flambeaux ; ils fouillèrent par-tout , & m'enlevèrent ma petite provision de plumes , d'encre & de papier , & notamment la copie que j'avois gardée de ce mémoire, comme je le faisois toujours de toutes les lettres que j'adrescois aux ministres : je voulus réclamer quelques papiers totalement étrangers à mes infortunes & à ma situation présente, c'étoit d'anciennes notes de mes lectures : ces

gardes me menacèrent de me faire périr sous leurs bâtons , si je faisois la moindre résistance.

Telle étoit au surplus la manière dont on traitoit en général les prisonniers dans cette maison ; qu'ils fussent soumis ou mutins , innocens ou coupables , honnêtes ou vils , on ne connoissoit aucune distinction , aucun ménagement ; & l'on confondoit ceux qui étoient assez avilis pour mériter & recevoir ces honteux châtimens , avec l'homme fait pour s'en indigner , & qui étoit capable encore de désespoir. J'ai vu , de mes propres yeux , un nommé Perrault ( 1 ) , enfermé à Bicêtre , par les sollicitations de sa femme & de sa famille ; il avoit des

---

(1) Je crois ne pas me tromper ; en tous cas , si ce n'est pas exactement ce nom , le particulier que je désigne avoit deux frères , dont l'un étoit employé dans les fermes à Orléans , & l'autre , intendant chez M. de Caraman.

enfants , il leur écrivoit. On le fit monter au bureau pour le lui défendre ; une fureur trop légitime s'empare de lui : il se récrie à l'injustice. On le menace de le mettre au cachot ; un garde s'approche pour le saisir : au moins , dit ce malheureux , je n'irai pas innocent. Dans son délire , il s'arme d'un couteau qu'il trouve sous sa main , s'élance sur ce garde , & le blesse très-légèrement. On le prit , on lui donna des coups de bâton ; on le traîna ensuite dans un cachot obscur. On couvrit son corps de fers , & peu de tems après on le trouva mort. On vit , après l'avoir dépouillé , que les poux lui avoient déchiré les jambes , les cuisses & un côté. Je n'éprouvai que trop , bientôt moi-même , ce qu'étoit cet horrible supplice.

On me permettra de citer une autre scène de ce genre , dans laquelle M. de Sartines avoit été lui-même acteur.

Le nommé Isidore Mûnier , fils

d'un boulanger de Paris , avoit été domestique chez M. le Nègre , lieutenant criminel ; il y avoit beaucoup vu M. de Sartines , dans le temps que celui-ci , très-moderne parasite alors , alloit fort souvent y dîner. Isidore Mûnier étoit détenu au châtellet , où M. de Sartines , alors lieutenant criminel & son rapporteur , l'interrogea avec cette barbare hauteur dont tant de juges accablent les malheureux qu'ils veulent toujours trouver criminels , dès qu'ils les voient dans les fers. Isidore Mûnier , irrité , & ne-voyant à son tour dans M. de Sartines , qu'un homme qu'il étoit habitué à mépriser peut-être , & non un juge qu'il eût dû respecter , osa , par une imprudence vraiment condamnable , humilier ce magistrat , en lui rappelant cette époque ; celui-ci , dans un accès de fureur ; bien plus coupable encore , prit & jeta au feu

un porte-feuille appartenant à Isidore Mûnier , & qui contenoit toutes les pièces qui devoient prouver son innocence ou l'aider à repousser ses accusateurs. Ce malheureux se jette sur le feu , qui étoit très-ardent , & qui consumoit ses papiers ; il ne peut les tirer des flammes , & pour surcroît , il se brûle les deux mains : le désespoir , la douleur l'égarent ; il prend un tison , & le jette , mais d'une main mal assurée , à M. de Sartines , qui n'en fut pas atteint. Il méritoit sans doute d'être puni ; mais devoit-il l'être seul , & comment devoit-il l'être ?..... Voici comme il le fut. M. de Sartines le fit conduire à Bicêtre , & donna les ordres les plus exprès pour qu'il y fût mis au cachot , chargé de fers , & qu'il y fût oublié. Il y avoit dix-sept années qu'il y gémissoit , lorsque M. Albert , devenu lieutenant de police , faisant la visite de cette maison , le trouva

dans son cachot , entouré de longues & lourdes chaînes ; sa barbe couvroit toute sa poitrine ; ses ongles , longs & crochus , ressembloient à des griffes ; & son corps étoit couvert de haillons dégoûtans , pourris & rongés par la vermine. M. Albert agité , à sa vue , d'horreur & de pitié , instruit que tel étoit son état depuis dix-sept années , ordonna qu'à l'instant même on le mît dans une chambre , & qu'on lui donnât quelques secours , jusqu'à ce qu'il eût examiné son affaire. M. de Sartines l'a expressément défendu , dit Tristan ; & moi je le veux , dit M. Albert , obéissez.

Je ne ferai aucunes réflexions sur ce fait ; elles seroient étrangères à mon sujet : je répéterai seulement qu'Isidore Mûnier , devoit être puni ; mais M. de Sartines.....

J'ai dit que M. Albert , Lieutenant de police , avoit trouvé cet infortuné dans une de ses visites : ces magistrats

venoit donc en faire à Bicêtre. Ce fait mérite encore quelques détails. Autrefois ils en faisoient quatre par année : ils les appeloient *tenir bureau*. Ils parcouroient les corridors & les cachots ; chaque prisonnier plaidoit sa cause , & ils accordoient la liberté à ceux contre qui on ne trouvoit pas de preuves suffisantes , & dont une assez longue captivité avoit expié les fautes : on regardoit alors comme une chose extraordinaire , que le même homme y fût enfermé pendant cinq ou six années.

M. de Sartines fut le premier , m'a-t-on dit , qui se dispensa d'entrer dans les corridors , & d'écouter les plaintes des prisonniers : son ame sensible & compatissante ne pouvoit sans doute soutenir le spectacle de leur misère. Il diminua aussi le nombre des bureaux ; il n'en tint que deux par année.

M. le Noir , son digne imitateur , alla plus loin encore ; il ne vint plus



qu'une fois tous les ans à Bicêtre. Toujours à chaque bureau on rendoit la liberté à une assez grande quantité de prisonniers : enforte que M. de Sartines, en réduisant le nombre de ces bureaux à deux, & M. le Noir à un seul, retenoient dans les fers ceux de ces malheureux qui étoient dans le cas de sortir, trois, six ou neuf mois de trop : mais qu'importoient pour des captifs, quelques mois de plus de désespoir & de larmes ? Le premier de ces magistrats trouvoit bien plus grand d'employer ces jours de justice, qu'il déroboit aux prisonniers, à se prosterner & à s'humilier aux pieds des autels ; & le second trouvoit plus doux de les consacrer à des voluptés auxquelles son attrait pour le plaisir le portoit si impérieusement, & que l'exercice de sa charge rendoit si faciles.

Ils venoient plus rarement, ils ne voyoient pas les prisonniers, ne re-

cevoient pas leurs plaintes : le premier effet de cette négligence coupable étoit de rendre les administrateurs de la maison plus despotes , & le régime plus atroce. On a déjà appris à le connoître ; mais je l'ai annoncé , j'ai voulu ménager la sensibilité de mes lecteurs , & j'aurois craint de les affecter trop vivement , en leur présentant sous un même aspect toutes ces épouvantables horreurs. Je n'ai pu leur procurer , il est vrai , que de bien tristes distractions : le temps n'est pas arrivé , où je leur ferai éprouver enfin des émotions plus douces , & où je consolerais leur ame par des tableaux touchans de bienfaisance & de vertu. Je vais donc les ramener encore dans mon infâme cachot ; puissent-ils soutenir le spectacle que je vais y donner !

On peut se former une idée , mais bien foible , mais toujours bien au-dessous de la réalité , du despotisme

qu'on exerce envers ces prisonniers, de l'impitoyable barbarie avec laquelle on les traite. On les fouille à chaque instant, on leur pille, on leur enlève tout ce qu'ils avoient été assez adroits pour dérober à de premières recherches ou se procurer depuis. On leur prend tous leurs papiers ; on déchire ceux qui pourroient leur être utiles, & on garde ceux qui leur nuisent : au moindre murmure, on les frappe, on les met aux fers : toute idée en un mot de justice & d'humanité est bannie de ces lieux. Il est vrai que, pour la très-grande partie, les prisonniers qui y sont enfermés sont des scélérats ou d'épouvantables libertins ; mais est-il donc permis d'être injuste & barbare, même envers eux ? Et doit-on les assimiler au moins avec des hommes estimables & malheureux, que la passion d'un Grand ou le caprice d'une femme y confondent quelquefois ?

J'étois parvenu à cacher un très-joli petit couteau à manche d'écaille, & garni en or ; je tenois beaucoup à ce petit meuble , qui d'ailleurs étoit de prix : un soldat de garde , qui visitoit ma chambre , se l'appropriâ. Un autre fut moins tenté de garder pour lui ; mais il m'enleva avec plus d'indignité encore , une triste propriété qui ne m'étoit que trop légitimement acquise.

J'avois été quarante mois de suite & sans interruption au cachot à la Baillie , avec les fers aux pieds & aux mains : ma barbe , lorsque j'en sortis , avoit plus d'un pied de longueur : j'en avois conservé les poils avec soin. A Bicêtre , j'étois dévoré sans cesse par des essaims de puces ; je faisois consister ma récréation à les tuer , & j'en avois conservé les peaux : je suis persuadé que j'en avois déjà plus d'une once pesant ; on conçoit que pour cela , il falloit que  
la

la quantité fût énorme. Le malheureux qui trouva ce paquet fut insensible à toutes mes instances , & me l'arracha impitoyablement. On craignoit fans doute que je n'en fiffe l'usage auquel je le destinois , & que je n'inspirasse un jour à mes juges & au public une juste horreur contre mes tyrâns , en montrant ces tristes témoins de ma misère.

En arrivant à Bicêtre , on m'avoit remis neuf louis , qui , les frais de ma détention pendant quatorze jours au châtelet prélevés , me restoient des dix-sept trouvés sur moi par l'exempt Desmarets à Saint - Brice , & qui m'avoient été avancés par le geolier (1). Je dépensai cet argent tant

---

(1) Il est inutile sans doute de remarquer que ce fait seul détruit l'accusation calomnieuse du vol chez une dame de Paris , puisqu'on ne trouva sur moi , dans un instant où j'étois loin de prévoir qu'on alloit m'arrêter , uniquement que ce qui m'avoit été remis par Grolier.

en payant le porteur des lettres dont j'ai parlé , qu'en achetant quelques livres de pain blanc ou des fruits ; mais cette somme ne me conduisit pas bien loin , d'autant mieux qu'il n'y avoit qu'une seule femme nommée la Voiron , qui eût le privilège exclusif de vendre aux prisonniers ce dont ils avoient besoin ; abus indigne acheté par cette femme des administrateurs de la maison , & dont la suite nécessaire étoit de faire payer aux prisonniers les tristes douceurs qu'ils vouloient se procurer , le double au moins de la valeur de chaque objet. Indépendamment de ce vol , il y en avoit un autre auquel il falloit encore que ces malheureux se soumissent. Cette marchande ne venoit pas leur vendre à eux-mêmes ce dont ils avoient besoin ; ils le faisoient prendre dans sa boutique par les gardiens ou veilleurs ; & ceux-ci , qui n'avoient pour tout paiement que *deux liards* par jour &

une mauvaise nourriture , ne regardoient comme appointemens que ce qu'ils pouvoient piller aux prisonniers ; & l'on conçoit qu'ils n'en laissoient échapper aucune occasion : celle de l'achat de toutes ces misères étoit la plus ordinaire & la plus commode ; ils s'étoient habitués à regarder ce vol comme légitime , dès que l'indigne avarice de leurs maîtres le rendoit nécessaire.

J'avois aussi aidé de quelques secours plusieurs de mes voisins qui n'avoient pas une obole ; ils se plaignoient sans cesse , & j'ose croire que ceux qui me connoissent ne seront pas surpris de me voir , malgré ma détresse , partager avec eux mes chétives ressources. Au bout de sept mois , ma bourse fut totalement épuisée , & je me trouvai sans le sou.

Je fus donc réduit à l'unique nourriture de la maison , & il fallut me soumettre à l'épouvantable mal-pro-

preté dont j'ai déjà donné une légère idée. Pour faire connoître jusqu'à quel point cela seul étoit pour moi un supplice, j'observerai que dans ma province on porte l'excès contraire jusqu'au ridicule : les Languedociens pourroient disputer aux Anglois leurs usages si vantés. Dès mon enfance, j'y avois été habitué, & mon premier besoin étoit la plus grande propreté dans ma nourriture : qu'on juge d'après cela de ce que je dus souffrir.

J'ai dit que les prisonniers de Bicêtre n'avoient qu'un seau, pour y mettre l'eau dont ils se servoient : deux fois la semaine on venoit le remplir : le mien n'avoit pas de couvercle, & l'on conçoit de combien d'ordures il étoit plein le quatrième jour. Nous avions de plus une cuillère & une écuelle, le tout de bois ; c'étoit là-dedans qu'il falloit boire, faire la soupe, & généralement tout ce pourquoi on peut avoir besoin d'un



vase : fans que jamais on ait consenti  
 à nous passer un linge pour effuyer  
 ces ustensiles , qui n'étoient pas net-  
 toyés une seule fois dans dix années  
 entières. C'est peu de tout cela ;  
 chacun des gardiens ou *veilleurs* à  
 cinquante prisonniers à servir , & pour  
 toute rétribution *deux liards* par jour ;  
 on conçoit quelle sorte de gens ce  
 peut être ; ils sont presque tous de  
 déguenilleux mendiens , dont la plu-  
 part , flétris par la justice , ont pourri  
 eux-mêmes dans les cachots , & sont  
 couverts de vermine ou de gale , dont  
 on trouve sans cesse des vestiges sur  
 le pain qu'ils ont coupé , ou dans l'eau  
 chaude dont ils l'arrosent. Heureux en-  
 core quand nous n'avions que ce seul  
 dégoût à surmonter : mais très-sou-  
 vent nos *veilleurs* , dont les uns étoient  
 boiteux & les autres borgnes , laissoient  
 tomber notre marmite , en montant  
 l'escalier ; on les a vualors ramasser le  
 bouillon , la viande ou les pois , avec la

pêle & le balay, dont ils se servoient pour enlever les ordures. Je n'ose m'appesentir sur ces horribles détails : je vois tous mes lecteurs détourner les yeux de dessus ce calice amer : & il falloit que je m'en abreuvasse tous les jours ! Encore s'il eût suffi pour me rassasier ; mais j'avois beau en sucir toute la lie, elle ne pouvoit suffire pour appaiser la faim qui me dévorait. Nous avions cinq quarterons de pain par jour, & alternativement deux onces de mauvaise viande dure & sèche ; une once de beurre ou de fromage. Cette nourriture est bien insuffisante pour un homme dont l'estomach est aussi bon que le mien : j'étois réduit à demander & à dévorer des crouttes de pain, que les veilleurs trouvoient quelquefois dans l'ordure des corridors, après les avoir balayées ; elles étoient couvertes de poussière, imprégnées de crachats que je prenois à peine le tems de racler avec mes

ongles. Trop heureux encore quand je pouvois obtenir de la pitié des balayeurs qu'ils me les apportassent : non qu'il en manquât , car dans le nombre des prisonniers , il y en avoit beaucoup qui avoient quelque argent ; ils s'achetoient ordinairement alors du pain blanc qu'ils substituoient à celui, noir & dur, qu'on nous donnoit ; ils ne le mangeoient pas tout au moins, & ils jettoient le reste dans les corridors. Mais la Voiron , cette marchande privilégiée de la maison , faisoit ramasser les croutons tous les matins pour ses cochons ; je pouvois bien les disputer à ceux-ci , mais je n'avois pas toujours la préférence.

Il existe des témoins de ces scènes affreuses , je puis les indiquer ; ils attesteront la vérité de ces récits. Il n'est pas dans mon ame , de chercher à exciter par des impostures une froide & stérile compassion ; je ne dis que ce qu'une foule de gens ont vu ;

je le dis avec simplicité, afin qu'on ne puisse pas même m'accuser d'avoir voulu faire des tableaux, & de chercher à en outrer & en noircir les horribles couleurs.

Eh ! je n'ai pas tout dit encore. Il y avoit un autre de mes sens aussi douloureusement, aussi cruellement affecté. Mon cachot n'avoit pas huit pieds quarrés; j'étois à une pareille distance à-peu-près d'un canal ou aqueduc, ou venoient aboutir tous les conduits des fossés d'aïfance; & les murs de mon cachot étoient tapissés de plusieurs de ces conduits; j'avois dans ma chambre un trou qui y correspondoit : on conçoit que le couvercle qui le bouchoit, ne pouvoit pas le faire assez hermétiquement pour que l'odeur n'y trouvât pas un passage, & je respirois sans cesse ces exhalaisons infectes & putrides. Pour que je les sentisse mieux encore, une foule de rats énormes se promenoient souvent

dans ces conduits , & tantôt ils venoient soulever le couvercle, qui étoit dans ma chambre, pour se faire une issue: tantôt ils faisoient des trous dans le plâtre: j'en ai eu jusqu'à trois dans le cachot n°. A, où j'ai passé plusieurs années. Tous les rats du voisinage s'étoient donnés, je crois, rendez-vous dans ce cachot: toutes les nuits j'en avois une cinquantaine avec moi sous ma couverture ; ils me tourmentoient & m'ôtoient totalement le repos.

Un jour que j'avois été assez heureux pour me rassasier, il me restoit un morceau de pain que je conservois précieusement pour le lendemain. Je l'avois enveloppé dans mon mouchoir, & caché dans ma poche; ces maudits rats dévorèrent & mon mouchoir & ma poche, pour m'enlever cette triste provision. Une des peines les plus insupportables que me causoit le dénuement absolu de tout, étoit la privation du tabac: on fait combien

ce besoin est impérieux, pour ceux qui ont le malheur de le connoître. Toute ma ressource étoit d'en recevoir quelquefois une prise de nos sales veilleurs : mais je n'osois m'en rassasier ; ce plaisir, en durant trop peu, n'eût fait qu'aigrir mon besoin ; je la mettois alors dans ma boîte, pour qu'elle en conservât l'odeur, & toute mon occupation étoit de la flairer. Je n'avois plus qu'un sens que j'aurois pu satisfaire, & j'en étois réduit à le tromper.

Sans compter les puces, les rats, MM. Le Noir & de Sartines, j'avois encore bien d'autres ennemis à combattre : les plus cruels étoient l'humidité & le froid. Dès que le tems devenoit pluvieux, ou en hiver dans les momens de dégel, l'eau découloit de toutes parts dans mon cachot ; j'étois accablé de rhumatismes. Les douleurs effroyables qu'ils me causoient étoient si vives, que j'étois

quelquefois des semaines entières sans me lever : le veilleur ne me donnoit pas de bouillon alors , parce que je n'approchois pas mon écuelle du guichet ; il jetoit mon pain sur ma couverture , & je restois en proie à mes douleurs.

Ce fut bien pis quand le froid vint m'exposer à de nouveaux tourmens. La fenêtre de mon cachot , armée d'une forte grille de fer , donnoit sur le corridor , dont la muraille étoit percée précisément en face de ma fenêtre à la hauteur de dix pieds. C'est uniquement par ce trou , qui étoit pareillement garni de barres de fer , que je recevois un peu d'air & de jour dans mon cachot ; mais aussi je recevois par ce moyen le vent , la neige & la pluie qui venoient s'y engouffrer , sans que je pusse m'en garantir. Je n'avois ni feu , ni lumière , & je l'ai dit , mon unique vêtement consistoit en un mauvais bonnet , un

gilet sans manches , un habit , le tour de bure ; des sabots & des bas troués qui ne me venoient qu'à mi-jambe. Il geloit dans mon cachot , comme au milieu de la campagne , & toujours , pendant l'hiver , j'étois obligé de casser , avec mon sabot , la glace de mon seau , & d'en mettre dans ma bouche afin de me désaltérer. Pour me mettre à l'abri du froid , qui pendant un de ces hivers , devint excessif ; je n'eus d'autre ressource que de boucher ma fenêtre : ce fut bien pis , L'odeur infecte & méphitique des égouts , des canaux dont j'étois environné , m'étouffoit : cet air fixe se condensoit bientôt , & me causoit dans les yeux , dans la bouche & dans les poudrons d'horribles cuisens , qui m'annonçoient combien ces parties étoient douloureusement affectées : je ne le sentis que trop , bientôt après. Depuis trente huit mois que j'étois dans cet affreux cachot , j'étois en proie à la



faim, à l'humidité, au froid, à des rhumatismes cruels & à mon désespoir ; je les avois supportés, j'y résistois même : je succombai à ce nouveau tourment.

L'odeur infecte que j'aspirois, étoit un composé de tout ce qu'il y a de plus horrible : le conduit qui traversoit mon cachot étoit précisément celui de l'infirmerie des scorbutiques : on y jetoit toutes leurs saletés. Il étoit impossible que les parties volatiles des excréments, des emplâtres de ces malheureux n'affectassent pas mes poumons ; je finis par en éprouver l'effet ; il fut épouvantable.

Que ceux dont les organes trop délicats ou l'ame trop flexible ne peuvent se fixer sur ces affreux tableaux, détournent les yeux de celui que je vais tracer ; j'en prévins mes lecteurs, il sera terrible.

Le scorbut, dont j'étois attaqué, se déclara par une lassitude dans tous

mes membres , & des douleurs insupportables qui m'empêchoient également de rester debout & de m'asseoir. En moins de dix jours , mes jambes , mes cuisses étoient prodigieusement enflées ; tout le bas de mon corps depuis les reins étoit absolument noir ; mes gencives se gonflèrent , mes dents s'ébranloient , & ne me permettoient plus de broyer mon pain. Déjà il ne m'étoit plus possible de me traîner près du guichet pour donner au veilleur mon écuelle ; on ne me donnoit plus de soupe : depuis trois jours je n'avois pris aucune nourriture ; j'étois étendu sur mon lit, sans forces, sans mouvemens, & presque sans connoissance ; on me laissoit dans cet horrible état , on n'avoit pas même daigné y faire la plus légère attention.....

Quelques-uns de mes voisins voulurent me parler , je ne pouvois pas leur répondre ; ils me crurent mort :

ils appelèrent ; on vint , j'étois expirant. Le chirurgien me fit mettre sur un brancart , & porter à l'infirmérie.

Me voilà donc encore sur un nouveau théâtre : celui-ci fait horreur. La salle dans laquelle on me mit , se nomme , je crois , l'infirmérie de Saint-Roch ; rien ne peut égaler l'affreuse mal - propreté qui règne dans ce lieu , que la dureté , l'insensibilité qu'y éprouvent les malheureux qu'on y traîne : hélas ! c'est pour abrégér sans doute leurs maux & non pour les guérir , qu'on les y envoie.

A une des extrémités de cette salle , sont les vénériens : ce ne sont pas seulement ceux de Bicêtre ; il y en a de toutes les prisons. Le reste de la salle est occupé par les scorbutiques : lorsque le nombre en est considérable , & il l'est toujours , on met les lits près l'un de l'autre , on pose les matelas en travers , & on entasse les

malades les uns sur les autres : l'un expire à droite , celui qui est à gauche est déjà mort ; & c'est sur ce spectacle que le malade promène sans cesse ses yeux & sa douleur.

C'est là peut-être le moindre des inconvéniens. Il est difficile que des draps qui ont servi au traitement d'un scorbutique , puissent jamais devenir propres & blancs : on les laisse sous lui pendant tout le tems que dure ce même traitement , quelquefois cela passe six mois : ce qui m'est arrivé à moi-même. Pendant tout ce tems , les draps s'imprègnent de styrax , de la sueur du malade , & de la substance de son mal. Ils ne sont bientôt plus qu'un fumier infect & dégoûtant ; & dans cet état , on a l'atrocité de les faire servir pour un autre ! On les passe dans de l'eau , il est vrai , ou si l'on veut , dans de la mauvaise lessive ; mais ces draps ainsi pourris feroient bientôt déchirés , si on ne les lavoit  
avec

avec beaucoup de ménagemens ; & il importe de les user le moins possible. D'ailleurs , après un premier traitement , imprégnés comme je l'ai dit , de styrax & d'onguens , ils sont à peu près comme une emplâtre ; & on a soin de ne pas trop délayer cette graisse , qui leur donne plus de corps. C'est dans cet état qu'on les sert au malheureux qui va pendant plusieurs mois les imbiber de ses larmes.

Venons aux infirmiers maintenant ; les très-économés administrateurs de Bicêtre se gardent bien de prendre , pour en faire les fonctions , des étrangers qu'il faudroit payer : n'ont-ils pas dans les salles de force , par exemple , une foule d'hommes vigoureux qui , échappés du gibet ou de la roue , sont trop heureux encore de n'être soumis qu'à garder & à soigner des malades. C'est ordinairement les prisonniers de cette classe

qu'on charge de ces fonctions à Bicêtre : quels soins , quelle compassion attendre de pareils êtres ? On en met deux dans chaque salle d'infirmérie. Leur paiement est une double portion de pain & de viande , & ensuite tout ce qu'ils peuvent voler à leurs malades , c'est - à - dire , tout ce que ceux-ci possèdent : ils s'approprient tout. Je n'avois qu'un mauvais mouchoir & une tabatière ; ils ne purent dès-lors me prendre que cela , mais aussi ils me traitèrent en conséquence ; car le plus ou moins de dureté & de barbarie qu'ils montrent envers un malade , est proportionné au gain qu'ils font avec lui. Leurs égards toutefois ne peuvent se porter en aucun cas jusqu'à faire son lit ; pendant six mois entiers que j'ai passés à l'infirmérie , je ne leur en ai pas vu toucher un seul.

Mes infirmiers , mécontents de ma dépouille , me donnèrent les draps les

plus sales, & me placèrent entre les deux scorbutiques les plus dégoûtans. Tous deux étoient estropiés, impotens ; & tous deux étoient des scélérats. L'un nommé Langlet, condamné par arrêt à un bannissement perpétuel, étoit cependant resté dans Paris : il fut se vendre lui-même pour dix-huit francs à un exempt de police, & fut conduit à Bicêtre.

Ce fait paroît incroyable ; je puis le prouver. En général, je ne me permets, comme on peut le remarquer, aucunes réflexions. Ceux qui lisent de semblables détails, ne peuvent guère consulter que leur cœur ; & sans doute, ils n'ont pas besoin d'impressions étrangères.

Quelle foule d'idées épouvantables vinrent m'accabler pendant la première nuit que je passai sur cet infâme grabat ! Mon unique espoir étoit que la mort viendrait enfin mettre un terme à tant de maux ; mais je ne la

voyois s'approcher qu'à pas lents ; hélas ! & je me trompois encore.

Ce ne fut que le lendemain que je vis le chirurgien-major : après m'avoir examiné, il me dit : " mon ami, je vais vous couper toutes les chairs baveuses qui vous couvrent les dents ,,. Après avoir déployé tous ses instrumens , il me fit vingt scarifications dans la bouche ; puis, avec des ciseaux, il me tira ou coupa plus d'une once de chairs noires qui couvroient les dents & les gencives : il fut forcé , pendant mon traitement, de répéter cette cruelle opération chaque quinze jours ; l'orsqu'il la faisoit , le sang couloit de toutes les parties de ma bouche , & arrosoit mon visage & mon corps.

On me mit ensuite ce qu'on appeloit là des *embrocs*. Ce sont des emplâtres de styrax. Deux fois par semaine les infirmiers traînent , auprès de chaque lit , un grand vase de cuivre , dans lequel ils ont fait fondre soixante à



quatre-vingt livres de cet onguent. Ils en imbibent quatre grandes feuilles de papier gris , dont ils enveloppent ensuite les jambes & les cuisses du malade : plus ce styrax est chaud, plus il pénètre à travers les pores , & dissoud mieux le sang coagulé dans les veines du scorbutique. Très-souvent les infirmiers instruits de cela, abusent de la permission qu'on leur donne d'administrer ce remède un peu chaud , & brûlent le malheureux qu'on les charge de guérir.

Il y avoit moins de six semaines que j'étois sur ce lit de douleurs , entouré des deux scélérats avec lesquels on m'avoit placé , & déjà mes draps étoient pourris ; on me les a laissés six mois entiers ! jamais on n'a pensé même à essuyer les ordures , que mes compagnons ou moi y répandions sans cesse ; souvent nous n'avions pas la force ou le courage de cracher sur le plancher : le sang qui couloit de nos gencives ; le pus de nos plaies

venoient s'y mêler, & tout cela tomboit sur la partie du drap, dont il falloit se servir pour s'essuyer le visage, la bouche, & trop souvent les yeux toujours remplis de larmes. On ne nous donnoit aucun linge; mes infirmiers m'avoient pris mon unique mouchoir. Toujours & pour tous les usages, il falloit donc avoir recours au même drap: il étoit aussi notre unique nappe; on nous jetoit dessus sans pitié le pain, la viande & tous les détestables alimens, dont nous étions réduits à manger.

Et les monstres qui présidoient, qui dirigeoient cet affreux régime, étoient des hommes; ils avoient non une ame, sans doute, mais du sang dans les veines!... Hâtons-nous, j'ai beaucoup à dire encore; mes forces s'épuisent, bientôt je succumberois au tourment de raconter ces horreurs: & mon infortuné client les a supportées cependant!

Je viens de céder à un élan de mon ame qui se révolte au souvenir seul des administrateurs de cette maison; je me trompois peut-être, une idée me presse, & je dois la dire. N'auroient-ils pas dans leur code secret, des loix particulières qui feroient un devoir de ces atrocités : les tyrans qui les ont dictées ont cru, sans doute, obéir à leur conscience, qui leur défendoit d'assassiner; & ne pouvant plonger un couteau dans les entrailles des malheureux qui, comme moi, leur étoient soumis; ils ont préféré épuiser en eux la nature, les entourer de la douleur & de la mort. Leur calcul n'étoit que trop exact: il n'y avoit pas de jour qu'il n'en pérît plus de cinq ou six.

Il étoit impossible qu'au milieu de cette fange dans laquelle je croupissois, la vermine ne vînt pas aussi accroître mon supplice; elle me dévorait presque toutes les parties du corps, & je finis par en être rongé.

Tel fut mon état pendant tout le tems que la violence de mes maux me retenoit sur mon lit; il devint, s'il est possible, plus affreux quand la douleur devenue moins forte, me permit de soulever ma tête, & de promener mes regards sur tout ce qui m'environnoit.

Une des choses qui me frappèrent le plus, parce qu'il étoit difficile que rien m'indignât davantage, fut la scélératesse de l'homme chargé de la police des infirmeries; il se nommoit d'Hautain. Cet homme étoit stipendié par la maison; il avoit cinquante écus de gage. Certainement l'imagination la plus active inventeroit à peine toutes les horreurs que je viens de rapporter, & celles que j'ai à citer encore; c'étoit cet homme qui les commettoit; elles sont toutes son crime. Il voloit aux prisonniers très-régulièrement tout ce que les infirmiers avoient oublié, en les dépouil-

lant; il leur voloit une partie du bois qu'on donnoit pour le chauffage de la salle; il leur voloit, & ceci est plus atroce encore, une partie de leur pain. On en donnoit un, de quatre livres, pour quatre malades tous les jours: d'Hautain en faisoit cinq parts, il s'en approprioit une; en sorte que sur cent livres de pain, que l'on distribuoit à-peu-près journellement dans chaque salle d'infirmerie, il en prenoit vingt. On s'explique des scélératesses; mais celles de ce genre sont difficiles à concevoir. Qui pourra se promettre de trouver en lui-même assez de courage pour soutenir l'idée de celle que je vais rapporter: car c'en est une, sans doute, c'est un crime, qu'une horrible mal-propreté qui peut causer la mort, & qui transforme en poison le breuvage que l'on donne pour rappeler à la vie. De quel nom appellera-t-on ce que je vais

raconter ? Il y a deux faits ; je commence par le moins atroce.

En entrant dans l'infirmérie à droite, il y a une petite chambre qui a dix pieds de longueur environ sur huit de largeur. On trouve derrière la porte un grand baquet, qui a la forme à-peu-près d'une baignoire ; tous les matins on y jette cinq à six seaux de tisanne pour tous les malades de la salle, auprès de ce baquet il y a une fontaine de cuivre, & à côté une grande table : c'est sur cette table que l'on fait les emplâtres ; c'est près de ce baquet que tous les malades viennent savonner & laver leurs bas, leurs mouchoirs & tous les linges sales & dégoûtans, dont ils se sont servis dans leur traitement. La table & la fontaine sont tout près du baquet qu'ils dominent de plus d'un pied, & qui devient nécessairement alors, & plus encore par l'extrême insouciance

de ceux qui en approchent , le réceptacle de toutes les ordures que produisent & le blanchissage & les onguens. Il'y a plus: très-souvent la fontaine est vuide ; alors ceux qui viennent faire leur lescive , prennent la tisanne pour suppléer à l'eau qui leur manque: & pour cela ils se servent d'une cruche dans laquelle boivent les malades; quand ceux-ci en ont besoin, ils la trouvent pleine de l'écume du savon & de saletés de toute espèce : ils sont obligés de s'en servir dans cet état , & ce qui est plus révoltant , ils sont obligés de s'en servir tous: c'est le seul vase qu'on donne pour une centaine de malades, qui presque tous ont les gencives pourries , la bouche pleine de chancres, d'ulcères, de plaies de toutes les espèces. Le convalescent , le malade & le moribond boivent tous dans cette même cruche , l'un après l'autre; quand un d'eux a pris plus de tisanne qu'il ne

peut en avaler , il rejette le reste dans le baquet , ou le passe à son camarade , qui est forcé de le boire.

Je voulus faire quelques observations à d'Hautain ; je lui dis qu'il en coûteroit moins de 12 liv. pour faire les légers changemens nécessaires pour éviter aux malades ces dégoûtantes & dangereuses mal-propretés ; il me répondit , avec une insolente dureté , que j'étois bien délicat.

Encore un article , & nous nous empresserons de fuir cet infâme séjour.

Chaque semaine on purge tous les scorbutiques ensemble : voici comme se fait cette opération. A la pointe du jour , les infirmiers apportent des cruches pleines de médecine ; l'un d'eux tient le gobelet que l'autre remplit , près du lit de chaque malade : on conçoit bien qu'on n'eut jamais l'idée de le rincer. Ce seroit peu si on n'avoit à reprocher que cela. Mais



très-souvent ces malheureux n'ont pas le courage de boire ce calice en son entier , & laissent dans le vase une partie de leur boisson : d'autres , cédant à un sentiment de dégoût que l'amertume du breuvage , ou plutôt le spectacle dont ils sont témoins , leur inspirent , rejettent dans le verre une partie du breuvage que , comptant trop sur leurs forces , ils avoient cru pouvoir avaler , & qui n'a fait que laver les plaies de leurs bouches saignantes & pourries : eh bien ! on a l'atroce barbarie de faire boire ce reste au malade qui se trouve à côté , & qui vient d'être témoin des préparatifs de ce supplice (1) ! Son cœur se soulève , tous ses sens se révoltent & se bouleversent ; il détourne la tête avec

---

(1) J'ignore si ces horreurs se pratiquent encore à Bicêtre ; mais je le jure , je n'ai pas dit un mot qui ne rapportât exactement ce qui s'y faisoit il y a moins de huit ans ; & dont j'ai été le témoin & la victime.

horreur de ce breuvage ; il invoque la pitié , l'humanité ; on lui répond (2) : *que les médecines sont chères , & qu'on ne doit rien en jeter* : on emploie , s'il le faut , la violence , & on lui fait avaler la mort.

Arrêtons-nous ; j'ai beaucoup à dire encore , mais mon courage m'abandonne ; il faut suspendre mes récits. Écoutons bien plutôt , pour soulager un moment notre ame , l'indignation qui nous presse & nous commande. Voilà donc le sort que m'avoient réservé mes féroces oppresseurs : ont-ils amassé sur ma tête assez de tourmens ? leur rage est-elle enfin assouvie ? & moi , ai-je acquis assez le droit de les abhorrer , de les poursuivre , & d'en tirer vengeance ? Je les en prévins , elle sera terrible ; & dans mon cœur , elle devient une vertu. Il est

---

(1) C'est à moi-même qu'on a tenu cet odieux propos.

tems que le public apprenne à connoître ces idoles qu'il a si lâchement encensées : il est tems que le voile qui les couvroit tombe enfin ; & c'est à moi qu'il convient de l'arracher. Toutes leurs journées, toutes leurs nuits ont été marquées par des crimes ; je les dévoilerai. Mon agitation, mes transports ne peuvent être vains ; oui, je le sens à ma fureur. Ce sont des éclairs qui promettent, qui devancent la foudre.

Mais que dis-je ? qu'ai-je besoin de chercher, dans les actions de leur vie, d'autres forfaits pour en faire des objets d'horreur, pour les dévouer à l'exécration des hommes & à la sévérité des loix ? Leurs crimes envers moi ne surpassent-ils pas tous les crimes, tous les forfaits ? & de quoi ne sont pas capables ceux qui ont pu les commettre ? Qu'on se rappelle tout ce que j'ai souffert, qu'on réfléchisse que pendant trente-cinq années entières mes persécuteurs

fait sans cesse de mes sens , de ma raison , de mon esprit & de mon cœur autant d'instrumens des plus affreux supplices : qu'on observe que l'histoire ne nous fournit aucun exemple d'un homme si long-tems & si cruellement tourmenté. Oui , l'histoire , dans la liste nombreuse de vices , de malheurs & de crimes qu'elle a tracée , ne nous présente rien peut-être d'aussi atroce que la lente & froide cruauté de mes ennemis ; d'aussi déplorable que mes longues infortunes. Job a moins souffert que moi ; Job , dont la fable touchante ne paroît à bien des personnes qu'une parabole ingénieuse qui a pour but de nous apprendre comment il faudroit supporter les événemens heureux ou malheureux de la vie ; que tous les autres au moins avouent être embellie , exagérée , pour rendre sans doute plus pressante & plus forte l'instruction qu'elle nous fournit : Job enfin , qui , dans tous  
les

les cas , étoit l'instrument du Dieu qui nous éclairoit , & à qui le divin consolateur avoit donné des forces , des facultés nouvelles pour endurer ses maux avec courage , pour puiser même le bonheur dans l'infortune ; & moi , je n'avois , pour supporter la mienne , qu'une ame foible & sensible ; tout me livroit à mon désespoir , tout m'en accabloit.

Quel avoit donc été mon crime ? à l'âge de vingt-trois ans , égaré par un accès d'ambition qui n'étoit que ridicule , je déplais à la marquise de Pompadour , je l'offensai si l'on veut ; & c'est accorder beaucoup. A quarante ans , épuisé par dix-sept années de captivité & de larmes ; cruellement persécuté , lâchement abusé par M. de Sartines ; je lui écrivis avec le courage , l'indignation de l'innocence que l'on persécute. Et le Noir devint ensuite l'ami de M. de Sartines...

*Fin du second volume.*



LE DESPOTISME

D É V O I L É ,

O U

M É M O I R E S

D E

HENRI MASERS DE LATUDE.

T O M E T R O I S I E M E .





# LE DESPOTISME

D É V O I L É ,

O U

M È M O I R E S

D E

HENRI MASERS DE LATUDE ,

*Détenu pendant trente-cinq ans dans diverses  
prisons d'État ;*

Rédigés sur les pièces originales ;

PAR M. THIERY , Avocat , Membre de plusieurs  
Académies.

*DÉDIÉS A M. DE LA FAYETTE*

---

Mortels , respectez Rome ; elle n'est plus aux fers.

*Mort de César , acte I , scène première .*

---

A P A R I S ,

Imprimé aux frais de M. DE LATUDE ;

Se vend chez lui , rue Betizy , n<sup>o</sup>. 1 , au coin  
de celle de la Monnoie.

Et chez LEJAY , fils , libraire , rue de l'Echelle.

I 7 9 0 .



---

# M É M O I R E S

D E

HENRI MASERS DE LATUDE,

A N C I E N I N G É N I E U R ,

*PRISONNIER pendant trente-cinq  
années à la Bastille & à Vincennes,  
sous le nom de DAURY; à Charenton,  
sous celui de DANGER; & à Bicêtre,  
sous celui de JEDOR.*

---

**B**IEN des personnes auront accusé  
de lâcheté , la constance avec laquelle  
j'ai supporté tant de tourmens , & dé-  
voré tant d'outrages. J'aurois beau-  
coup à leur répondre , je ne dirai qu'un  
mot. J'étois accusé d'un crime , d'une  
bassesse ; mes parens , mes amis , mes  
connoissances s'étoient habitués à me

*Tome III.*

A

croire coupable ; devois-je justifier ; confirmer ces soupçons ? devois-je mourir sans avoir confondu mes ennemis ? devois-je mourir sans être vengé ? non , il falloit que je survécusse à mon supplice. Et je veux bien ne parler ici que le langage de ceux à qui j'adresse cette réponse ; je devenois vraiment criminel , si j'avois succombé aux pressantes & continuelles impulsions qui me portoient à abrégér ma misère. Le dirai - je , l'espoir de triompher un jour de mes ennemis ; l'espoir de jouir du bonheur de les voir , non persécutés , ils nepourroient pas l'être , mais punis , mais expiant leurs forfaits , a toujours soutenu mon courage ; jamais peut-être il ne s'est éteint un seul instant dans mon cœur. En entrant à Bicêtre , voulant substituer un autre nom au mien , que je craignois de souiller en l'y portant ; j'ai pris , par cette raison , celui de *Jedor* ; faisant allusion à celui d'un chien , placé

au-deffus de la citadelle d'une de nos villes , tenant entre fes pattes un os , avec ces mots : “ je me repose en „ rongeant mon os , en attendant le „ jour où je mordrai celui qui m’a „ mordu „. Ce nom me rappeloit fans cesse ma situation ; & chaque fois que je le prononçois ou que je l’entendois prononcer , le grincement de mes dents , le ferrement de mon ame m’apprenoient que je n’attendois que le jour & l’occasion qui me conduiroient à la vengeance. Un sentiment secret paroïffoit m’apprendre que si , depuis tant de siècles , des administrateurs audacieux & corrompus ; habitués à braver le peuple qu’ils méprisoient ; joignant l’abus de la puissance à l’activité de l’intérêt , osoient élever leur autorité sur les débris du trône & sur la confusion de tous les pouvoirs , prostituoient insolemment l’honneur de l’état , ses richesses & la substance du pauvre , à leurs scandaleux

plaisirs ; ou les employoient à acheter le mépris & les bassesses d'une foule de courtisans , occupés à les flatter & à corrompre leur maître : il arriveroit tôt ou tard l'instant où ce peuple se réveilleroit enfin , au bruit & à la pesanteur de ses chaînes ; que je jouirois de l'époque glorieuse à laquelle , honteux de son avilissement , il apprendroit lui-même à ces despotes insolens , qu'il n'est pas fait pour obéir , & qu'à lui seul appartient le droit de commander ; que la nature qui l'a fait libre , ne lui a point créé de chef ; & qu'il ne doit connoître pour tel que la loi qu'il se donne , & l'homme qu'il charge de la faire exécuter.

Victime trop célèbre & trop malheureuse du despotisme des grands , de l'oppression des ministres ; quel bonheur ! quel triomphe pour moi ! de voir enfin les ministres & les grands , redevenus ce qu'ils n'auroient dû jamais cesser d'être ; des hommes

& des citoyens ; les agens d'une société d'hommes & de citoyens qui daigne leur confier le soin de veiller à l'exécution de ses loix , & de soulager le chef qu'elle s'est donné , en l'aidant à porter ce glorieux fardeau.

Mais je cède trop au plaisir de m'arrêter à ces brillantes images : j'oublie que j'ai à parler encore de despotes & de tyrans , & qu'il faut que je ramène mes lecteurs dans l'horrible repaire , d'où je me suis vu forcé de les faire sortir un moment pour reprendre de nouvelles forces.

On se rappelle qu'on m'y a laissé étendu sur un lit infect ; couvert , entouré de fange , comprimé entre deux scélérats dont les corps pourris & corrompus exhaloient la contagion de la mort , rongé par des insectes ; tant de maux , augmentés encore par les chaleurs de l'été , qui rendoient tous ces venins plus actifs ; & pour comble d'horreur , en proie à tout ce

que la dégoûtante mal - propreté de mes gardiens , leur froide & insultante barbarie peuvent rassembler de plus cruel. Qui n'eût pensé en me voyant , pendant cinq mois entiers , dans cet état affreux , ne pouvant même jouir de la triste faculté de mouvoir mon corps ; qui n'eût pensé , dis-je , que ce fumier infâme devoit enfin devenir mon tombeau. Le chirurgien-major ne put me cacher sa surprise quand il me vit survivre à tant de morts.

Au bout de cinq mois , on essaya de me tirer pour la première fois de mon lit : on m'ôta les embrocs , & je fus débarrassé de cette masse de papiers , d'onguens & de linges qui les enveloppoient ; mais ce fut bien pis alors : je me crus absolument estropié. L'âcreté des humeurs scorbutiques avoit si violemment attaqué mes nerfs , que tous les tendons de mes jarets étoient raccourcis ; je ten-



taï envain de me soutenir ; il ne me fut pas possible : on me donna des béquilles , à l'aide desquelles j'essayai peu à peu de me tenir debout. Quand après cela , je voulus penser à me vêtir , je ne trouvai plus de culotte ; les infirmiers sans doute me les avoient prises : on ôta devant moi au cadavre d'un malheureux qui venoit d'expirer , une paire de caleçons pourris , dont on me força de me servir.

Quelques semaines d'exercice & de promenade autour de mon lit , à l'aide de mes béquilles , suffirent pour faire circuler toutes les humeurs âcres qui s'étoient fixées dans mes jambes ; & bientôt il me fut possible de me tenir droit & de marcher. Je demandai alors avec instances ma sortie de l'infirmerie ; deux gardes vinrent me chercher : je m'attendois à être reconduit dans mon cachot ; quel fut mon étonnement de me voir placé dans une chambre moins mal-saine , mieux

éclairée , plus propre , & d'où je pouvois voir la campagne & tous ceux qui entroient par la cour royale. Faut - il attribuer cette faveur à la méprise de mes gardiens ; ou seroit-il possible qu'un reste d'humanité ait pu les animer encore ?

Un autre avantage bien précieux dont je jouis dans ce nouveau logement , c'est que j'y étois un peu moins mal avoisiné que dans l'autre ; & je pouvois plus facilement voir les prisonniers & leur parler. Nous établîmes entre nous une sorte de petite liaison. Nous nous rendions mutuellement quelques services : j'écrivois des lettres aux uns , je composois des placets pour les autres ; & lorsque leurs parens ou amis leur envoyoient quelques secours , ils m'en faisoient part. Je recevois d'eux tantôt un peu de tabac , tantôt un morceau de viande , ou du pain moins dur & moins amer que celui qu'on nous forçoit de

manger. Cet état commençoit à devenir trop paisible & trop doux ; je n'étois pas destiné encore à de si vives jouissances.

Tous les jours il vient à Bicêtre une foule de curieux auxquels on fait voir la maison : dans ce nombre, il y en a quelquefois que la compassion, la charité seules y conduisent. Ils consolent les prisonniers, ils les soulagent, ils les secourent : souvent ce sont des gens en crédit ; ils acceptent alors les placets de ces malheureux ; & plus d'une fois on en a vu solliciter près des ministres, & obtenir leur liberté.

Résolu à employer encore cette voie, je tins mon placet tout prêt, je n'attendois plus que l'arrivée de quelqu'un dont l'extérieur m'annonçât de la puissance & de la bonté. Je crus rencontrer tout ce que je pouvois désirer, à la vue d'une jeune dame qu'on nous dit être une princesse de la maison de Bouillon, & que plusieurs officiers

de la maison entouroient avec des marques de respect , en lui montrant toutes ses tristes curiosités.

Je vis beaucoup de prisonniers lui jeter des placets , à mesure qu'elle passoit sous leurs fenêtres ; je fis tomber celui que j'avois préparé , lorsque je la vis sous la mienne. Malheureusement le sieur Leleu , contrôleur de la maison , qui le vit tomber , le ramassa , & le mit dans sa poche.

C'étoit un crime pour moi d'oser me plaindre ; mon placet ne contenoit que des détails vagues sur ma misère ; je n'attaquois , je ne nommois personne ; mais n'importe , je me plaignois , & je fus traité en criminel. Deux jours après , un sergent & quatre gardes vinrent me prendre & me conduisirent dans un cachot , plus affreux encore que tous ceux que j'avois déjà si long-tems habités.

Il semble qu'il y avoit une furie infernale acharnée à me perdre , &

qui planant sans cesse sur ma tête , n'étoit occupée qu'à y secouer son flambeau.

Je me retrouvai bientôt en proie à toutes les anciennes horreurs dont j'étois , depuis quelques semaines , un peu délivré. Je ne vis plus autour de moi que des scélérats ; je ne fus plus entouré que du crime , je n'entendois plus que son langage : on frémiroit si je rapportois quelques traits de ces horribles conversations. J'aurois bien voulu pouvoir distraire & occuper mon esprit , mais je n'avois pas une obole pour acheter une feuille de papier ; je me vis réduit pour m'en procurer , ainsi que de l'encre & une plume , à vendre mon pain noir , & à disputer encore aux cochons de la Voiron , quelques croutes de pain qu'on me ramassoit dans les balayures , pour l'y substituer & pouvoir vivre.

Un événement heureux apporta , peu de tems après , un léger adou-

ciflement dans le fort de tous les prisonniers , & fut pour moi le présage des jours du bonheur. Madame Necker vint à Bicêtre : cette femme respectable n'a besoin ni de son rang ni de son nom pour obtenir des hommages ; par-tout la bienfaisance , la vertu l'accompagnent , & par-tout les bénédictions du pauvre étoufferont les cris insensés de la malignité , & la consolent des efforts de l'envie. Ce ne pouvoit être une vaine & froide curiosité qui la conduisoit dans ce lieu de désolation ; les larmes qu'elle verse sur l'infortune sont rarement stériles : ne pouvant satisfaire tous nos besoins , elle s'occupa au moins de celui qui nous pressoit , qui nous tourmentoît le plus. Prévenue par les prisonniers , qu'on ne leur fournissoit pas même assez de pain pour suffire à leur nourriture , elle fit à l'instant une fondation , dont l'objet étoit , qu'à l'avenir ils en reçussent un quarteron de plus

par jour. C'est à sa généreuse sensibilité, que l'on doit de ne plus entendre dans Bicêtre, depuis ce moment, les cris & les hurlemens de la faim.

J'ai dû dans la suite, à cette vénérable protectrice, ma liberté & ma vie ; je rapporterai ce qu'elle a fait pour moi, ce que ma respectueuse reconnoissance m'inspire pour elle : combien je dois être fier de ses bienfaits ! Je ne parle à ce moment que de celui dont je partageai le fruit avec tous mes malheureux compagnons ; elle ne me distingua pas d'eux alors : mais c'est du jour qu'elle vint nous consoler par sa présence, que le sort parut cesser de me poursuivre : eh ! qui mieux qu'elle, pouvoit le fixer enfin & me le rendre favorable ! Qui mieux qu'elle, pouvoit ranimer les forces du génie titulaire qui paroissoit depuis ma naissance combattre pour moi, mais qui avoit été si souvent & si long-tems vaincu par son redoutable

adversaire. Cependant je me ressentis encore plus d'une fois des coups qu'ils se portoient, & si je fixe à cette époque l'instant où se préparoient les changemens qui devoient un jour assurer mon bonheur; je ne les connoissois pas, je n'en jouissois pas alors; j'avois à dévorer encore un des tourmens que j'avois déjà endurés; mais qui n'avoit été ni aussi cruel, ni aussi dangereux.

Après avoir supporté, vaincu tant d'ennemis qui s'étoient réunis pour m'accabler, je faillis devenir la proie de la vermine & succomber à la douleur qu'elle me causa. L'obscurité de mon cachot, la foiblesse de ma vue usée par les larmes, ne me permirent pas de me délivrer, dans les commencemens, de la foule de poux qui vinrent encore une fois me ronger; bientôt j'en fus couvert, & tout mon corps devint leur pâture. Les démangeaisons affreuses qu'ils me caufoient, la rage



que j'éprouvois de ne pouvoir les détruire & les vaincre, me portèrent à me gratter avec tant de violence, que je me déchirai le corps ; quelquefois , à la suite d'un de ces accès , je trouvois mes ongles , mes doigts ensanglantés. Il se forma ensuite des croutes dans ces parties ; mes jambes, mes cuisses en étoient couvertes : les poux finirent par se loger sous ces croutes ; & là , hors de toute atteinte , ils mordoient , ils rongeoient la chair vive ; j'éprouvai des douleurs inexprimables. Bientôt ils pullulèrent tellement , que mon corps entier en fut couvert ; je ne goûtois plus de repos ; j'étois devenu absolument la pâture de cette dégoûtante vermine : quel supplice , grand Dieu ! quelle mort épouvantable !

Telle étoit mon affreuse situation , lorsque le 15 septembre 1781 , sur les six heures du soir , je m'entendis appeler par tous mes camarades voisins

de mon cachot : “ Père Jedor, me crièrent-ils, suivant la dénomination affectueuse qu’ils m’avoient donnée, voilà M. le président de Gourgue qui est dans la cour royale ; grande, excellente nouvelle „ ! Je demandai ce qu’ils entendoient par-là ; ils m’apprirent que ce magistrat, juste, humain, sensible, venoit quelquefois voir les prisonniers, & jamais sans en délivrer quelques-uns. Ils s’offrirent à l’appeler pour m’obtenir un moment d’audience, il les entendit ; & d’après leurs indications, il se plaça à l’ouverture de mon cachot, par laquelle entroient quelques foibles rayons de lumière : il me parla avec bonté, il m’encouragea par une foule de questions, à lui faire le récit de mes infortunes : je lui répondis avec confiance ; mais je vis bien que je ne pouvois détruire ses soupçons. L’excès même des maux que j’ai soufferts, & de l’audace de mes ennemis a toujours été leur

leur défense : parce que toujours on s'est refusé à croire qu'il y eût des hommes assez lâches pour oser tenir une conduite aussi atroce ; logique affreuse , trop excusable peut-être , mais qui assureroit cependant l'impunité des grands scélérats.

M. le président de Gourgue , après avoir écouté mes réponses & tous mes discours avec le plus vif intérêt , me dit : “ Il faudroit n'avoir pas un cœur , pour n'être point touché de la plus vive compassion , en vous voyant dans ce lieu affreux , après trente-deux années de tourmens & de captivité : trente-deux années ; ah ! que cela est long ! Si les tribunaux pouvoient vous faire rendre justice , vous n'y languiriez plus long-tems : votre plus grand malheur est d'y être retenu en vertu d'une lettre-de-cachet. Cependant je ne désespère pas de vous servir efficacement : envoyez-moi un mémoire bien détaillé de tous vos

malheurs ; je vous recommande surtout la plus grande sincérité , vous vous perdriez , en me cachant quelque chose ; comptez sur moi , vos malheurs sont trop grands , pour que je puisse vous oublier. Adieu „.

En finissant ces mots , ce vertueux magistrat dit à un commis du bureau , qui l'accompagnoit : “ dès-que ce prisonnier aura préparé son mémoire , je vous charge de le faire porter chez moi „.

La foiblesse de ma vue , l'obscurité qui régnoit dans mon cachot , m'avoient empêché de distinguer les traits de M. de Gourgue , & d'examiner les mouvemens de son visage : mais à peine fut-il parti , que le garde qui l'avoit accompagné , & à qui j'avois inspiré de la compassion , accourut près de moi pour me faire part de toutes ses observations : j'ai vu , Monsieur , dit-il , M. de Gourgue verser des larmes au récit de vos infortunes ;

soyez certain qu'il ne vous abandonnera pas.

J'avois fait répandre des larmes à cet homme sensible ! Ah ! combien mon cœur, qui les avoit reçues, en étoit soulagé ; combien celles que je versai moi-même, en l'apprenant, étoient douces & consolantes , & quelle nuit tranquille je dus passer à la suite d'un semblable entretien ? Pendant toute la soirée , les prisonniers ne s'entretenrent que du bonheur d'avoir vu cet homme de bien ; il venoit souvent dans cette maison , il y trouvoit quelquefois des malheureux qu'il avoit condamnés : & ceux-là joignoient leurs bénédictions à celles de tous les autres : combattant ainsi par leur exemple , l'opinion du Prophète-Roi qui dit : que les damnés ne loueront point le Seigneur dans les enfers.

On conçoit que je m'empressai à faire le mémoire que M. le président de Gourgue m'avoit demandé : pen-

dant neuf jours je vendis mon pain, pour me procurer du papier; car malgré les ordres donnés par ce magistrat, de me permettre de faire ce mémoire & de le lui adresser, on ne me fournit rien de ce qu'il me falloit pour y travailler. Je le rédigeai avec mon ame; j'épanchai avec confiance toutes mes douleurs dans celle de ce bon & sensible protecteur; je n'omis aucun fait: je dis tout sans aigreur, mais sans ménagement. Je me gardai bien de confier ce mémoire à aucun des officiers de Bicêtre; il eût été lu sans doute, & je savois trop comment on me punissoit de me plaindre. Pour prévenir ce nouveau malheur, je vendis une chemise & une paire de bas de soie qui m'étoient restées, & que je conservois avec soin pour le jour de ma sortie: avec l'argent que j'en tirai, je chargeai de ma commission le veilleur, qui avoit déjà porté précédemment plusieurs de mes let-

tres. J'ignore si cet homme étoit ivre, & par quel coup heureux du sort, il laissa tomber & perdit dans Paris mon paquet: une divinité bienfaisante dirigea sans doute ce hasard.

Qu'il me tardoit d'arriver à cette époque de ma vie! Toutes les fois que je me la rappelle, mes douleurs s'apaisent, je serois presque tenté de dire, que mes maux me deviennent chers.

Jusqu'ici le récit de mes aventures excitoit tour-à-tour l'horreur & la pitié; ce qui me reste à en apprendre, fera naître l'admiration. On s'étonnera du mélange de vertus & de crimes qui va lier dorénavant tous les événemens de ma vie; & les larmes consolantes & douces qu'on versera à la vue des tableaux que je vais parcourir, calmeront l'indignation qui a dû pénétrer l'ame de tous mes lecteurs, & qui l'agite depuis le commencement de ces Mémoires.

Une jeune femme trouve ce paquet, dont heureusement l'humidité avoit déchiré l'enveloppe & ouvert le cachet; elle cherche la signature, & frémit en lisant: *Mafers de Latude, prisonnier depuis 32 ans à la Bastille, à Vincennes, & maintenant à Bicêtre au pain & à l'eau, dans un cachot à dix pieds sous terre.* Elle rentre chez elle & lit avec avidité les détails circonstanciés de mes infortunes: elle prend une copie du mémoire, renvoie l'original à son adresse; le relit encore. Son ame sensible s'attendrit & s'indigne: mais douée d'un esprit juste & d'une raison exquise, elle réprime ses premiers mouvemens; s'informe, combine tout, calcule les événemens, & emploie six mois à vérifier tous les faits que j'annonçois.

Convaincue de mon innocence, elle osa tenter de me délivrer; & elle y a réussi, après plus de trois



ans de soins multipliés & d'efforts incompréhensibles. Quelle ame ne feroit attendrie par le récit touchant des moyens qu'elle employa, des obstacles qu'elle eut le courage de surmonter, non-seulement pour se faire entendre, mais même pour se faire écouter? Sans parens, sans amis, sans fortune, sans protection, elle a tout entrepris. Il falloit intéresser des grands seigneurs, des hommes en place; elle se présente, & parlant avec cette éloquence de l'ame, dont l'esprit n'est que le froid mensonge; elle émeut, elle attendrit. On lui donne des espérances; on la trompe; on la repousse. Elle insiste, se représente: cent fois elle revient à la charge. Les amis, que sa vertu lui avoit faits, tremblent pour ses jours, sur-tout pour sa liberté; elle résiste à leurs réclamations, à leurs vives instances. Grosse de sept mois, elle alloit à pied à Versailles au milieu de l'hiver; de

retour chez elle , épuisée de fatigues , le cœur froissé par des refus , elle travailloit une partie de la nuit pour vivre ; retournoit le lendemain à Versailles , revenoit à Paris : ranimoit par sa chaleur de froides & d'anciennes promesses : enfin , au bout de 18 mois , elle trouve le moyen de venir me communiquer son courage & ses espérances ; pour la première fois je la vois , je connois ses bienfaits : pour la première fois , elle est en présence du malheureux pour lequel son ame sensible avoit déjà tant souffert.

Alors elle retrouve de nouvelles forces ; elle brave tout. Souvent dans la même journée , elle alloit voir son enfant qu'elle avoit mis en nourrice à Montmartre ; & de-là venoit à Bicêtre me consoler & porter quelque léger adoucissement à mes maux. Enfin , après trois ans de soins , de démarches , de refus accumulés , elle triomphe ; je suis libre !.....

Au récit de semblables faits , est-il un homme assez stupide pour ne pas admirer , assez barbare pour n'être pas attendri ? Mais il ne me suffit pas , il ne suffit pas à mes lecteurs , d'un exposé si rapide des efforts , des travaux inouis de cette femme courageuse & sensible ; les moindres détails d'une action si généreuse sont précieux : peut-on craindre de répéter , de multiplier les copies d'un pareil tableau ? Malheur à celui qui n'éprouveroit pas le besoin d'en repaître son âme ; de connoître mieux cette femme héroïque dont la vertu nous étonne & peut-être nous accable.

Mde. Legros , dont il faudroit , pour l'honneur de l'humanité , rappeler le nom toutes les fois qu'on prononce dans ces mémoires ceux de M. de Sartines ou de M. le Noir. Mde. Legros , qui tenoit alors un petit commerce de mercerie , avoit trouvé , comme je viens de le dire

le mémoire que j'adreffois au président de Gourgue ; j'ai annoncé comment , entraînée par la fenfibilité de fon cœur , elle prit lecture des détails renfermés dans le paquet. Son époux partage fes fentimens ; & tous deux , animés du même transport , prennent la réfolution de réunir leurs efforts pour me fauver. La marche qu'ils avoient à fuivre leur paroiffoit fimple ; ils prennent copie du mémoire , & le fieur Legros , dès le lendemain , en remet l'original fous enveloppe , & le porte à M. de Gourgue : il infifte pour obtenir de le lui remettre lui-même , afin de pouvoir lui offrir fes démarches & fes foins : il eft introduit ; il donne fon paquet. M. de Gourgue lui répond ,  
» qu'il a vu l'infortuné qui réclame  
» juftice & vengeance : qu'il a été  
» effectivement attendri au récit de  
» fes peines , & que déjà , fans at-  
» tendre fon mémoire , il a fait des  
» démarches pour lui faire rendre fa

„ liberté ; qu'il avoit appris avec  
 „ douleur qu'il étoit un fou , un en-  
 „ ragé dont les accès , il est vrai ,  
 „ n'étoient que périodiques ; mais  
 „ qu'alors cette maladie , que n'avoient  
 „ pu guérir trente - deux années de  
 „ captivité , le rendoit dangereux , &  
 „ qu'il falloit se contenter de le plaindre  
 „ & de gémir sur son sort „. Je ne  
 fais ici aucunes réflexions ; mes lec-  
 teurs les ont toutes prévenues.

Le sieur Legros retourne chez lui ;  
 il fait son rapport à son épouse , &  
 lui apprend que le président leur con-  
 seille de renoncer au projet de me  
 servir & de me défendre. Cette femme  
 est consternée : elle hésite cependant ;  
 elle réfléchit : éclairée par son ame ,  
 par l'instinct seul de la vertu , elle  
 ose soupçonner la vérité : elle reprend  
 mon mémoire , le relit , se pénètre  
 de l'esprit qui l'a dicté. A la manière  
 dont je décrivois mes souffrances ,  
 elle reconnoît que j'en sens toute

l'amertume ; & elle observe que l'infensé , le furieux dont elles eussent égaré la raison ; ne sauroit que s'agiter , se débattre dans ses fers , & seroit assez heureux pour n'en pas éprouver la pesanteur. Quand je parle de mes ennemis , mon expression est vive , terrible quelquefois ; elle l'attribue aux idées désespérantes qu'inspire , que nourrit ma situation ; elle y voit le langage hardi de l'innocence qui ne peut s'abaisser à supplier comme le crime. Ces idées l'échauffent , l'éclaircissent , la dirigent ; & elle échappe à la funeste erreur dont le président de Gourgue venoit d'être la victime ; comme tant d'autres aussi justes , aussi humains que lui , qui regarderoient aussi peut-être à ce moment , comme le plus beau jour de leur vie , celui où ils auroient brisé mes fers ; mais que la prévention & l'audacieuse imposture de mes persécuteurs ont égarés , quoiqu'ils eussent cependant ,

de plus que la dame Legros, la connoissance des hommes, de leurs passions ; & l'expérience de leurs forfaits,

La dame Legros est frappée de cette vérité si simple, que mes ennemis ne m'imputent aucun crime. Je suis, disent-ils, un fou dangereux : je le suis donc devenu dans les cachots ? Pourquoi m'y a-t-on plongé, pourquoi m'y a-t-on retenu si longtemps ? J'accuse à mon tour mes persécuteurs : on ne m'oppose ni dénonciation, ni preuves, ni jugement ; & moi je leur oppose leur conduite ; l'atroce & froide cruauté que je leur reproche, & que les faits attestent, annonce des oppresseurs puissans, & prouve seule leur forfait.

Ces réflexions la conduisent naturellement aux conséquences ; il est clair que mes ennemis abusent de leur pouvoir pour m'enchaîner, pour étouffer mes cris ; d'un mot je puis les perdre. Eh bien ! ce mot, ils veulent

m'empêcher à jamais de le prononcer !  
Tôt ou tard la douleur , le désespoir  
ne peuvent manquer d'épuiser mes  
forces & ma vie ; & jusque-là ,  
on écartera tous ceux qui pourroient  
intercéder pour moi ; en me présen-  
tant, non comme un scélérat, il faudroit  
des preuves ; mais comme un objet  
d'horreur & de pitié , à charge à la  
nature , & dont elle ne prolonge  
l'existence qu'à regret. Le lieu même  
d'où s'exhalent mes plaintes & mes  
transports , lui fournit une nouvelle  
preuve. Si je n'étois qu'un fou ,  
m'accableroit-on de tant de cruautés ?  
m'auroit-on tiré de Charenton , qui  
est spécialement consacré à servir  
d'asyle & de retraite aux foux ? &  
m'eût-on plongé dans des cachots, où  
l'on ne s'occupe qu'à aigrir , avec  
une sorte de complaisance, à prolonger  
mon supplice ? Ce supplice expie né-  
cessairement un crime ; il l'annonce  
au moins : si ce n'est pas le mien , on



ne peut m'en imputer aucun : c'est donc celui de mes oppresseurs.

Ma courageuse protectrice inspire à son mari ces idées , & l'éclaire de sa raison : elle se retrace alors tout ce que j'ai dû souffrir ; mes tourmens , mon désespoir ; elle s'identifie , pour ainsi dire , avec ces étonnantes infortunes : son cœur se brise , & elle fait le serment de périr ou de me sauver. Elle admet un homme estimable , ami de son mari , à l'honneur de concourir avec eux à cette dangereuse entreprise (1) ; & ce mari,

---

(1) Le sieur Girard , qui , par la persévérance & le courage qu'il a montrés , mérite de voir son nom placé à côté de celui des sieur & dame Legros. Il est également sans fortune : il desiroit occuper une place d'huissier à l'assemblée nationale ; elles étoient toutes remplies ; il s'est nommé , il a rapporté la conduite de ses amis , qui est aussi devenue la sienne ; on a , au moment même , créé pour lui une nouvelle place d'huissier surnuméraire.

non-seulement souffre que sa femme sacrifie pendant trois ans, son repos & sa fortune ; qu'elle néglige quelquefois son commerce ; mais il l'a aidée, il l'a servie de tout son pouvoir, sans jamais murmurer & se plaindre.

La dame Legros étoit trop judicieuse pour ne pas concevoir qu'elle devoit couvrir du voile le plus impénétrable toutes ses premières démarches. Il importoit beaucoup de ne pas allarmer la soupçonneuse défiance de mes ennemis. D'ailleurs elle vouloit, avant tout s'éclairer & s'instruire, si j'étois vraiment digne de la compassion généreuse qui l'enflammoit.

Ses premiers pas se dirigèrent vers Bicêtre : sous le prétexte de venir acheter des ouvrages de paille que vendent quelques prisonniers, elle leur parla de moi ; mais elle m'appeloit par le nom de Latude, & dans Bicêtre on ne me connoissoit que sous celui de *Jedor*, que je ne me donnois pas  
dans

dans mon mémoire à M. de Gourgue. Elle me désigna , & elle trouva enfin un prisonnier qui crut me reconnoître pour celui à qui le chapelain de Bicêtre, M. Brindejon , venoit parler quelquefois. Cét ecclésiastique étoit alors à Paris ; & la dame Legros fut obligée de remettre au jour suivant , à venir lui demander de mes nouvelles. Elle retourna à Paris ; & le lendemain elle étoit à Bicêtre dès le matin. Elle trouva l'abbé Brindejon , avec qui elle eut une très-longue conférence ; il l'assura , il la convainquit que je n'étois ni furieux , ni fou , mais un infortuné qu'on opprimoit cruellement : elle eût bien désiré le déterminer à s'unir à elle , pour me délivrer ; mais il s'y refusa , en disant que tous leurs efforts ne pourroient réussir : & elle n'en obtint qu'un certificat , dans lequel il attestoit tout ce qu'il savoit de moi.

L'abbé Brindejon avoit effective

ment d'assez fréquentes conférences avec moi ; je lui avois été recommandé par son prédécesseur, M. l'abbé Légal, qui vit, m'a-t-on dit, à Issy, près de Paris. Cet honnête ecclésiastique, étant vicaire à Bicêtre, avoit paru me distinguer des autres prisonniers, & m'affectionner : le spectacle continuel de l'infortune n'avoit pas endurci son cœur ; la mienne l'intéressa vivement ; & lors même qu'il eut quitté ce lieu, il se souvint de moi, & chargea souvent l'abbé Brindejon, qui lui succédoit, de me remettre du pain blanc ou du vin, quelquefois même de l'argent. C'est principalement à la généreuse compassion de cet homme de bien ; à ses secours, à ses consolations, que j'ai dû le courage de supporter mes maux. & la force de n'y pas succomber. Ma reconnaissance est naïve & pure ; il n'en est pas de plus digne de lui, de plus digne de ses bienfaits : c'est aux yeux

du public que je me plais à lui en offrir le premier hommage.

La dame Légrös ne se contenta pas des renseignemens qu'elle avoit recueillis à Bicêtre : on lui avoit appris que le titre qu'il falloit essentiellement consulter , pour connoître ce qu'on m'opposoit , ce dont j'étois au moins accusé , étoit l'*Ecron* , ou la mention faite sur le registre de la police , de mon nom , de l'époque & des causes de ma détention : elle trouva moyen encore d'être instruite de ce qu'énonçoit ce registre ; on n'y lut que ces mots : *Masers de Latude, arrêté le 15 Juillet 1777, & conduit à Bicêtre le premier Août de la même année.* Armée de ces preuves , & forte de mon innocence , elle se disposa alors plus particulièrement à attaquer mes ennemis , qui étoient devenus les siens.

On la voit s'élancer dans cette effrayante carrière ; on est loin sans

doute de prévoir , de soupçonner même avec quel courage inoui elle va la parcourir : & déjà la malignité s'effaie à découvrir qu'elles ont pu être ses ressources ; quels moyens elle a dû employer : déjà il faut l'excuser d'avoir fait le bien : oui , l'excuser. Depuis plus de six années, que le succès a légitimé ses efforts , combien de fois mes amis , mes protecteurs n'ont-ils pas été réduits à la venger & à la défendre ? On appeloit son courage , témérité ; sa conduite , folie ; & la vénération de ceux qui la connoissent , enthousiasme & délire. Il est donc vrai , que non-seulement peu de personnes sont capables d'une action généreuse , mais que peu le sont aussi de l'apprécier & de l'admirer. Il faut sans doute à nos aimables sybarites des tableaux attendrissans ; il faut qu'on leur montre *des vertus* , parce qu'enfin c'est un besoin pour eux d'exercer leur *sensibilité*. Mais comme un éclat trop vif

blefferoit leurs fibres délicates ; ils ne veulent les voir que dans l'éloignement , à travers l'optique du théâtre , ou lorsqu'elles font enveloppées de fictions ingénieufes qui bercent agréablement leur efprit ; fans les affecter : ils les adorent alors. Nul ne s'émeut plus qu'eux à leur aspect : on ne les entend prononcer qu'avec une forte de vénération , les noms des héros d'Athènes & de Rome : on diroit que la cendre de ces grands hommes vient de fe ranimer , pour échauffer leurs ames. Mais fi ces mêmes vertus fe rapprochent d'eux , ils les craignent , ils les perfécutent ; ils femble qu'à leurs yeux , c'eft l'illufion feule qui leur prête des charmes.

Eh bien ! duffai-je parler un langage qu'ils ne veuillent pas comprendre , ou qu'il faille encore juftifier , je dirai que la Dame Legros ne consulta que fon amé , ne trouva que dans fon ame la fermeté dont elle eut befoin pour tra-

vailler à me délivrer. Je dirai qu'aucun espoir, autre que celui de tarir mes larmes, & de faire un heureux, ne put l'animer; puisqu'elle ne me connoissoit pas, que j'étois moi-même sans ressource, sans fortune; & qu'en brisant mes chaînes, elle s'imposoit envers moi les devoirs d'une mère, dont sa conduite annonçoit si bien tous les sentimens. Je dirai, & sans doute ceci est nécessaire; qu'elle n'avoit, pour oser importuner des grands, pour braver des Ministres; d'autres moyens pour se faire écouter, que ceux que pouvoit lui fournir son courage. On conçoit facilement, combien une si active sensibilité a dû à cette femme causer de tourmens; elle a vécu dans la douleur, elle ne s'est abreuvée que de larmes: cette même sensibilité anime ses traits, mais elle ne les embellit pas; & si elle leur prête des charmes, ce ne sont pas ceux que le plus grand nombre fait rechercher & admirer. Encore une



fois , il importe de rassurer ceux qui s'effraieroient de sa conduite : qu'ils se consolent avec ces détails. Quant à cette femme héroïque , elle est trop au-dessus de son sexe , pour que je puisse hésiter un moment à prévenir que dès long-temps usée par le chagrin , par des soins domestiques , par sa tendresse pour ses enfans , elle a perdu tout ce qui peut , dans les autres , frapper les yeux & captiver les sens.

Ces réflexions étoient indispensables : je ne me permettrai plus maintenant d'interrompre mon récit. Le premier desir de cette femme sensible , étoit de communiquer avec moi , de m'instruire de son objet , de ses espérances & de ses vues. Mais comment me donner des nouvelles ; comment franchir l'intervale qui nous séparoit ? Elle revient à Bicêtre , & toujours sous le prétexte de voir la maison , ou d'acheter de petits ouvrages de quelques prisonniers ; elle cherche , elle essaie

& trouve enfin un garde qui consent, moyennant trois louis, de me remettre une lettre, & de lui apporter le surlendemain ma réponse. Ce marché se faisoit dans une auberge de Bicêtre, dans laquelle la Dame Legros avoit attiré ce garde, & où elle le régaloit. Elle m'écrivit à la hâte, m'annonça comme elle avoit trouvé mon Mémoire, l'usage qu'elle en avoit fait; & avec ce ton de bonté, que la bonté seule peut connoître & fait employer, elle me demandoit ma confiance, & en quelque sorte, la permission de sacrifier tout, au bonheur de me sauver. « Je fais, disoit-elle, à quels moyens » vous avez recours pour assouvir » votre faim; désormais vous ne ferez » plus réduit à cette douloureuse ex- » trémité; recevez, à titre de prêt, » le louis que vous trouverez dans » cette lettre ».

*A titre de prêt ! Femme trop généreuse, ce n'étoit pas assez pour vous*

de soulager ma misère ; vous portiez l'attention jusqu'à craindre d'offenser ma délicatesse. Je baignai cette lettre de mes larmes ; après l'avoir lue, je me trouvai à genoux ; prêt à adorer celle qui l'avoit écrite , & après elle , le Dieu bienfaisant dont elle me paroissoit l'image.

Je m'occupai le lendemain à préparer ma réponse. Je ne me targuerai pas ici d'une fausse & hypocrite modestie ; je dirai sans détours , que je fis cette réponse avec mon ame ; & mon ame me suggéra d'éclairer ma généreuse protectrice sur les dangers auxquels elle s'exposoit : je lui fis connoître mes ennemis , leur puissance & leur rage ; elle ne se nommoit pas dans sa lettre : j'ignorois ce qu'elle étoit , & si elle pouvoit les braver.

„ Laissez - moi périr , lui disois - je ,  
„ plutôt que de vous exposer ; n'ou-  
„ bliez pas sur - tout , quoique vous  
„ sachiez , que je ne puis vous offrir

» pour récompense , que ma recon-  
» noissance & mes larmes ».

Les sieur & dame Legros parurent attacher quelque prix à cette franchise. Ma bienfaitrice l'appeloit , de la générosité ; elle ne devoit pas s'en étonner sans doute : mais avec quelle sensibilité elle daigna m'en remercier , & combien cette seconde lettre m'inspira de confiance & de vénération pour celle qui l'avoit écrite. Elle l'avoit accompagnée d'une poudre & d'onguent , destinés à chasser l'horrible vermine qui suçoit & rongeoit ma chair : j'en fis usage à l'instant même , & dès cette première nuit , je sentis moins les douleurs & les démangeaisons affreuses que j'éprouvois depuis plus de deux mois , & auxquelles il m'eût été impossible de résister encore long-temps. Je retrouvai un peu de sommeil , que je ne connoissois plus , & dans moins de quatre jours , je fus entièrement délivré de ma vermine.

Pendant ce tems-là, le sieur Legros rédigeoit, sur tous les faits & les renseignemens que je lui avois donnés un mémoire dont il préparoit plusieurs copies : & sa respectable femme cherchoit des protecteurs puissans qu'elle pût opposer à mes ennemis. Je préviens que je montrerai, dans ces nouveaux détails, la franchise, la fermeté avec laquelle j'ai écrit les deux premières parties de ces mémoires : je citerai beaucoup de noms connus, & je ne les citerai qu'avec des faits.

Ma protectrice, instruite que M. le vicomte de la Tour du Pin étoit lié avec M. le Noir, fut le trouver ; elle l'intéressa en ma faveur, lui remit un mémoire, & en obtint la promesse qu'il solliciteroit pour moi, près de son ami. Il le fit : M. le Noir lui répondit qu'il étoit faux que je fusse à Bicêtre ; que j'étois fou & détenu comme tel à Charenton. La dame

Legros vit alors quelle alloit être la marche de nos adversaires; toujours des impostures, auxquelles elle se prépara à opposer toujours la vérité. Au surplus, elle fut enchantée d'apprendre que M. le Noir lui-même ne me reprochoit aucun forfait. Son prétexte pour justifier la barbarie avec laquelle j'étois traité, prouvoit de la passion; mais elle aimoit mieux avoir à combattre mes ennemis que mes crimes. Elle prouva à M. de la Tour du Pin que son ami lui en avoit imposé. Il hésitoit malgré cela à le lui reprocher & à l'en convaincre; il céda enfin aux importunes sollicitations de la dame Legros. M. le Noir, pour toute réponse, lui dit que c'étoit par ordre du Roi que j'étois détenu avec autant de sévérité; qu'il n'y étoit pour rien, & ne pouvoit rien opposer aux ordres du souverain. M. de la Tour du Pin pressa en conséquence la dame Legros très-vivement, de cesser des

efforts qui feroient vains ; & dont les suites inutiles pour son protégé , pourroient devenir funeftes pour elle.

Ces obftacles irritoient fon courage loin de l'affoiblir. Elle chercha d'autres perfonnes dont la fenfibilité fût moins timide , ou qu'elle pût échauffer davantage par fes efforts. On lui vanta les qualités précieufes de la préfidente de Lamoignon , époufe du dernier garde-des-fceaux de ce nom. Je vais parler auffi de ce magiftrat ; je dois prévenir que je ne m'occuperai que de ce qu'il a fait pour moi ; il ne me convient nullement , & il feroit inutile à mon hiftoire , de rappeler en lui le miniftre de 1788.

La dame Legros fe préfenta une infinité de fois à la porte de Mde. de Lamoignon ; fans jamais pouvoir obtenir audience. Enfin , cependant un jour , elle eut le bonheur de pénétrer jufque dans l'antichambre , & elle fit demander un moment d'en-

tretien , pour des objets , disoit-elle ; de la plus grande importance. Mde. de Lamoignon fit répondre qu'elle ne parloit jamais aux personnes qu'elle ne connoissoit pas ; qu'au surplus , elle pouvoit lui écrire. Elle s'en garda bien , parce qu'alors il eût fallu signer sa lettre ; & elle s'étoit fait une loi de n'indiquer , sous aucun prétexte , son nom & sa demeure , pour pouvoir échapper toujours aux recherches & aux poursuites de mes ennemis. Elle me fit écrire deux lettres , l'une à M. de Lamoignon , & l'autre à son épouse ; elle y joignit deux mémoires , & fit demander audience pour mon confesseur. Elle fut prévenir alors l'abbé Brindejon , dont j'ai parlé : il avoit quitté Bicêtre , & étoit directeur du convent des dames de Sainte-Valère , près les invalides. Elle en avoit auparavant arraché la promesse qu'il se rendroit au moins au désir des personnes qui pourroient chercher à



lui parler de moi ; à lui demander s'il étoit vrai que je fusse devenu fou & enragé ; & qu'elle étoit ma conduite à Bicêtre , où il avoit été à portée de m'examiner & de me connoître. L'abbé Brindejon l'avoit promis , & il l'a fait ; mais combien il est fâcheux pour lui que je sois forcé , dans ces récits , de placer son nom à côté de celui de la dame Legros. Elle le voyoit sans cesse pour le préparer à l'entrevue pour laquelle elle se flattoit toujours qu'il feroit mandé. Sa joie fut vive , quand , se trouvant chez lui peu de jours après l'envoi de mes mémoires à l'hôtel de Lamignon , elle en vit arriver un domestique qui étoit chargé d'inviter l'abbé de passer chez ses maîtres. Elle lui rappela alors les moindres particularités qui me concernoient : elle revint à Paris avec lui ; elle l'échauffa pendant tout le chemin , & chercha à lui communiquer son zèle : il promit

tout. Le soir, elle retourne chez lui ; il lui apprend que M. de Lamoignon l'a très-bien reçu, mais qu'il lui a fait sur moi une foule de questions auxquelles il n'a pu répondre. La dame Legros reste muette de surprise & d'indignation : elle le remercie cependant, & lui parle de sa reconnaissance : effort pénible pour une ame noble & franche comme la lienne, mais auquel à chaque pas elle étoit réduite à se soumettre, pour ne pas aigrir les personnes tièdes qui pouvoient désirer le bien ; mais qui ne favoient le faire qu'avec indifférence. Il ne lui restoit qu'une ressource ; c'étoit de voir M. de Lamoignon ; & d'autre moyen d'y parvenir, que de me le faire demander à moi-même. Elle m'envoya en conséquence la minute d'une lettre, à écrire à ce magistrat, dans laquelle elle sembloit avoir fondu son ame entière. Ce moyen lui réussit ; elle porta la lettre :

en

en la remettant au Suisse , elle fit annoncer qu'elle en attendoit la réponse : on donna ordre de l'introduire. M. de Lamoignon , étonné , attendri du zèle qu'elle montroit ; lui promit de le seconder ; mais il ne lui dissimula pas qu'il trembloit de ne pouvoir réussir. Il vit plusieurs fois M. le Noir : celui-ci le renvoyoit au ministre , le ministre au lieutenant de police ; ce jeu dura neuf mois. M. Amelot ne cachoit pas qu'il ne voyoit d'autres obstacles à me rendre la liberté , que les efforts de M. le Noir pour l'empêcher.

Grâces aux soins de ma généreuse amie , je n'en étois plus réduit à vendre le morceau de pain grossier destiné à me nourrir , pour acheter le papier auquel je confiois , en tremblant , mes plaintes & mes douleurs.

Instruite de ces dispositions du Ministre , elle me dicta encore un mémoire fort intéressant , que je lui adressai ; & dans lequel je cherchois à l'inté-

reffer par la peinture de mes maux. Quel homme eût pu écouter froidement les soupirs d'un infortuné ; enfeveli depuis trente trois ans dans les cachots : palpitant encore , mais extenué par la faim et tous les besoins réunis ? Qui ? un Grand sans doute. Eh ! l'excès de mon indignation m'arrache ce mot ; quand je me rappelle que ce mémoire resta sans réponse ; que tous ceux à qui jusque-là j'avois paru inspirer quelque intérêt , abandonnèrent Mde. Legros ; & que depuis , elle s'adressa vainement à plus de deux cent personnes en place ou en crédit , qui toutes repoussèrent mes plaintes et ses larmes , ne les écoutèrent que froidement & avec embarras ; & sembloient craindre que quelques-uns des Ministres que je dénonçois , ne soupçonnassent un jour qu'ils les avoient écoutées. Cette vertueuse femme me cachoit une partie de ses efforts , pour ne pas m'accabler de la douleur d'en connoître l'inutilité ;

mais j'en favois assez , & depuis long-tems , d'ailleurs , la faculté d'exister n'étoit plus devenue pour moi que la faculté de souffrir. Pour la Dame Legros , elle étoit loin de se laisser abattre ; elle soutenoit , elle ranimoit mon courage : elle cherchoit à me faire jouir du bonheur d'espérer encore , lorsqu'elle même déjà commençoit à ne plus espérer. Pour comble de maux , elle avoit épuisé ses ressources , en achetant le silence de celui de mes gardiens , qui favorisoit notre correspondance ; ainsi que par une foule d'autres dépenses que je lui occasionnois. Ses parens , ses amis , ses connoissances , l'entouroient sans cesse pour la détourner du projet de solliciter plus long-tems en ma faveur ; tous les grands qui applaudissoient à son zèle , cherchoient à le refroidir par intérêt pour elle-même : tremblez , lui disoient-ils tous ; si votre protégé sur-tout est innocent , tremblez ; ses ennemis vont

devenir les vôtres ; ils vous précipiteront dans le même cachot , pour ensevelir avec vous des iniquités que vous osez dévoiler. On l'entouroit d'obstacles , on frappoit tous ses regards de l'aspect du danger : elle échappoit à toutes les mains qui s'unissoient pour la retenir ; toujours courageuse , toujours inébranlable , elle ne voulut consulter que son cœur , & elle résolut de m'en consacrer tous les mouvemens.

Elle apprend qu'une des femmes de MADAME , nommée Mde. Duchesne , avoit sur l'esprit de la Princesse un empire absolu , dont elle n'usoit jamais que pour la porter à des actions de justice & d'humanité. Ma bienfaitrice la cherche par - tout , & après une multitude de courses , elle parvient à connoître son domicile à Versailles ; elle part à l'instant même : elle se présente chez Mde. Duchesne ; on lui apprend qu'elle est à la campagne , dans une terre nommée *Santeney* ,

située à sept lieues de Paris. Elle n'hésite pas ; déjà accablée de fatigues , elle prend le chemin de Santeny , & tantôt à pied , tantôt sur des charettes sur lesquelles elle se délassoit un moment , elle fait cette nouvelle route , & arrive à Santeny. Madame Duchesne en étoit répartie il y avoit moins d'une heure & retournoit à Versailles. Rien n'arrête la dame Legros ; elle revient coucher chez elle , & le lendemain repart pour Versailles. Prête d'y arriver , elle fait un faux pas ; & dans la crainte que son mari ne l'a forçât à prendre une voiture , elle fait des efforts incroyables , augmente sa douleur pour la lui cacher. Ils se présentent chez madame Duchesne ; qui les reçoit avec une bonté attendrissante ; le récit de mes malheurs , les instances touchantes de mes deux protecteurs lui arrachent des larmes : elle applaudit à leur sensibilité , elle la partage ; mais cependant elle refuse de

parler de cette affaire à la Princesse. Comment défendre un malheureux contre deux Ministres , les dénoncer en quelque sorte ? Ils insistent , ils prient , ils l'attendrissent de nouveau ; ses larmes la trahissent encore : elle accepte un mémoire , & promet d'en faire usage.

Ma bienfaitrice , enivrée , s'occupoit de ce moment de jouissance , qui sembloit lui en présager de plus vifs ; elle ne sentoit plus sa douleur : la fatigue , un affaîssement total la lui rappellent ; son pied ne peut plus la soutenir ; elle tombe ; elle avoue trop tard son accident à son mari : il la place sur une voiture qu'ils rencontrent au milieu du chemin : elle rentre chez elle , & elle passe six semaines entières sur son lit où elle éprouve des douleurs effroyables.

Ce long terme expiré , le premier usage qu'elle fait de ses forces est pour retourner à Versailles ; elle est admise



de nouveau chez madame Duchesne : elle apprend que le lendemain du jour où elle avoit reçu le mémoire ; au moment où elle lisoit encore , & s'échauffoit au récit de mes souffrances, un prêtre nommé l'abbé Chauffart , (1) pré-

---

( 1 ) Il n'est pas hors de propos de rappeler ici deux anecdotes assez piquantes sur ce charitable ecclésiastique : lorsque la dame Legros , après deux années encore de démarches & d'intrépidité , eut enfin brisé mes fers ; elle rencontra cet abbé Chauffart chez un Grand ; où il eut l'audace de dire , en sa présence , que c'étoit à lui , à ses soins généreux que je devois ma liberté.

L'autre trait est moins ridicule , mais il est plus atroce. Le sieur Legros se trouvoit un jour avec lui chez madame Duchesne ; ils sortirent ensemble ; l'abbé Chauffart , osa lui dire : — où en seroit on , si on vouloit écouter toutes les demandes de cette espèce ; on seroit assailli par une foule de malheureux. Quant à vous , Monsieur , continua-t-il en s'adressant au sieur Legros , sachez que lorsqu'on est sans fortune , sans crédit & sans nom , il y a plus que de la témérité à se charger de pareilles affaires.

cepteur des pages de Sa Majesté , étoit entré chez elle , & au nom de Latude , lui avoit arraché des mains cet écrit ; en lui apprenant que ce n'étoit qu'un enragé pour qui il étoit impossible de s'intéresser , sans se compromettre vivement & sans courir les plus grands risques : cette femme respectable, sans doute , puisqu'elle étoit humaine & sensible , me plaignit, parla de ses regrets & renvoya madame Legros tremblante & désespérée.

Il y avoit dix-huit mois que cette compatissante amie étoit ainsi balotée entre la crainte & l'espérance ; & s'épuisait par ses efforts , sans avoir vu celui qui en étoit le triste & malheureux objet. Le désir de me connoître étoit devenu le besoin de son ame , & il s'aigrissoit tous les jours par les difficultés qui s'opposoient à ce qu'elle le satisfît , par l'intérêt qu'elle m'avoit voué , & qui devenoit plus tendre à mesure que ma situation lui paroîs-

soit plus déplorable. Enfin elle croit démêler un moyen de parvenir à me connoître ; elle l'embrasse avec transport , & court au-devant de ce qui peut le faire réussir. Elle apprend que le bon & respectable abbé Légal , mon ancien consolateur , obtenoit facilement à la Police , la permission de parler aux prisonniers de Bicêtre ; elle va le trouver. Elle lui communique son impatience ; tous deux ont le même désir , le même sentiment : ils conviennent d'un jour , & le vénérable Ecclésiastique sollicite l'ordre d'être admis à me parler. Mais l'ordre est donné pour lui seul ; & toute la faveur dont cette sensible amie pourra jouir , sera de me voir traverser la cour , au moment où on me conduira dans la salle , dans laquelle l'Abbé pourra seul être admis. N'importe , elle s'en contente : elle m'annonce ce bonheur que je devois si vivement partager : elle se trouvera sur mon passage , je la

reconnoîtrai à une branche de buis qu'elle tiendra à sa main. Nos ames pourront se parler & se confondre ; mais elle m'impose l'obligation de contraindre mes moindres mouvemens , pour ne pas dévoiler à mes surveillans notre intelligence , & ne pas m'exposer à voir encore appesantir mes fers.

Je la verrai donc ! Le jour est arrivé , l'heure approche ; on ouvre mon cachot : deux gardes armés d'énormes bâtons m'avertissent de les suivre. Tous mes membres sont agités par un sentiment nouveau ; mes sens & ma raison éprouvent une sorte d'ivresse : je veux marcher , mes genoux fléchissent ; & je puis à peine me traîner , à l'aide des hommes qui m'accompagnent. Et mon amie , ma respectable mère , quelle étoit alors sa situation ? Pâle , hâletante , elle m'attendoit ; ses yeux venoient au-devant de mes pas. Elle m'apperçoit : quel

spectacle ? Un mouvement involontaire lui fait détourner la tête avec horreur. Son ame cependant la rappelle à elle-même. Elle reporte ses regards sur moi : elle voit un fantôme effrayant, dont l'aspect repousse la pitié : des yeux hagards & éteints , des traits effacés , une bouche livide , une barbe longue qui me couvroit une partie du visage & retomboit sur ma poitrine ; une démarche incertaine & tremblante : des lambeaux sales & pourris qui me couvroient à peine. Quel effroyable objet d'une compassion si tendre , d'une sensibilité si vive ! J'arrive près d'elle ; je la cherchois , & mes yeux , éblouis du jour que je revoyois , ne la trouvoient pas. Mon cœur me l'annonce enfin : je la vois , je vole , je me trouve dans ses bras ! la crainte arrête un instant ses mouvemens ; mais bientôt elle obéit comme moi à l'élan qui l'entraîne : elle me serre , elle me presse , & nous

pleurons ensemble ; mes gardes attendris n'ont pas la force de m'arracher de ses bras. Moment heureux & inappréciable , qui réparez alors trente-quatre années de désespoir & de tourmens ! Puissiez-vous rester à jamais gravé dans mon cœur pour me dédommager de tant de maux ! Ah ! du moins , coulez lentement dans mon souvenir , & fixez-y le bonheur.

Il fallut me séparer de ma généreuse amie pour entrer dans la salle où m'attendoit l'abbé Légal : elle épia l'instant de ma sortie ; je la revis , je l'embrassai , nous pleurâmes encore ; & grâces à l'humanité de mes gardes ; je pus respirer un moment dans ses bras , & retrouver assez de forces pour lui parler alors. Nous nous quittâmes enfin : moi , consolé de ma misère : elle , enflammée d'un nouveau courage , & avec une nouvelle ame plus forte , plus inépuisable encore que la première.

Bientôt un événement vint ranimer nos espérances : nous étions alors en 1781. Le 22 Octobre de cette année fut le jour de la naissance du premier Dauphin. De tout tems , cette époque fut celle , pour la ville de Paris , de la rémission même d'une foule de crimes ; étoit-il possible qu'elle devînt funeste à l'innocence ? Nous étions loin de le craindre. Mde. Legros s'empressa de me faire parvenir un exemplaire des lettres-patentes , qui établissoient la commission chargée , selon l'usage , d'assister le Grand aumônier dans l'examen des prisons d'état & de toutes celles de Paris & de Versailles , “ pour , sur le rapport ” qui nous en sera fait , disoit le ” souverain , être par nous incessamment pourvu à la délivrance de ” ceux dont les causes se trouveront ” remissibles ”.

N'étois - je donc pas dans le cas de cette clémence , moi qui étois en

droit de n'implorer que la justice ; moi , que mes ennemis ne pouvoient accuser d'aucun crime , d'aucune faute ; & contre qui , il ne leur étoit resté de ressources que l'imposture ?

Une chose cependant devoit nous faire trembler. Dans le nombre des commissaires nommés pour faire l'examen des prisons , se trouvoit M. de Sartines : le voilà donc encore une fois mon juge !

Toute la commission vint à Bicêtre le 17 mai 1782 ; elle fit comparoître tous les prisonniers : je fus présenté à mon tour. J'étois dans l'état affreux dans lequel je viens de me montrer aux yeux de mes lecteurs ; mon aimable protectrice , toujours attentive aux moindres détails qui pouvoient nous conduire à notre but , m'avoit tracé la marche que je devois suivre. J'avois appris le petit discours que j'aurois à prononcer devant ces Mes-



sieurs ; je le rendis éloquent sans doute avec mes larmes. Une partie de mes juges parut m'entendre avec intérêt : M. le cardinal de Rohan, alors grand-aumônier, montra une pitié plus active. Cet homme, vraiment bon , m'écouta avec une attention consolante , & ne put cacher son attendrissement. Ah ! ce mouvement de son cœur l'honoroit sans doute , comme toute la conduite qu'il a tenue envers moi ; & que je regarde comme le premier , le plus doux de mes devoirs de publier.

Un de mes juges me fit plusieurs questions ; il fit écrire mes réponses. M. le cardinal, de son côté, parut dicter une note à un de ses adjoints ; je ne doutai point qu'elle ne me concernât : je ne m'étois pas trompé.

Je promenois avec tranquillité mes regards sur tous mes juges ; ils étoient calmes & fereins , & sembloient éprouver , moins cette horreur qu'inf-

piroit naturellement la vue de ma misère , que l'émotion douce & bien-faisante que cause à un homme sensible , la présence de l'homme qu'il va rendre heureux. J'allois fortir consolé , lorsque mes yeux se fixèrent sur M. de Sartines ; je frémis , & je lis mon arrêt sur les replis sinistres de son front.

Cependant , pour l'embarrasser au moins & déconcerter sa marche , je m'adressai à l'instant même au sieur Tristan, qui étoit présent, & je lui dis : “ Je viens de convaincre mes juges de mon innocence ; j'ai osé devant eux défier mes accusateurs , quels qu'ils puissent être. Vous , Monsieur , dites si , depuis six ans que je suis dans les cachots de cette maison & soumis à votre inspection , je vous ai fourni le plus léger sujet de plainte ,. Il répondit que non. Je fis alors un profond salut , & je sortis.

Deux jours après , je calculois dans  
ma

ma solitude qu'elles pourroient être les suites du combat que mes ennemis alloient livrer à mes juges , lorsque je vis arriver une personne qui se dit un des secrétaires du Grand-aumônier , chargé par ce prélat de venir rassurer mon esprit ; d'échauffer mon courage en me promettant qu'il n'oublieroit pas mes infortunes : il avoit ordre aussi de m'offrir un secours d'argent.

Jamais je ne me suis rappelé ce moment sans verser des larmes. Quelle bonté touchante ; j'ai presque dit , quelle étonnante sensibilité ! Puisse cet acte d'humanité vous servir de leçon & d'exemple , à vous juges sévères , qui ne voyez jamais qu'un criminel dans l'homme chargé de chaînes ; qui ne montrez que de l'horreur à son approche , & dont vos regards toujours sombres , toujours dédaigneux , repoussent la confiance & le jettent dans le désespoir.

J'attendis plusieurs mois , mais en vain , l'effet des promesses qu'on m'avoit faites ; enhardi par les bontés de M. le cardinal , j'osai lui écrire , & les lui rappeler. Je demandois au moins qu'il me tirât de mon cachot , où mon corps achevoit de se dissoudre. Il daigna renvoyer sur le champ le même secrétaire , M. Carbonnier , avec l'ordre exprès de me faire sortir des cachots & de me placer dans une chambre saine & commode ; il me fit remettre encore un nouveau secours d'argent, en m'invitant d'attendre avec patience l'instant où la foule immense d'affaires que lui donnoit la commission , lui permettroit de s'occuper de la mienne. Mais celle-ci, dira-t-on, inspiroit-elle donc moins d'intérêt que les autres ? Trouvoit-on ailleurs des prisonniers dont la captivité eût été plus affreuse , plus injuste & plus longue ? Non , sans doute ; aussi M. le cardinal s'en étoit-il occupé avant

tout : mais il me cachoit ses efforts , pour n'être pas forcé d'avouer les obstacles que lui opposoit la rage de mes ennemis. Il fut réduit dans la suite à en parler lui-même au Roi ; trois fois il s'adressa à lui : en implorant sa justice , c'étoit aussi recourir à la source des vertus ; mais ce Monarque , honnête homme , a plus d'une fois éprouvé que le sort des Rois est d'être presque toujours trompé. Il n'avoit pas acquis alors cette funeste expérience qui doit être si cruelle pour son cœur : aigri , prévenu par mes ennemis , il répondit au cardinal la troisième fois , que ses efforts seroient vains , & qu'il défendoit qu'on lui parlât de moi davantage. Je suis autorisé à publier ce fait ; j'en ai bien d'autres à dévoiler encore.

Pendant tout ce tems , ma sensible amie ne restoit pas oisive : instruite par moi de l'intérêt généreux dont m'honoroit M. le cardinal de Rohan ;

& des bontés de son secrétaire, elle cherchoit à se lier avec celui-ci, pour concerter avec lui toutes ses démarches : n'osant prétendre à l'avantage d'être admise aux pieds de son Eminence. Il y avoit deux mois ou environ, qu'elle se présentoit régulièrement plusieurs fois par jour à la porte de l'hôtel, sans jamais avoir pu passer la loge du suisse ; elle chercha à intéresser à mon sort la femme de celui-ci, & elle y parvint. Elle apprit alors que depuis que la commission étoit établie, le Prince & ses secrétaires n'avoient pas eu un instant de repos, & qu'il y avoit les ordres les plus exprès de n'admettre aucun de ceux qui pourroient venir interrompre leur travail. Cette femme indiqua ensuite à la dame Legros un moyen qui, sans l'exposer à des reproches, pourroit lui faciliter une entrevue avec M. Carbonnier. Elle eut lieu enfin, & cet homme honnête, se rappelant

mes malheurs , promit à ma protectrice de seconder son zèle & ses efforts ; il l'invita à venir souvent lui communiquer son courage & lui servir de guide pour l'aider à me délivrer. Il fit plus ; il en parla sans doute au Prince , qui , lui-même , témoigna le désir de voir la dame Legros.

Ce fut le 15 mars 1783 , qu'elle fut admise pour la première fois à son audience. Il l'accueillit avec cette douceur , cette sensibilité que nous trouvons si touchantes chez les grands , & qui donnent tant de prix quelquefois à leurs bienfaits. Il descendit avec mon amie , dans les moindres détails de mon affaire : il lui dit qu'il s'étoit imposé la loi de ne rien faire de relatif à sa nouvelle commission , que n'approuvassent ses adjoints ; qu'il solliciteroit près d'eux la fin de ma longue captivité , mais qu'il falloit qu'elle y travaillât de son côté. Il

daigna lui tracer sa marche , & l'invita avant tout de voir M. Brochet de Saint-Preſt , un de ſes collègues , & de lui rendre compte de leur conférence. En quittant la dame Legros , il donna les ordres les plus précis , pour qu'à toute heure les portes de ſon hôtel lui fuſſent ouvertes. La ſenſibilité de ceux qui liſent ces détails , acquitte ma reconnoiſſance envers cet homme reſpectable : c'eſt l'hommage le plus vrai que je puiſſe lui offrir. C'eſt donc chez lui que cette femme étonnante ne dut le plus libre accès , qu'à des vertus qu'il partageoit ſans doute , puisqu'il ſavoit les admirer.

Mde. Legros ne perdit pas un moment , & fut trouver M. de Saint-Preſt. Je ne prétends pas accuſer ce magiſtrat ; il fut , comme tant d'autres , trompé par ſes ennemis , & il ne fit que répéter ce qu'ils lui avoient appris dans la conférence qu'il eut avec



ma protectrice , qu'elle transcrivit à l'instant même , & que je vais rapporter.

La dame Legros est présentée ; elle est admise ; elle expose l'objet de sa visite ; elle prie , elle presse.

*M. de Saint - Prest.* Connoissez-vous l'homme pour qui vous vous intéressez ?

*Mde. Legros.* , Oui Monsieur , je le connois pour un homme malheureux & innocent. Voici un mémoire qui contient le détail de ses infortunes & des persécutions qu'il a essuyées ; il n'énonce que des faits : tous sont vrais , & nous pouvons les justifier. Daignez y donner quelque attention.

*M. de Saint - Prest.* Innocent , honnête homme ! Non , vous ne le connoissez pas : vous ignorez donc ce qu'il a fait ?

*Mde. Legros.* Je fais ce dont on l'accuse ; mais je fais aussi que ja-

mais on n'a même essayé de l'en convaincre : vous êtes juste , Monsieur , & vous ne souffrirez pas qu'un innocent périsse dans les fers, victime de l'injustice & de la haine.

*M. de Saint-Prest.* Je ne suis pas le maître : tout dépend du Roi.

*Mde. Legros.* Je fais , Monsieur , que le Roi , en établissant la commission dont vous êtes membre , vous a donné sa confiance , & qu'il adoptera votre décision.

*M. de Saint-Prest.* Je puis , il est vrai , rendre la liberté à votre prisonnier ; mais êtes-vous bien certaine de son innocence ? Pour moi , je le crois très-coupable.

*Mde. Legros.* Permettez - moi de vous observer , Monsieur , que vous le croyez sans preuves & sans l'avoir entendu. Je ne me suis intéressée à son sort , je n'ai entrepris sa défense qu'après m'être convaincue qu'il n'est que malheureux.

*M. de Saint-Prest.* Et qui donc êtes-vous pour lui consacrer tant de soins ? Depuis quand le connoissez-vous ?

*Mde. Legros.* Depuis deux ans ; & je n'ai dû qu'à ses infortunes ce triste avantage.

*M. de Saint-Prest.* Quoi ! vous n'êtes pas sa parente , son amie ? Qui peut donc vous intéresser si vivement à son sort ?

*Mde. Legros.* Je suis sensible , & il est malheureux.

*M. de St. P.* Eh bien ! madame , on vous a trompée ; votre protégé n'est qu'un voleur.

*Mde. Leg.* Je fais , monsieur , ce que vous voulez dire ; je ne croyois pas qu'on osât renouveler encore cette horrible imposture. Dans ce cas , loin de défendre M. de Latude , je viens l'accuser moi-même , je viens demander qu'on le transfère dans les prisons de la loi ; qu'on lui fasse son procès ; qu'un

jugement juridique prononce sur son fort , & prouve son innocence ou son crime. Vous êtes juste , monsieur , vous savez combien , s'il n'est pas coupable , sont horribles les tourmens qu'il endure : s'il l'est , vous êtes magistrat , & vous savez “ que des souffrances in-  
” connues , des peines obscures , du  
” moment } qu'elles ne contribuent  
” point au maintien de l'ordre par la  
” publicité & par l'exemple , devien-  
” nent inutiles à la justice ” , & qu'elles sont dès-lors un attentat contre l'humanité. Ce sont - là , monsieur , les termes d'une des loix que vous êtes chargé de faire exécuter , & vous la connoissez sans doute.

*M. de St. P.* J'examinerai votre mémoire.

Il prévint ensuite la dame Legros , qu'il partoît pour la campagne , & qu'à son retour , il consentiroit encore à l'entendre.

Pendant cet intervalle , on raya mon

nom de la liste des prisonniers dont la commission devoit s'occuper. ...!

Dès que mon amie fut instruite de ce nouvel attentat , elle courut se jeter aux pieds de notre protecteur , lui demander vengeance & justice. Hélas ! il ne put que pleurer avec elle ; son crédit à la cour commençoit à s'affoiblir. Que pouvoit - il contre deux ministres sans pudeur qui osoient tout , bravoient tout ; & qui pouvoient tout enfin , puisqu'ils étoient des ministres.

M. le cardinal consola la dame Legros ; il gémit avec elle sur mon sort & sa douleur ; il pleura , ah ! ce mort vaut bien un éloge. Il ne pouvoit donc plus lui donner que des conseils ? Il insista beaucoup sur la nécessité de prévenir & d'intéresser la Reine pour moi ; elle est bonne , disoit-il , & quand on ne l'égare pas & qu'on laisse agir son cœur , elle désire le bien. Elle pourra donner des ordres pour que la com-

mission reprenne & examine de nouveau cette affaire.

Madame Legros avoit ouï parler de M. de la Croix, avocat; connu par des talens supérieurs, & plus encore par de rares vertus; estimé au barreau, respecté dans le monde, & jouissant partout de la plus haute considération: elle fut le trouver; il la reçut, l'écouta; & applaudissant à son zèle & à ses efforts, il se sentit digne de l'imiter, & lui demanda d'être associé à l'honneur de partager avec elle le danger de me secourir.

Bientôt le précieux avantage de compter M. de la Croix au rang de mes protecteurs m'en attira un autre, qui dès-lors adoucit tous mes maux, & devint à jamais le charme de ma vie. Oui, je veux la consacrer pour la rendre heureuse, à vous respecter, à vous adorer, à bénir l'instant où je vous connus, généreuse & vénérable amie: pardonnez à une ame trop pleine

de vos bontés , cet élan impétueux. Ah ! quand on est accablé de vos bienfaits , quand on peut vous aimer , quand on connoît v<sup>os</sup> vertus, il est difficile de se rappeler votre rang & vos titres.

Madame D' . . . . . fille , femme de ministres ; & plus que cela , humaine , charitable & sensible , fut instruite par M. de la Croix de la ligue qu'il venoit de former avec Mde. Legros , pour me sauver ; elle voulut y entrer ; elle voulut connoître cette femme courageuse , qu'elle étoit digne d'aimer : bientôt elle partagea son héroïsme, comme elle partageoit ses vertus.

Elle voulut avant tout me voir , pour juger par elle-même , si je méritois les sentimens que ma protectrice venoit de lui transmettre. Elle vint à Bicêtre sans que je fusse prévenu , & entendit de ma bouche le récit de ma longue & douloureuse histoire. De retour à Paris , elle fit inviter la dame Legros à venir

la trouver ; elle lui recommanda de chercher les moyens de me faire parvenir sans délai une robe de chambre , les hardes dont je pouvois avoir besoin & en général l'argent , & tous les secours qui pourroient adoucir ma misère.

Mon amie enchantée , accourut m'apporter cette heureuse nouvelle , & me remit dix louis de la part de cette divinité tutélaire , que dorénavant je n'appellerai plus que *Minerve* , du nom que je lui donnai alors , & que mon cœur osera toujours lui continuer.

Je fus transporté de joie en recevant ces dix louis. J'étois instruit depuis quelque tems de la détresse de mon amie ; elle s'étoit épuisée pour moi ; déjà elle payoit difficilement celui de ses gardiens qu'elle n'avoit attendu qu'à force d'argent : je fus qu'elle n'avoit plus sur sa table que du pain dur & des mets grossiers : qu'elle avoit vendu quelques bijoux & ses meubles



les plus précieux. Et son époux, son estimable époux le permettoit : il faisoit plus, il l'accompagnoit, il l'aidoit & consacroit à de nouvelles dépenses relatives à moi, le foible produit de tous ses travaux !

Je me crus assez heureux pour pouvoir rembourser à mon amie une partie de ce qu'elle avoit avancé pour moi ; elle fut inflexible ; elle ne consentit pas même à accepter à titre de prêt, huit des dix louis que m'envoyoit Mde. d'..... Tout ce que je pus obtenir, fut qu'elle me laisseroit payer, à l'avenir notre commissionnaire secret.

Cependant il y avoit six années que j'étois à Bicêtre. J'ai dit que les lieutenans de Police venoient y tenir des bureaux que M. le Noir avoit réduits à un seul tous les ans. Jusques-là j'avois demandé en vain d'être admis devant lui & d'obtenir audience ; on n'avoit jamais voulu m'entendre. Cette fois, il me demanda lui-même, & le len-

demain de pâques , je comparus devant lui. Il étoit assis devant une table , & avoit autour de lui une foule de personnes. Prétendoit-il leur paroître aimable ? je l'ignore , et je ne puis soupçonner quel étoit son but , en affectant pendant tout mon interrogatoire un ton léger , de plattes & maussades minauderies , qui , par-tout ailleurs avec son costume , ne'ussent été que ridicules ; mais qui , en face d'un malheureux dont il étoit juge , devenoient une atroce & insultante cruauté. Quoiqu'il en soit , laissons-le balancer mollement ses jambes & caresser ses dentelles ; écoutons ses interrogats & mes réponses.

*Le Noir.* J'ai lu tous vos papiers ; ils ne sont remplis que d'extravagances & de folies.

*Latude.* Ce n'est pas en ma présence , Monsieur , que vous les avez lus.

*Le*

*Le Noir.* Non, vous n'avez jamais fait que des sottises.

*Latitude.* Je ne croyois pas au moins qu'on dût punir un homme sans l'avoir entendu.

*Le Noir.* Vous vous êtes échappé plusieurs fois de la Bastille & de Vincennes, n'est-ce pas; or, vous m'avouerez que ce sont là des folies.

*De Latitude.* Je ne le croyois pas, Monsieur.

Il échappa alors à plus de trente personnes qui étoient présentes, un rire d'indignation & de pitié, qui parut déconcerter un moment notre vénérable magistrat; mais un léger coup de tête lui rendit bientôt toutes ses graces, & il continua:

*Le Noir.* Depuis que vous êtes à Bicêtre, avez-vous cherché encore à vous échapper?

*Latitude.* Non, Monsieur.

*Le Noir.* Est-ce que vous y avez trouvé plus de difficultés?

*Latude.* Non, Monsieur; il y en a infiniment moins. J'ai fui de Vincennes & de la Bastille, parce que j'y étois soumis à la fureur de gens qui étoient à la fois mes ennemis, mes juges & mes boutreaux; ici je me suis toujours flatté que je ne le serois qu'aux loix.

*Le Noir.* Quels sont donc vos ennemis?

*Latude.* Dispensez-moi de les nommer.

*Le Noir.* Il le faut.

*Latude.* Vous l'exigez, Monsieur; c'est M. de Sartines, votre ami.

*Le Noir.* Mon ami! Il est vrai; mais si je vous rends votre liberté, ou prétendez-vous aller?

*Latude.* Je suis honnête homme, Monsieur; & je crois avoir le droit d'aller par-tout.

Il me fit signé alors de sortir. Je repris : quand me rendrez-vous, Monsieur, ma liberté?

*Je n'y puis rien*, me répondit-il ; VOS PAPIERS SONT ENTRE LES MAINS DU ROI. Mensonge infâme ! que M. le Noir & ses pareils répétoient sans cesse , pour rejeter tout l'odieux de leur conduite , sur la personne sacrée du Monarque qu'ils osoient ainsi accuser de leurs assassinats !

Eh ! si cet odieux magistrat n'avoit lu que mes papiers , s'il n'avoit mis que mes papiers sous les yeux du Roi , pourquoi donc étois-je encore dans les fers ? qu'avoit-on trouvé dans ces papiers , qui me rendît criminel ? Ce jour , M. le Noir fit sortir de Bicêtre près de cent prisonniers , dont le plus grand nombre étoient des scélérats flétris par la justice ; & moi , je restai dans les fers !.....

Je m'empressai de faire part de ces détails à mes protecteurs qui tenoient conseil pendant ce temps-là , & dirigeoient d'autres batteries ; il n'y avoit plus de justice , d'humanité à attendre

de mes ennemis ; ils résolurent d'arracher ce qu'ils n'avoient pu en obtenir ; ils osèrent prendre la résolution de les braver & de les intimider. Ce fut M. de la Croix qui eut le courage de monter sur la brèche. Il fut trouver M. de Sartines : ce ministre eut l'impudence de dire qu'il ne me connoissoit pas. Mon généreux défenseur changea de ton alors , & après lui avoir prouvé qu'il me connoissoit très-bien , il lui retraça tout ce qu'il faisoit encore pour m'accabler ; il termina par lui dire qu'il venoit le prévenir charitablement , que beaucoup de personnes de la plus haute distinction étoient résolues de m'arracher des prisons ; que des mémoires contenant le récit de mes tourmens & de sa haine étoient prêts à paroître , & qu'il avoit cru devoir lui apprendre qu'il pouvoit encore prévenir cette publicité , en brisant mes fers. Qu'au surplus , s'il se refusoit à rendre lui-même

cette tardive justice , on fauroit l'obtenir de la commission des grâces.

M. de Sartines , écrasé à ce mot , balbutia , pâlit , & eut la bassesse de dire à M. de la Croix : *Mais si ce prisonnier obtient enfin sa liberté , il passera chez l'étranger , & il y écrira contre moi.*

M. de la Croix lui répondit : Vous connoissez mal cet homme , qu'on n'a cessé de calomnier : il est généreux , il est sensible ; & s'il vous doit sa liberté , il ne se souviendra plus que du bienfait : d'ailleurs , il est à ce moment isolé en quelque sorte sur la surface de la terre ; il sera forcé d'accepter un asyle que lui offrent des personnes honnêtes de Paris , qui répondent de ses démarches & de sa conduite.

Le ministre , pour terminer cette conversation laborieuse , promit à M. de la Croix qu'à son retour de la campagne où il alloit passer quelque

temps , il concerteroit avec M. le Noir , les moyens de me faire rendre ma liberté. Suivons-le maintenant dans sa marche , c'est lui-même qui va nous servir de guide.

Il ne seroit pas permis au Pyrrhien le plus effréné , de douter un moment , d'après ce qu'on va lire , qu'avant son départ pour la campagne , le ministre n'ait concerté avec M. le Noir toutes ses mesures ; pour pouvoir se cacher derrière le rideau , & mettre mes protecteurs aux prises avec le lieutenant de police qui avoit plus de moyens de leur résister. Tout étant ainsi disposé , il partit , & écrivit ensuite à M. de la Croix la lettre suivante , datée de Chevilly , dans laquelle son patelinage éclate d'une manière bien frappante : je la transcris sur l'original que j'ai entre les mains.

« J'ai reçu , Monsieur , à vingt-cinq lieues de Paris , la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire ; j'avois fait , avant de partir , une nouvelle



démarche auprès de M. le Noir , en faveur du fleur de Latude : ce magistrat m'a paru disposé à consentir à sa liberté , *s'il trouvoit de bons répondans*. Je croyois vous avoir dit , dans notre dernière conversation , que les personnes qui offroient de se charger du prisonnier , *pourroient voir* M. le lieutenant général de police , qui leur feroit connoître ses intentions. J'écris à M. de Lamoignon pour l'engager à joindre , dans le moment actuel , sa sollicitation à la mienne ; & j'ai tout lieu d'espérer que cela ne sera pas sans succès. Le seul motif d'humanité m'a déterminé à m'employer pour ce malheureux , & me déterminera encore à faire de nouvelles instances , si vous les croyez nécessaires. Recevez de nouveaux remercîmens de ma part de *toutes vos attentions ET BONS PROCÉDÉS* ,

Je suis , &c. DE SARTINES.

Cette lettre cachoit un piège qu'on découvre facilement. Ces despotes avoient le plus grand intérêt à connoître qu'elles étoient les personnes qui me protégeoient , pour savoir jusqu'à quel point ils seroient forcés d'être bas & vils , ou pourroient devenir insolens vis-à-vis d'elles ; selon qu'elles seroient plus ou moins puissantes. C'étoit précisément tout ce que redoutoit, dès le commencement, Mde. Legros ; non qu'un mouvement de foiblesse pût l'arrêter un moment : on peut juger si une pareille femme connoît la crainte. Mais autant il importoit à nos ennemis de combattre en présence , autant il étoit nécessaire à mes protecteurs de se cacher pour porter des coups plus sûrs. Ils s'assemblèrent à l'instant où M. de la Croix reçut cette lettre , & il fut résolu que Mde. Legros iroit à l'hôtel de la Police. Il n'y avoit plus rien à attendre de la commission ; il falloit donc attaquer mes adversaires ouver-

tement ; il falloit leur ôter tout prétexte , & leur en imposer par du courage & de la fermeté.

Tous les amis de ma généreuse libératrice , tous ses parens , instruits de son projet , se réunirent & l'accablèrent de leurs instances , pour l'empêcher d'aller se livrer à M. le Noir : quelques - uns même de mes protecteurs , effrayés du danger auquel elle s'exposoit , cherchèrent à l'arrêter. Vous vous perdez , lui disoit-on , & vous ne le sauverez pas ; elle fut inébranlable. Elle exigea seulement qu'on promît de ne pas m'abandonner , si elle disparoissoit ; & toutes ses précautions se bornèrent à se faire accompagner par un procureur au châtelet , nommé Moreix. M. le cardinal exigea aussi qu'elle le prévînt de l'instant où elle feroit cette périlleuse démarche , pour épier alors toutes les actions du lieutenant de Police , & ne pas lui laisser le tems de commettre ce

nouveau forfait , dont tant de précautions pouvoient seules peut-être l'empêcher de se rendre coupable.

Le jour destiné à cette visite est venu ; elle arrive à l'hôtel de la police ; écou-tons-là , c'est elle-même qui va me dicter les détails de son entrevue. Elle entre dans la salle d'audience : M. le Noir l'apperçoit , quitte sa nombreuse compagnie , vient à elle , lui prend la main & la conduit dans son cabinet.

*M. Le Noir.* L'homme pour lequel vous vous intéressez , Madame , est fou ; & vous courez de grand risques en cherchant à lui faire rendre sa liberté.

*Mde. Legros.* Non , Monsieur , il n'est pas fou , & je ne crois courir aucun risque , en cherchant à délivrer un honnête homme.

*M. Le Noir.* Le connoissez-vous ?

*Mde. Legros.* Depuis deux ans , Monsieur , je m'occupe du soin de briser ses fers. Je n'ai entrepris de le défendre , qu'après m'être convaincue

par toutes sortes d'informations qu'il n'étoit coupable d'aucun crime ; je ne crois pas en commettre un , en protégeant un innocent.

*M. le Noir.* Mais, Madame, la preuve qu'il est fou, c'est qu'il s'est échappé de Vincennes.

*Mde. Legros.* Deux fois, il est vrai ; mais je n'aurois pas cru que ce fussent là des traits de folie.

*M. le Noir.* On ne doit jamais s'échapper d'une prison.

*Mde. Legros.* Je crois cependant, Monsieur, qu'à sa place vous vous seriez cru heureux de pouvoir l'imiter.

*M. le Noir.* Cet homme n'avoit rien quand on l'a pris.

*Mde. Legros.* Je ne croyois pas, Monsieur, que ce fût un crime ; pauvreté n'est pas vice. Mais au surplus, son évasion de la Bastille ne prouvoit pas qu'il fût dénué de tout. A coup sûr, on ne lui a pas fourni dans cette prison le linge avec lequel il a fait les

quinze cent pieds de corde dont il s'est servi pour s'échapper. Je ne pense pas non plus que ce travail soit une preuve de folie bien convaincante.

*M. le Noir.* Il est faux qu'il se soit jamais échappé de la Bastille.

*Mde. Legros.* Il s'en est échappé, Monsieur; daignez faire visiter les registres de la Bastille, & vous verrez que je ne vous en impose pas.

*M. le Noir.* Je vous dis, Madame, qu'il ne s'est pas échappé de la Bastille.

*Mde. Legros.* J'ai l'honneur de vous assurer, Monsieur, qu'il s'en est échappé : cet homme ne m'a jamais dit un mot qui ne fût exact; & il n'a pu me tromper sur ce fait.

*M. le Noir.* Eh bien ! Madame, puisque vous êtes si obstinée, il faut vous prouver qu'il ne s'est pas échappé de la Bastille,

*Mde. Legros.* Volontiers, Monsieur.

Il sonne, & se fait apporter par un secrétaire le paquet de mes pièces; il

lit ; la dame Legros s'approche pour lire aussi. Le premier papier qui lui tombe sous la main , porte : Note de ses évafions ; & plus bas , *évasions de Vincennes* ; au - deffous , *évasion de la Bastille*. Il ne fut pas plus loin ; il se tourna vers Madame Legros , & d'un ton très-radouci , il lui dit :

*M. le Noir.* Madame , vous avez raison ; mais que ferez - vous de cet homme , si je lui accorde sa liberté ? Il n'a point de fortune.

*Mde. Legros.* Je n'avois qu'un fils tendrement chéri ; j'ai eu la douleur de le voir mourir il y a peu de tems. Il me consolera de sa perte , il le remplacera.

*M. le Noir.* Vous avez donc de la fortune , pour prendre une charge aussi considérable ?

*Mde. Legros.* Non , Monsieur , je ne possède rien.

*M. le Noir.* Quel est votre état ?

*Mde. Legros.* Mon mari fait des

éducations particulières : nous vivons deux, & si vous m'accordez ce que je vous demande, nous vivrons trois.

*M. le Noir.* Mais l'état de votre mari n'est pas assez lucratif pour soutenir cet homme-là.

*Mde. Legros.* Il est vrai, Monsieur, que l'état de mon mari est borné ; mais je n'ai jamais rien demandé à personne, & j'espère faire toujours de même.

*M. le Noir.* Je lui ai fait rendre sa liberté en 1777 ; & à vingt-deux lieues d'ici, on a été obligé de le faire arrêter ; il n'avoit cessé de faire des extravagances le long du chemin.

*Nota.* Il ne s'agissoit donc plus alors du prétendu vol, avec menace.

*Mde. Legros.* Vous êtes mal instruit, monsieur ; il a été arrêté à quarante-trois lieues de Paris, en sortant du coche d'Auxerre. Et sans doute on avoit deviné qu'il feroit ces extravagances ; car pendant qu'il voyageoit sur l'eau,



on envoyoit de Paris en poste l'exempt qui l'arrêta à l'arrivée du coche, & le conduisit à Bicêtre, où il est au cachot, au pain & à l'eau ; sans que jamais on lui ait appris les motifs d'un traitement si rigoureux.

S'il est fou, un cachot n'est pas sa place ; il y a des maisons destinées à servir d'asile aux malheureux qui sont dans cet état.

*M. le Noir.* Comment avez-vous pu lui procurer tous ses protecteurs ?

*Mde. Legros.* Avec du courage & de la fermeté, Monsieur, on vient à bout de tout.

*M. le Noir.* Comment l'avez-vous connu, comment avez-vous eu ses papiers

*Mde. Legros.* Vous me permettez, Monsieur, de garder le silence sur ces objets ; ils sont étrangers à celui qui m'amène vers vous.

*M. le Noir.* Je vous le dis encore ; prenez garde ; si je lui rends sa liberté,

il fera des extravagances : vous courez de gros risques.

*Mde. Legros.* Je vous demande en grace , Monsieur , de me les laisser courir.

*M. le Noir.* Pourquoi a-t-on toujours craint de venir ici ? C'étoit à moi qu'il falloit s'adresser.

*Mde. Legros.* C'est aussi, Monsieur, la première chose que j'ai faite ; je n'ai pas eu de crainte , on ne doit pas en avoir quand on fait le bien. M. le vicomte de la Tour du Pin a eû la bonté de vous en parler deux fois , & vous avez répondu qu'il y avoit un ordre du Roi , & que vous ne pouviez rien faire.

*M. le Noir.* M. de la Tour du Pin ne m'en a jamais parlé.

*Mde. Legros.* Il me l'avoit annoncé , & je l'ai cru. M. de Lamoignon au moins est venu une multitude de fois vous demander la liberté de ce malheureux

heureux , que vous avez eu la bonté de lui promettre.

*M. le Noir.* Je n'ai jamais vu M. de Lamoignon.

*Mde. Legros.* Il est bien étonnant qu'un président à mortier , en ait imposé ainsi à une femme sans fortune & sans nom ; s'il n'eût pas voulu secourir cet infortuné , il pouvoit d'un mot se délivrer de mes longues importunités : sûrement , Monsieur , vous avez oublié ses pressantes sollicitations.

*M. le Noir.* Enfin , Madame , vous voulez la liberté de cet homme ; prenez garde.

*Mde. Legros.* Monsieur , c'est la plus grande faveur que vous puissiez me faire.

*M. le Noir.* Puisque vous le voulez , il faut vous satisfaire ; mais il faut que j'en parle à M. Amelot.

*Mde. Legros.* M. Amelot ne s'y opposera pas , si on ne le prévient pas

contre ce prisonnier. Je fais que dès l'année dernière , il consentoit qu'on lui rendît sa liberté.

*M. le Noir.* Revenez la semaine prochaine, je vous ferai part de sa réponse.

Ainsi se passa cette entrevue , dans laquelle on voit cette femme simple , mais courageuse , ne perdre jamais de vue le respect qu'elle doit à un magistrat de qui elle attendoit justice ; mais lui en imposer par ce ton noble & ferme qui rappelle aussi à ceux même qui la connoissent le moins , le respect qu'on doit à la vertu. La dame Legros court chez tous nos protecteurs ; ils l'attendoient , & la crainte aigrissoit déjà leur impatience. Elle leur raconte les moindres particularités de cette conférence ; et à l'instant même elle l'écrit , pour pouvoir , dans tous les tems , se rappeler & rappeler aux autres, ces détails importants.

Elle fut exacte au nouveau rendez-vous que lui avoit donné *M. le Noir* :

elle se présente. « Allez, lui dit le magistrat, chez M. Martin, il vous fera voir la note de M. Tristan »,.

*Mde. Legros.* Permettez-moi, Monsieur, de vous observer que vous m'avez mandé pour me rendre la réponse du ministre, à qui sûrement vous aurez parlé de notre prisonnier, puisque vous m'avez promis que vous le feriez : & non pour voir *la note de M. Tristan.*

*M. le Noir.* Oui, j'ai parlé au ministre ; passez chez M. Martin : vous y ferez votre soumission, comme vous répondez du sieur Latude, & qu'il n'écrira jamais.

On conçoit avec quel empressement Mde. Legros consentit à aller trouver alors M. Martin ; il logeoit à l'hôtel, & un des secrétaires du lieutenant de police la conduisit chez lui. Elle entre, & le premier objet qui l'a frappe, c'est deux exempts qui l'entourent. Elle se crut perdue, sur-tout quand

elle vit le ton du sieur Martin , qui la reçut avec la hauteur insolente d'un commis. Elle ne se déconcerte pas cependant ; & d'un ton qu'elle élevoit aussi de manière à ce qu'il fût toujours supérieur à celui du sieur Martin , elle annonce l'objet de sa visite.

*Le sieur Martin.* Votre prisonnier n'est qu'un fou.

*La dame Legros.* Je suis très-convaincue , Monsieur , qu'il ne l'est pas.

*Le sieur Martin.* Madame , je vous dis qu'il est fou.

*La dame Legros.* Et moi , Monsieur , je vous dis qu'il ne l'est pas.

*Le sieur Martin.* Madame , ne me forcez pas à parler.

*La dame Legros.* Parlez , Monsieur , je suis en état de vous répondre. -- Au surplus , depuis quand connoissez-vous M. de Latude ? L'avez-vous vu , lui avez-vous parlé , pour me soutenir qu'il est fou ?

*Le sieur Martin.* Je ne l'ai jamais

vu , mais je connois ses affaires depuis huit jours.

*La dame Legros.* Depuis huit jours ! Et moi , Monsieur , je le connois depuis deux ans.

A mesure que mon amie parloit , le ton du commis baissoit d'un degré ; il devint ensuite poli , & finit presque par être affectueux. M. Martin vouloit faire encore quelques objections ; il représenta à Madame Legros à quoi elle s'exposoit : elle lui observa qu'elle venoit uniquement pour faire sa soumission. Il lui en remit le modèle , qu'elle rapporta le lendemain signée d'elle & de son mari : il lui promit enfin que dans quinze jours , le lieutenant de police auroit fait son travail , & qu'il lui en donneroit des nouvelles.

Pendant les trois semaines suivantes , elle tenta vainement nombre de fois d'être admise à l'audience de M. Amelot , pour le solliciter : on la renvoya , après ce terme révolu , à son

premier commis, M. Robinet, qui devoit, disoit-on, lui donner des nouvelles de cette affaire : elle vole à son bureau, elle s'annonce : pour toute réponse, ce commis, en la regardant avec dureté, lui répond : *M. de Latude ne sortira jamais.*

A ce mot, ma trop sensible amie fut anéantie ; la foudre l'eût moins accablée. Jamais elle n'a connu, dit-elle, de sensation aussi cruelle : & pendant plusieurs mois, elle éprouva un tremblement universel qu'avoit produit l'effroi dont elle fut saisie. Elle étoit enceinte alors de quatre mois ; elle court, elle s'enfuit : étourdie, désolée, elle ne sait où tourner ses pas. Elle entre à l'hôtel du cardinal de Rohan : cet homme sensible, effrayé de son état, la fait asseoir, la rassure ; & ne pouvant plus lui offrir un crédit presque éteint, il lui propose tous les secours dont elle pourra d'ailleurs avoir besoin.



Il insista plus que jamais sur le conseil qu'il avoit déjà donné , de chercher des protecteurs qui pussent intéresser la Reine à mon sort. Mde. Legros , vint communiquer sa douleur & ses transports à ma respectable Minerve : elles gémissent ensemble de cet amas épouvantable de bassesses & de crimes. Quel parti prendre , & comment vaincre des ennemis si acharnés ? La Dame Legros se rappelle que le sieur Robinet lui a dit , en la quittant , de voir Mde. la Comtesse de Sabran , à laqu'elle M. Amelot avoit écrit. Cette dame , amie de ma Minerve , avoit joint aussi ses sollicitations en me faveur : elles vont la trouver. Elle avoit reçu effectivement une lettre du ministre , conçue en ces termes : “ J'ai remis au Roi  
” tous les papiers de votre protégé ;  
” S. M. les a examinés , & a jugé  
” que ce prisonnier étoit fou & dan-  
” gereux à l'état , & que jamais il ne

» lui accorderoit sa liberté, &c. ».

Ce coup étoit affreux; il consterna, mais il n'abattit pas mes deux inébranlables protectrices. Heureuses encore, si elles n'eussent eu besoin de leurs forces que pour le supporter & trouver les moyens de le parer; mais elles en étoient réduites aussi à les faire servir à leur propre défense. On s'étoit contenté de blâmer jusqu'alors le courage & le zèle de la dame Legros : elle eut à soutenir à ce moment de plus violens combats. Cet homme est donc votre amant, lui répétoient une foule de gens, étonnés de son ardeur & qui ne trouvoient que cette seule manière de l'expliquer ! Ainsi pour eux le crime eût été capable de tout, & ils ne concevoient pas que la vertu le fût même d'un effort.

Combien de démarches (1), de

---

(1) Il n'est pas hors de propos sans doute de donner une idée de toutes ces courses : les per-

courfes ne fit pas alors cette femme généreuse ; la plupart de nos protecteurs , commençoient à se refroidir , leur zèle se ralentissoit à mesure que les obstacles augmentoient & que la haine de mes ennemis devenant plus active , osoit se manifester davantage , & rendoit la résistance plus dangereuse. La dame Legros étoit sans cesse à leur porte ; elle intéressoit la sensibilité des uns , ranimoit la bienveillance des autres : flattoit la vanité de celui-ci ; promettoit à celui-là , le crédit & la bienveillance d'un homme puissant ; tantôt c'étoit une dé-

---

sonnes auxquelles elle avoit le plus besoin de communiquer sans cesse son zèle , logeoient l'une à la barrière de Grenelle , porte Saint-Bernard ; les autres , dans les rues des Tournelles , des fontaines , près le Temple , de la Verrerie , du Figuier , &c. , & à Montmartre , il y avoit des époques auxquelles cette femme étonnante alloit tous les jours chez ces personnes ; & souvent elle y retournoit quand elle ne les avoit pas trouvées.

marche , tantôt une lettre qu'elle demandoit : elle arrachoit par ses importunités ce qu'elle ne pouvoit obtenir autrement. De son côté, Mdc. d'... se répandoit dans les sociétés ; elle en rassembloit chez elle de nombreuses ; parloit sans cesse de moi , de mes malheurs ; forçoit les personnes sensibles à s'attendrir, & les indifférens à s'étonner : elle prétendoit au moins s'armer de l'opinion publique , l'opposer à mes adversaires & les en écraser.

M. de la Croix , d'un autre côté , disputoit avec eux de zèle & d'efforts. M. de Sartines avoit eu la bassesse de lui demander sa parole qu'il n'écriroit pas en ma faveur, contre lui. Cet homme estimable ; trop juste pour ne pas sentir qu'en la lui refusant, il se plaçoit dans la liste de ses adversaires , & qu'il perdoit par-là tout l'empire qu'il avoit sur son esprit , la lui avoit donnée cette parole , pour se réserver le droit de lui parler , s'il renonçoit à écrire ; & le

forcer tôt ou tard à le craindre. Mais il n'avoit pas promis de m'abandonner, de résister à l'élan de son ame qui le portoit à secourir, à venger un infortuné. Un de ses confrères aussi vertueux, aussi estimable que lui : assez courageux, pour oser comme lui se dévouer au danger de défendre un malheureux contre des hommes puissans ; M. de Comeyras son ami, &c. bien digne de l'être, &c. s'offrit à faire ce que M. de la Croix s'étoit interdit. Mlle. Legros le vit, lui détailla mes aventures. A la vue des pièces qui attelloient la vérité de chaque fait ; il regardoit, &c. il doutoit encore : il voulut me voir, entendre de ma bouche un récit aussi étonnant ; il voulut se convaincre que mon existence, n'étoit pas une chimère, &c. que tous les ressorts de mon esprit n'étoient pas encore brisés. Enflammé d'une sainte indignation contre mes ennemis ; il jura de révéler leurs forfaits,

& de périr , s'il le falloit , pour me soustraire à leur fureur. Il fit un mémoire qu'il étoit prêt à rendre public; mais il en fut empêché , comme je l'ai rapporté plus haut, par les réglemens , auxquels son état l'affujettoit. Un avocat ne pouvoit pas écrire en faveur du prisonnier qu'enchaînoit une *lettre-de-cachet* ! Le despotisme osoit aussi fouiller ses fonctions , en le soumettant à cette loi infâme. La justice étoit sourde , & tous ses organes muets; dès qu'un malheureux étoit en but à la haine d'un ministre , ou à celle de ses valets.

M. de Comeyras , se vit donc réduit à briser , en frémissant , les planches de son mémoire prêt à être imprimé; mais il trouva moyen d'é luder la loi qui le condamnoit au silence. On fit une grande quantité de copies de ce mémoire , on le colporta; tout le monde le lut , tout le monde fut révolté. Mes ennemis effrayés de cette

ligue qui se formoit contre eux , dans laquelle les personnes les plus respectables , vouloient être admises , & qui grossissoit tous les jours , ne virent plus qu'un moyen de sortir d'embarras : ce fut celui que déjà ils avoient employé plusieurs fois contre moi , & qui leur étoit familier sans doute : celui de supposer des crimes ou des folies au malheureux qu'ils vouloient perdre.

Ils m'attribuèrent , je ne fais qu'elle lettre extravagante qu'ils adressèrent au Roi , dans laquelle ils me faisoient dire qu'on vouloit l'empoisonner , que déjà toutes les fontaines de Paris & de Versailles l'étoient. A l'instant mes amis, mes protecteurs furent prévenus de cette extravagance , dont les ministres avoient eu soin de répandre & d'accréditer le bruit. Mde. Legros accourt à Bicêtre ; le temps étoit mauvais : la boue , la pluie ne peuvent l'arrêter ; elle arrive dans un état affreux. Ses vêtemens étoient percés ,

ses souliers déchirés : je frémis en la voyant. Je ne puis croire qu'elle s'est déterminée à venir , fans de fortes raisons ; je l'interroge , je la presse , elle ne répond pas. Ses yeux se fixoient lentement & avec inquiétude sur les miens ; elle examine ma contenance , & paroît s'étonner de ne pas me voir dans le délire : elle ouvre la bouche enfin , pour me reprocher l'outrage que je viens de faire à tous mes protecteurs , en leur cachant la lettre que j'ai écrite. À ce mot , je me récrie ; je regarderois ce manque de confiance , comme un crime , je me plains de ce qu'elle a pu m'en soupçonner un seul instant coupable : je proteste que je n'ai rien écrit ; je le jure . j'en suis serment. Le ton avec lequel je lui parle la frappe , la rassure ; mais elle s'étonne de nouveau. Il faut donc accuser mes ennemis de cette nouvelle trahison ? Cette idée l'effraie , & son imagination s'y refuse. Tout ce qu'elle



a la dans l'histoire des attentats de la tyrannie, des fureurs du crime, n'ont pu lui persuader encore que l'homme soit capable d'une cruauté aussi lâche, aussi atroce. Elle balance entre la crainte de me trouver coupable de cette folie, & l'effroi de se convaincre que mes ennemis le sont de cet attentat. Elle conserve cependant assez de présence d'esprit, pour ne pas m'accabler, en m'apprenant ce qui se passe. Elle revient, & prie M. de Comeyras de fixer son incertitude. Loin de la dissiper, il l'a partage. Il veut juger par lui-même, & craint de s'en rapporter à ses yeux; il vient à Bicêtre, & bientôt il est convaincu que je suis innocent. Alors il ne ménage plus rien; il n'écoute que son indignation: il publie le dernier trait de mes persécuteurs; il les somme de produire cette lettre, d'oser une fois m'accuser en face; & de me laisser, au moins le droit de me défendre.

Tant de réclamations commençoient à produire l'effet qu'en attendoient mes nombreux partisans ; mais la fatalité attachée à mon sort , n'avoit pas encore cessé de me poursuivre. La dame Legros étoit parvenue enfin , à faire remettre un de mes mémoires à la Reine , comme le lui avoit recommandé M. le Cardinal ; on le lisoit à son audience : déjà elle commençoit à gémir sur mon sort ; elle s'y intéressoit , elle paroissoit disposée à ordonner qu'on y apportât du changement ; quand un courtisan qui arrive , s'écrie , après avoir écouté un moment ; que ce mémoire n'étoit qu'un tissu de mensonges ridicules , & que le héros de ce roman cherchoit à usurper un intérêt qu'il ne méritoit pas.

Ce mot fit tomber l'écrit des mains de celui qui le lisoit , & chacun ferma son oreille & son cœur. Il n'en fut plus question.

Je n'ai pas nommé encore celui qui tint ce propos : j'aurois craint qu'on ne lui reprochât un moment, si je le faisois connoître avant de le justifier, l'émotion pénible qu'inspire ce trait qui me perdit. Je puis accuser, sans doute, M. de Conflans, d'avoir prolongé mon supplice par ce mot, trop léger peut-être ; mais en même tems je m'empresse à publier que son ame n'étoit pas complice de cette erreur : puissent les regrets qu'il témoigna ; son zèle pour la réparer, servir de leçon & d'exemple à ceux qui se trouvent souvent dans le même cas.

Cet événement étoit peut-être le plus funeste de ceux de ce genre, que j'avois effuyés. Comment laisser encore l'attention de la Reine, par le récit d'aventures qu'on lui avoit dit être fabuleuses ? comment détruire la prévention du Roi, qui avoit défendu qu'on lui parlât de moi davantage ? Et s'il étoit impossible de pénétrer jus-

qu'aux pieds du trône, comment en aborder les avenues, dont mes deux ennemis m'écartoient avec tant d'acharnement, & dont ils avoient tant de facilités de m'écarter.

Madame Legros, toujours infatigable, court chez M. de Conflans; elle étoit prête d'accoucher alors : elle est introduite, & dans une conférence de trois heures au moins; elle lui fait le récit de toutes mes infortunes. Il se montre incrédule, elle fournit des preuves : il doute encore; elle le combat, elle l'éclaire enfin. Il est convaincu de mon innocence & de ses torts. Il promet bien de réparer le mal qu'il a causé, & il le promet en homme généreux & sensible. Il loue, il admire le courage & la vertu de mon amie : épuisée d'une conférence aussi longue, qui avoit été toujours animée, & quelquefois très-vive; elle court chez M. de Comeyras, qui vient à l'instant confirmer à M. de Conflans,

les faits , les détails & les preuves dont la dame Legros l'avoit entretenu.

Il se fit alors un changement dans le ministère dont mes amis espérèrent beaucoup. M. Amelot avoit été trompé par mes persécuteurs ; il étoit possible que M. de Breteuil , qui lui succédoit , ne fût pas encore prévenu contre moi ; & on résolut bien de mettre pour me défendre près de lui, plus d'activité que l'on n'en emploieroit pour m'attaquer. Mais ce n'étoit pas là le seul espoir qui restoit en ce moment à mes généreux protecteurs.

Ils venoient de s'associer une femme, plus puissante encore par son active bienfaisance , que par son crédit ; ou plutôt qui ne devoit celui dont elle jouissoit qu'à sa vertu , & au respect qu'elle avoit su inspirer. Mde. Necker, instruite de mes infortunes & de leur cause , du zèle sur-tout , & du courage de mon amie , fut tour-à-tour émue d'étonnement & de compassion :

elle se sentit pressée du besoin de secourir l'un & d'admirer l'autre ; avec qu'elle douce & touchante expression, elle annonce ces deux sentimens dans une correspondance longue & suivie, qu'elle eut avec Mde. Legros sur ce sujet, & que je tiens entre mes mains.

Pardonnez à des transports que j'essaierois en vain d'étouffer, femme vertueuse : vous vouliez n'être pas connue ; vous vouliez que j'ignorasse moi-même à qui je devois ma liberté, mon bonheur & ma vie. Ah ! vous tentez inutilement de dérober à tous les regards, ces inclinations bienfaisantes qui vous font chercher le bonheur dans votre empressement à faire des heureux ; & dans le sentiment qui vous porte à désirer decacher que vous en faites. Non, non, il faut que l'on apprenne tout ce que peut, dans un cœur si sensible une si active compassion ; il faut que l'on sache que vous soulagez

autant de misérables , que vous trouvez de véritables misères ; & que la crainte de faire des ingrats , ou la douleur d'en avoir rencontré , n'ont pu jamais vous empêcher de faire le bien ; il faut que j'obéisse aux mouvemens de mon cœur. S'il est doux d'inspirer de la reconnoissance ; il est nécessaire pour celui qui sent le prix des bienfaits , de pouvoir exhiler celle qu'il éprouve.

Je n'ai pas dû chercher à connoître les ressorts que M<sup>de</sup>. Necker avoit fait mouvoir , les moyens dont elle s'étoit servie pour arracher enfin l'ordre de ma liberté , qu'elle n'obtint qu'avec peine : elle a fait à ceux même qui y ont concouru , un devoir d'ignorer ces détails ; mais il a bien fallu qu'elle parlât dans ses lettres des difficultés qu'elle éprouvoit ; qu'elle laissât soupçonner même les inconvéniens auxquels elle s'exposoit pour me servir. Quelle étonnante bonté ne falloit-il pas pour braver ces obstacles , en faveur d'un infortuné ,

qui ne pouvoit avoir d'autre titre à ses yeux que son infortune ?

Que ne puis-je rapporter ici toutes ces lettres ; & prolonger la douce jouissance qu'on éprouveroit , en voyant cette ame si sensible & si belle se peindre elle-même , sans le vouloir , sans y songer , & ne s'occuper d'elle que pour se dérober à tous les regards ? Mais dois-je trahir ses désirs , pour satisfaire les miens ? Puis-je sacrifier la crainte d'offenser ma généreuse libératrice , au plaisir de parler plus long-tems de ma reconnoissance ? Je ne citerai donc de ses lettres , que ce qui me retrace à moi-même des devoirs , des obligations qu'elle m'impose ; ce qui exprime sur-tout sa juste admiration pour la dame Legros. La touchante estime de cette femme respectable , est sans doute pour mon amie, le prix le plus doux de ses vertus ; & le bonheur de publier des sentimens qui les honorent toutes deux , devient pour moi le premier devoir.



Dans une foule de lettres écrites à ma bienfaitrice avant qu'elle pût se promettre du succès de ses soins , Madame Necker parle avec le plus tendre intérêt de ses espérances & de ses craintes : elle reporte ensuite ses regards sur moi , & elle semble partager mes souffrances. “ La rigueur  
 „ de la saison dont ma santé est en-  
 „ core plus affoiblie , dit-elle , dans  
 „ celle du 30 décembre , me fait  
 „ penser avec inquiétude au froid que  
 „ ce malheureux doit éprouver , &  
 „ je prends la liberté d'envoyer en-  
 „ core un louis pour lui procurer  
 „ quelque soulagement „. Il étoit rare que toutes ses lettres ne fussent accompagnées d'un pareil don.

Elle n'avoit pu obtenir dans les commencemens , que la promesse de ma translation, dans une prison moins rigoureuse. C'étoit au moment où mes persécuteurs tentèrent l'effort dont j'ai parlé pour me faire croire fou ;

Elle exigea mon désaveu par écrit de cette lettre extravagante qu'ils avoient eu la bassesse de m'attribuer. “ J’ai  
” lu , disoit-elle , avec un sentiment  
” bien pénible , le désaveu du pauvre  
” Latude ; & avec beaucoup d’in-  
” térêt , Madame , votre excellente  
” lettre , dont toutes les expressions  
” m’ont véritablement touchée. Souf-  
” frez que je vous en remercie du  
” fond du cœur. Je garde le désaveu ,  
” dans l’espérance vague d’en faire  
” quelque usage ”.

Le changement de ministre lui rend l’espérance ; elle trace à la dame Legros la marche qu’elle doit tenir pour la seconder plus efficacement. Enfin , on lui apprend que ses pressans efforts sont couronnés du succès. Elle s’empresse de mander cette heureuse nouvelle à mon amie (1) : elle partage ses transports , & ce sentiment est le pre-

mier qu'elle puisse éprouver. Mais bientôt quelques craintes viennent la troubler ; elle les communique à cette femme sensible & raisonnable. “ La  
 „ puissante protection que j'ai em-  
 „ ployée , n'est pas sans inquiétude  
 „ sur les suites d'un événement que  
 „ j'ai tant désiré : on craint que la  
 „ tête de cet infortuné ne soit échauf-  
 „ fée par tout ce qu'il a souffert , &  
 „ qu'il ne nous fasse repentir par ses  
 „ propos ou par sa conduite , du bien  
 „ que nous lui avons fait. J'ai donc  
 „ recours à votre prudence , dans une  
 „ affaire réellement essentielle au bon-  
 „ heur de ma vie , puisque par des  
 „ raisons qui me sont personnelles , je  
 „ souffrirois cruellement , si on avoit  
 „ lieu de se plaindre de M. de Latude ,  
 „ après les démarches que j'ai faites  
 „ en sa faveur.

„ Puisque vous avez cru pouvoir lui  
 „ confier mon nom , & que vous  
 „ m'avez flattée qu'il seroit sensible à

„ l'intérêt que j'ai pris à lui ; je vous  
„ conjure de lui demander , comme  
„ la seule marque d'affection & de  
„ reconnoissance que j'aurai jamais  
„ occasion d'exiger de lui ; le pardon  
„ absolu des injures qu'il a essayées ;  
„ le silence absolu sur ses persécu-  
„ teurs ; & , en un mot , une conduite  
„ chrétienne dans tous ces points.  
„ C'est pour lui le seul moyen d'être  
„ heureux , & pour moi c'est une  
„ circonstance essentielle à ma tran-  
„ quillité. C'est entre vos mains ,  
„ Madame , que je remets des intérêts  
„ si grands , dans la parfaite confiance  
„ & dans les sentimens d'estime &  
„ d'attachement que vous m'avez ins-  
„ pirés „

La vertu eut - elle jamais un plus aimable langage ? & faut-il être l'objet de cette bonté céleste , pour vénérer , pour adorer celle qui fait l'exprimer & la sentir ainsi ? Continuons , je ne puis résister à l'élan de mon cœur ; &

je vais franchir plus d'un intervalle pour ne m'occuper que des autres passages de ses lettres que je ne me suis pas interdit de rapporter. Sans doute mes lecteurs éprouvent comme moi le besoin de ne pas interrompre cette intéressante lecture.

“ Votre lettre , Madame ( 1 ) , ma  
 „ fort tranquillisée ; vos vertus & votre  
 „ sensibilité m'étonnent & me char-  
 „ ment , & je crois que je puis m'en  
 „ remettre absolument à vos soins.....  
 „ J'ai été si satisfaite de cette lettre ,  
 „ Madame , que je l'ai lue au ministre  
 „ qui a été l'instrument de la pro-  
 „ vidence , pour la délivrance de votre  
 „ protégé..... Je me confierai défor-  
 „ mais dans les sentimens qu'il montre  
 „ & dans ceux que vous lui inspi-  
 „ rerez..... „

Sans cesse elle s'occupe des chagrins que pourroit lui causer une indiscre-

tion. “ Je vous confie mes intérêts ;  
,, Madame , disoit - elle , dans une  
,, autre lettre (2) : je crois que votre  
,, prudence est égale à votre huma-  
,, nité. Je chéris l'exemple que vous  
,, donnez à toutes les âmes pures , &  
,, j'aurai un grand plaisir à vous re-  
,, voir encore..... „ Elle n'étoit pas  
encore parvenue alors à dompter mes  
ennemis & à mettre un frein à leur  
rage. “ Vous m'obligerez beaucoup  
,, en m'instruisant de ce qui se passera ;  
,, car mon inquiétude , je vous l'avoue ,  
,, est encore extrême ; & je ne puis  
,, trop vous recommander la circon-  
,, spection à toutes sortes d'égards , &  
,, de veiller à la faire observer „

“ Je prends une entière confiance  
,, d'après les assurances que vous me  
,, donnez , disoit-elle dans une autre ,  
,, sur la discrétion de votre protégé &  
,, sur sa bonne conduite : guidé par

„ une personne d'une aussi vive vertu ,  
 „ j'espère que je n'aurai que de la sa-  
 „ tisfaction de ce que nous avons  
 „ fait pour lui , & que Dieu bénira  
 „ une entreprise formée par les mo-  
 „ tifs les plus purs de religion & d'hu-  
 „ manité. Quand votre protégé fera  
 „ sorti , je serai obligée de me refuser  
 „ le plaisir de le voir , ainsi que toute  
 „ autre démarche qui pourroit me dé-  
 „ celer. Pour vous , Madame , je goû-  
 „ terai toujours une véritable satis-  
 „ faction à vous témoigner moi-même  
 „ la profonde estime que vous m'avez  
 „ inspirée..... „

Encore quelques passages d'une autre  
 lettre , ce sera la dernière dont je par-  
 lerai. “ Vous ne pouvez être aussi sur-  
 „ prise que moi , Madame , des délais  
 „ qu'éprouve la libération de votre  
 „ protégé , après l'engagement positif  
 „ de le faire sortir il y a trois semaines ,  
 „ & le consentement qu'on m'avoit  
 „ donné de l'en faire prévenir. Je ne

„ puis concevoir ce qui empêche qu'on  
„ n'ait tenu parole..... Je ne doute  
„ point cependant que nos espérances  
„ ne soient bientôt remplies ;..... je  
„ ferai de nouvelles sollicitations :  
„ mandez-moi en attendant si votre  
„ protégé a besoin de quelques se-  
„ cours pécuniaires. Je suis bien fâ-  
„ chée, Madame, que vous foyez venue  
„ à ma porte, sans entrer chez moi ;  
„ quoique les affaires dont je suis ac-  
„ cablée & ma mauvaise santé ne me  
„ permettent pas de vous offrir un  
„ long rendez - vous , j'aurai toujours  
„ un vrai plaisir à passer une demi-  
„ heure avec vous ; avec une personne  
„ que j'honore & que j'estime du fond  
„ du cœur..... „

M<sup>lle</sup>. Necker avoit annoncé q'elle ne recevoit pas mes remerciemens , & jamais elle ne m'a permis d'enfreindre cet ordre rigoureux. C'est donc aux yeux du public , que pour a première fois , je me prosternerai à



ses pieds ; c'est devant lui , que j'exprimerai à ma vénérable protectrice , des sentimens qu'il est si doux , qu'on doit être si fier d'éprouver pour elle. Je me trompois : ah ! c'est devant le public plutôt , que je dois m'honorer de l'effort de les renfermer dans mon cœur , & d'obéir à la loi qu'elle m'a imposée : ma reconnoissance lui rappellerait ses bienfaits.

Redescendons sur moi-même , & dans mon cachot , où mes ennemis me retenoient encore. J'ai cherché à délasser de tant d'horreurs , en promenant les regards aussi long - tems que je l'ai pu , sur les tableaux enchanteurs que nous venons de parcourir. La dernière lettre de Mde. Necker , que j'ai rapportée , rappelle un nouveau fait qui me force à citer encore une fois les noms de mes deux tyrans ; & à montrer leur rage expirante , mais toujours active.

Le Ministre avoit signé l'ordre de

ma sortie. Il en avoit prévenu lui-même Mde. Necker, comme elle le dit ; en l'autorisant à me l'apprendre. L'usage étoit d'envoyer cet ordre aux bureaux de la Police, d'où on l'adrescoit au prisonnier. Conçoit-on que M. le Noir ait osé garder le mien ; PENDANT SIX SEMAINES ; qu'il a fallu lui enjoindre plusieurs fois de l'expédier ; & que sans les vives & courageuses sollicitations de Mde. Necker ; je serois resté , je serois mort dans les fers, malgré cet ordre qui les brisoit : eh ! ses collègues & lui ne m'y retenoient pas depuis trente-cinq ans , malgré les loix , la justice, tout ce que les hommes connoissent de plus sacré ; qui réclamoient envain mon innocence.

Enfin , cet épouvantable terme est expiré ; enfin on m'arrache à leur fureur , & leur nom désormais ne viendra plus flétrir mes souvenirs, & souiller les restes de mon hutoire ; enfin mes chaînes tombent ; les portes effroyables

bles , qui durant trente-cinq années se sont refermées sur moi , s'ouvrent ; & je rentre parmi les hommes. On me l'apprend du moins , & je le crois. Je vole dans les bras de mon amie : pour cette fois , mon ivresse est pure , rien ne peut la troubler ; rien n'arrête mes transports. Hélas ! elle ne les partage pas , & bientôt je m'apperçois que ses larmes , pleines encore d'amertume , ne sont pas celles de la joie. Je croyois toucher au bonheur , & mes oppresseurs , par un dernier effort , sont parvenus à l'empoisonner , ou à ne m'en laisser que la trompeuse image.

Je suis exilé à Montagnac , où j'ai annoncé dans la seconde partie de ces mémoires , sans qu'il me fût permis de l'expliquer & de le prouver , que m'attendoient la misère & le désespoir. Le même ordre me défend d'entrer dans Paris , m'oblige de partir à l'instant même pour le Languedoc ; de me présenter à mon arrivée à l'officier

de maréchaussée , qui est impérieusement chargé de surveiller ma conduite & d'en rendre compte. Exilé dans Montagnac , je ne pourrai jamais franchir l'enceinte de cette ville , sans le consentement de ce même officier ; qu'il faudra prévenir de mes moindres promenades ; & pour dédommagement de tous les tourmens qui ont usé ma vie ; pour réparation des injustices qui m'ont accablé depuis tant de siècles , & qui vont me poursuivre jusqu'au tombeau ; pour me tenir lieu des ressources que j'ai perdues , de ma fortune qui s'est dilapidée ; & si je le puis dire , qui s'est évanouie : pour me donner du pain enfin , le gouvernement m'assure une pension de QUATRE CENS LIVRES. Voilà ce que m'apprennent les sanglots & le désespoir de mon amie. Elle me remet en tremblant cet ordre funeste. Mais elle est trop habituée à braver mes lâches tyrans , pour n'avoir pas résolu de tenter

de leur arracher encore leur proie. Son premier soin a été de m'apporter cet ordre, parce qu'enfin il est aussi celui de ma liberté : ou au moins celui qui me permet de revoir la lumière. Il eût été si doux pour elle de pouvoir jouir de son triomphe , de m'enlever à ces lieux de désolation : elle se voit réduite à m'y replacer elle-même.

J'ai dit qu'elle étoit résolue de solliciter la révocation de mon exil , & de rassembler toutes ses facultés , pour seconder ce dernier effort : elle vole pour remplir encore ce triste devoir. Mais où m'abandonnera-t-elle , tandis qu'elle va s'occuper de ce soin ? L'ordre me défend d'entrer dans Paris ; elle est trop sage pour concevoir même l'idée de l'enfreindre ? me livrera-t-elle à moi-même , à ma fureur ; dans une auberge , au moment où mes pas , mes discours , mes moindres démarches sont épiées , & où mes ennemis n'attendent que le plus léger prétexte ,

pour refermer à jamais sur moi, la tombe fatale qui n'est encore que soulevée ? Elle fait combien mon ame aigrie par l'injustice , est facile à s'émouvoir ; elle fait combien mes transports sont violens , & elle a appris à les craindre ( 1 ). Elle se voit réduite

---

( 1 ) J'ai tardé beaucoup à faire un aveu qu'une vanité ridicule a retenu trop long-tems , mais que ma franchise exige enfin ; que je dois à la vérité qui a dicté cet écrit. Croira-t-on que j'ai été assez injuste , pour accuser plus d'une fois ma libératrice dans mon cachot , de lenteur & d'indifférence ; croira-t-on que la douleur m'ait égaré au point de me dicter des lettres , dans lesquelles je lui reprochois de la tiédeur : je lui demandois , j'exigeois qu'elle cessât de me donner des secours , qui me paroïssent aigrir mes ennemis , & prolonger mes tourmens. Hélas ! elle pleuroit de mon délire , & sans doute son ame n'a pas eu besoin de grands efforts pour me pardonner. Pour unique réponse , elle multiplioit ses soins , elle exposoit sa liberté , ses jours ; elle dissipoit sa fortune & brisoit mes fers. Voilà peut-être le trait le plus étonnant de son histoire : voilà de l'héroïsme sans

à solliciter comme une grace de l'économe de Bicêtre, la singulière faveur de m'isoler encore dans mon cachot, jusqu'à ce qu'elle puisse me diriger elle-même.

Elle me quitte, & va rassembler tous mes protecteurs. Elle voit M<sup>de</sup>. Necker, elle voit M. de Conflans, qui a des torts à expier, & qui a promis de les réparer. C'est une justice encore qu'elle réclame; & pour cette fois, c'est elle-même qui a le droit de la demander. Son mari s'est engagé avec elle à répondre de mes moindres actions; c'est sur leur tête que repose à jamais la tranquillité de mes ennemis qui tremblent de m'entendre prononcer leur nom; & on veut mettre entr'eux & moi un intervalle de deux cens lieues. Ils ont répondu sans doute de calmer par leurs soins, ma fureur & mon désespoir: mais s'ils m'abandonnent; s'ils me livrent à ces sentimens, qu'un délaissement total

va échauffer encore , qu'aigrir<sup>oient</sup> ma nouvelle captivité , le lieu sur-tout que l'on a choisi pour la rendre plus affreuse , & la misère à laquelle on me condamne. Pourront-ils donc rendre compte de tous les soupirs que l'indignation m'arrachera , ou des convulsions que le désespoir pourra me causer ?

Mes ennemis furieux cherchent envain à répondre à ces pressans motifs ; ils bégai<sup>ent</sup> & parviennent d'abord à ne me laisser permettre de passer à Paris que trois jours : enfin on obtient que je pourrai y vivre , mais à la condition de ne me présenter ni dans les caffés , ni dans les promenades publiques , ni à aucun spectacle. Étonnant effet du délire de ces malheureux , qui ne voient pas qu'ils s'accusent eux-mêmes ; ou plutôt que de si étonnantes précautions les condamnent.

Me voilà donc rendu à l'amitié , à



la reconnoissance , & désormais je pourrai vivre pour ces sentimens. Je ne tenterai pas de peindre l'étonnante situation dans laquelle je me trouvois alors : on la soupçonneroit peut-être , mais on ne la comprendroit pas. Je nageois dans la joie & la volupté ; mes sens , mon ame ne pouvoient fuir à cette ivresse : moi seul dans l'univers , je pouvois la goûter ; il falloit être moi , pour apprécier ce délire ; il falloit survivre à des siècles de larmes , de désespoir & de rage. Oublions ces douloureux sentimens ; désormais je ne connoîtrai plus que le bonheur.

Mon heureuse amie avoit employé la nuit à solliciter & à obtenir l'ordre nouveau qui révoquoit celui de mon exil : elle rentre chez elle à deux heures du matin , abîmée de fatigues. Elle attend à peine que le jour commence à luire ; elle envoie son époux & l'estimable M. Girard , qui , après avoir partagé leurs périls

& leurs alarmes, jouissoit aussi de nos transports : bientôt elle les suit, & nous nous trouvons réunis. Ce fut le 22 mars 1784, jour à jamais mémorable dans mon histoire, & peut-être dans celle des hommes, que je naquis pour une nouvelle vie.

Mes amis, mes généreux amis me ferroient alternativement dans leurs bras ; ils s'embrassoient, nous pleurons tous, & ils se pénétoient sans cesse de l'idée consolante & douce que l'objet de tant d'inquiétudes, ne le seroit plus à l'avenir que des plus tendres soins. Quel réveil, à la suite d'un rêve si affreux !

Nous arrivons. Je vois un appartement simple & commode, où tout me prouvoit que j'étois attendu ; je regardois, je m'étonnois de tout ; j'admirois tout avec la curiosité avide ou plutôt l'enthousiasme de l'enfance : les moindres objets me causoient une sensation ; chacune étoit

une jouissance, & dans toutes je trouvois le bonheur.

Mon devoir, & plus encore mon cœur, me faisoient un besoin de me présenter à mes protecteurs, de les payer de leurs bienfaits par le spectacle de ma joie. Il me tarδοit sur-tout de la montrer à Mde. d'.....; son ame si sensible & si bonne devoit l'apprécier sans doute; & je sentoιs que ce n'étoit que près d'elle que je la goûterois pure & sans mélange. Je hâtois, par une impatience qui déjà troublοit un peu mes plaisirs, l'instant où je pourrois, le lendemain, lui exprimer ma reconnoissance, & la faire jouir de son ouvrage. Il étoit neuf heures & demie, nous soupions; une voiture s'arrête devant la porte: on l'annonce. Mon cœur tréssaille à ce nom que je vénérois, & que j'aurois voulu pouvoir respecter moins, en osant le chérir davantage. Nous courons tous au-devant d'elle; je crois voir une

mère qu'une longue absence avoit long-tems soustraite à mon empressément, & elle daigne me regarder, me traiter comme un fils. Elle venoit jouir comme nous & avec nous ; elle s'adresse à mes amis , à moi , nous félicite tous ; & après m'avoir fait l'accueil le plus doux , nous avoir tous comblés de caresses , elle me tend la main avec grace , & s'échappe. Etonné de ce dernier mouvement , je regarde , je trouve entre mes doigts un étui qu'elle avoit eu l'adresse d'y placer sans que je m'en apperçusse : je l'ouvre , il renfermoit un rouleau de lous.

Cette sensible protectrice fait plus encore ; elle me trace un plan de vie , digne d'elle , digne de la déesse dont mon cœur lui avoit donné le nom , & dont elle paroît toujours avoir emprunté l'aimable langage. Le lendemain , elle m'envoie cet écrit que je veux avoir sans cesse sous les yeux.

« Ce n'est pas moi , Monsieur , qui

ai obtenu votre liberté ; mais j'ai pris un véritable intérêt à vos malheurs , & j'ai travaillé à y intéresser toutes les personnes que j'ai cru pouvoir vous être utiles. Vous n'avez qu'un seul moyen de leur témoigner de la reconnoissance , c'est de vous conduire avec une sagesse qui ne donne jamais de raison de se plaindre de vous ; & avec une prudence qui ôte jusqu'au moindre prétexte de vous nuire à l'avenir. Songez que si vous vous exposez de nouveau à quelque malheur , ne fût-ce que par imprudence , les mêmes personnes ne pourroient recommencer à s'employer pour vous , & que vous les compromettriez. Ainsi , votre intérêt personnel & la reconnoissance que vous leur devez , doivent vous porter à vous tenir sur vos gardes tous les jours de votre vie.

“ Songez aussi que la pension qu'on vous accorde , dépend entièrement & de votre obéissance à rester au lieu

qu'on vous prescrit , & de la conduite sage que vous y tiendrez. Toute votre existence dépend de cette pension , puisque vous n'avez point de fortune personnelle.

„ Prescrivez-vous donc à vous-même le silence sur vos malheurs passés ; oubliez ceux que vous avez cru vos ennemis ; faites ce sacrifice à Dieu , à vos protecteurs , & sur-tout à votre sûreté future , qui dépend absolument de votre sagesse.

„ Il n'y a personne dans le monde à qui vous ayez autant d'obligation qu'à Mde. Legros , puisque c'est à elle que vous devez , sans aucune exception , toutes les personnes qui ont agi pour vous. Réunissez sur elle toute votre reconnoissance , & prouvez lui que vous en avez autant que vous lui en devez , en vous soumettant à tout ce qu'elle vous prescrira.

„ La plus légère imprudence de votre part retomberoit sur elle , & nuiroit

à la bonne opinion qu'elle nous a donnée de vous.

„Soyez prudent; & vous serez libre & heureux : j'espère que vous retrouverez la santé & les forces , avec l'usage de votre liberté ; & je souhaite que vous en jouissiez long-tems „.

Je ne pouvois mieux louer cette respectable bienfaitrice , qu'en faisant connoître son ame & ses vertus ; & il n'y avoit qu'elle , qui pût nous les peindre d'une manière qui fût digne d'elle. J'ai reçu une foule d'autres lettres , mais celle-ci rassemble tout ; elle est la leçon de ma vie , & peut paroître un code particulier de la raison , dicté par la sagesse & par les grâces.

Je pourrois m'arrêter ici ; l'histoire de mes infortunes est terminée. Mais ce qui me reste à ajouter , n'est pas un des épisodes les moins intéressans de celle de ma vie ; & devrois-je quitter

la plume , parce qu'il ne me reste plus d'attentats & d'horreurs à dévoiler ? Non , fans doute. On a befoin , quand on vient de fatiguer fa vue fur de pareils tableaux , de la reposer fur ceux de la vertu. Jufqu'ici nous en avons rencontré de bien confolans fans doute ; j'ai appris à chérir , à refpecter mes amis , mes protecteurs ; & fous quels traits pouvois-je mieux la peindre , cette vertu , que fous les leurs ; puiſque toujours on les a vus humains , fenſibles & bienfaifans ? Mais il falloit à chaque inſtant prononcer à côté de leurs noms , ceux d'un *Sartines* . d'un *le Noir* . Désormais nous n'aurons plus à craindre cet indigne rapprochement.

Je m'arrêterai peu à un premier fait que je ne puis cependant paſſer ſous ſilence. Dans les commencemens , M<sup>de</sup>. Legros & moi nous paroiffions être devenus l'objet de la curioſité publique : fa maifon étoit toujours



pleine de personnes qui vouloient nous voir, nous connoître ; & la rue remplie d'équipages qu'on envoyoit pour nous chercher. Cet empressement dura plusieurs mois ; il nous flattoit ; il nous honoroit sans doute ; mais il nous eût été moins précieux , s'il n'eût rassemblé autour de nous que des oisifs ou des indifférens.

Combien il me devient cher , avec quels transports je m'en rappelle le souvenir ; puisque ce fut au milieu de ce monde , où tout vous appeloit , & d'où votre modestie vous écartoit sans cesse , que je vous vis , que j'appris à vous connoître , à vous aimer ; ô vous , que mon indiscrete obéissance s'est interdit de nommer ; vous qui ne vous occupez qu'à vous dérober à tous les regards , mais dont tous les regards sont avides , & que tous les cœurs recherchent ! vous en qui , dès votre jeunesse , une philosophie douce que tant d'autres affectent , & que l'on

trouve dans votre ame , fans que vous paroissiez la connoître ; s'unissoit déjà à l'amour le plus vif pour les arts & à des talens distingués ; dont la sensibilité la plus pénétrante , la bienfaisance la plus active animent tous les mouvemens & dirigent toutes les actions ; heureux parce que vous faites le bien ; heureux par excès de vertu & vertueux sans effort ; vous enfin qui n'aviez pas besoin , pour devenir le plus aimable des hommes , d'inspirer un intérêt si tendre & quelquefois si pénible : ah ! souffrez que j'exprime ici des sentimens par lesquels je paroissais exister enfin , & pour lesquels je chéris l'existence ; souffrez que mon jeune défenseur unisse son ame à la mienne ; & que , fiers tous deux du bonheur de vous aimer , nous nous glorifions de celui d'avoir pu mériter , d'avoir obtenu au moins d'en être chéris.

Ce respectable ami , puisqu'enfin il ne m'est pas permis de lui donner  
un

un autre nom ; parut rechercher la dame Legros qu'il admiroit ; qu'il vénéroit sans la connoître ; & sur le simple récit de sa conduite. Un cœur tel que le sien étoit fait pour apprécier un semblable héroïsme ; mais il ne se contenta pas de l'admirer : il s'arrête peu à ces sentimens stériles ; & ce n'est pas avec des larmes qu'il soulage l'infortune. Instruit que la situation de ma libératrice étoit fâcheuse ; qu'épuisée par les secours qu'elle m'avoit prodigués , par l'acquisition de quelques dettes de sa mère ; morte depuis peu , & qu'elle s'étoit imposée la loi de payer ; elle avoit été réduite à quitter son commerce , & ne mangeoit chez elle souvent que du pain , qu'elle se voyoit forcée quelquefois encore à laisser durcir , pour qu'on en mangeât moins ; que les chétives ressources que lui procuroit l'état de son mari , quoiqu'il réunît plusieurs talens , contribuoient

peu à adoucir cette honorable & glorieuse indigence ; & que moi , moi le plus infortuné des hommes pendant tant d'années , je n'avois pour acquitter envers elle la dette sacrée de mon cœur ; pour me dédommager de tous mes maux & me consoler de l'injustice ; pour exister , pour vivre enfin qu'une pension de *quatre cent livres* : il s'occupa sans relâche des moyens de changer notre sort. La sensibilité de son ame ne s'est jamais manifestée que par des bienfaits , ou par des services ; le premier , le plus généreux des bienfaits.

Il imagina d'ouvrir une souscription dont le produit seroit mis à fond perdu sur ma tête , & sur celles de Madame Legros & de l'enfant qu'elle portoit dans son sein , au moment où elle sollicitoit ma délivrance ; & qui , si souvent abreuvé de ses larmes , augmentoit & partageoit alors sa douloureuse situation. Mais il étoit dif-

ficile de rendre ce projet totalement public : ceux qui l'avoient proposé étoient trop délicats pour ne pas nous épargner l'humiliante & cruelle ressource de l'aumône ; & Madame Legros & moi nous avions trop de fierté pour consentir à l'accepter. On ne put donc communiquer ce projet qu'à un petit nombre de sociétés particulières , dont tous les membres , bien connus , étoient trop sensibles pour n'être pas touchés de notre sort ; & trop grands pour voir , dans notre infortune , autre chose que l'infortunée elle-même. On choisit , pour être dépositaire de leurs bienfaits , M. Boulard , notaire ; digne de la noblesse de son état ; digne de la confiance que cette commission supposoit.

Je n'ai pu connoître toutes les personnes qui ont concouru à cette action : beaucoup ont cherché à n'être pas connus. Je regrette de ne pouvoir orner de leurs noms , la liste de ceux aux-

quels j'adresse ici l'hommage de ma vive reconnoissance : je m'honore de la publier , & de citer ceux qui en sont l'objet. Il semble , en général , que ce qu'il y avoit de plus distingué dans toutes les classes , par la naissance , les talens & les qualités les plus heureuses , se fût réuni pour me venger de l'injustice & de la persécution ? Vérités accablantes pour mes ennemis , & qui prouvent à la fois leurs crimes & mon innocence. Dans cette liste nombreuse de mes bienfaiteurs ; je m'énorgueillis de pouvoir placer ; M. de Condorcet. de Chabanon , qui ont su joindre des talens distingués des vertus. M. le marquis de Conflans , MM. Guillomot , intendant des bâtimens , Regnard son gendre & leurs aimables épouses : M. le chevalier de Gestas , M. le duc de Charot , Mde. la marquise de Brunoy ; Mde. la duchesse de Bourbon , Mde. la présidente de Fleurieu ; M. le comte de Mun ; S. A.

S.<sup>t</sup> mademoiselle de Condé ; M. de Meilhan , qui a su apporter dans la société toutes les richesses de la littérature & les grâces de l'esprit ; & dans une place d'intendant , les vertus d'un citoyen & le courage de les montrer ; Mde. la duchesse de Lauraguais ; M. le duc d'Ayen ; Mde. la comtesse de Tott ; M. le comte & Mde. la comtesse de Tessé ; M. le vicomte de Gand ; Mde. la duchesse d'Anville ; Mde. la comtesse de Sabran ; M. le président de Farcheville ; Mlle. de la Roche ; Mde. la maréchale de Luxembourg ; M. le card. de Rohan ; Mde. la comtesse d'Usson ; M. de Crosne , alors intendant de Rouen ; Mde. Dufresne ; Mde. de Pont , intendante de Metz ; Mde. la marquise de Longueville , & une foule d'autres personnes , dont la protection est un éloge , & les bienfaits un titre glorieux.

Dans un très-court espace de tems , leurs généreuses offrandes produisirent

une somme de dix mille livres. Ma vertueuse & respectable *minerve*, malgré tout ce qu'elle avoit déjà fait pour moi, envoya cinquante louis; ce qui, avec les dix mille livres, procura les moyens d'acheter deux contrats de trois cens livres chacun; l'un, de rente viagère sur ma tête, l'autre, de rente perpétuelle sur celle de Mde. Légros. Au même moment, j'en recevois un autre d'une rente de cent livres. Mes lecteurs me sauront gré de m'appé-  
fantir un moment sur cet objet, qui leur rappellera un nom précieux & des souvenirs touchans.

*Un de ces hommes rares, qui sont attentifs à tous les maux de l'humanité; dans le sein desquels Dieu-même semble avoir déposé une partie de sa providence, pour les infortunes secrètes, & les malheurs abandonnés (1),*

---

(1) Pag. 2, du mémoire justificatif pour les trois hommes condamnés à la roue.



M. Dupati, honoré pendant sa vie de la haine de corps redoutables qu'il avoit osé combattre : & à sa mort, de la vénération de toutes les âmes sensibles & des larmes de tous les malheureux. Instruit de mes infortunes & de ma situation, fit remettre chez Mde. Legros, par une personne qui disparut comme l'éclair, un paquet dans lequel il y avoit plusieurs louis, & la lettre dont voici la copie, adressée à M. Cousin, rue Cimetières, St. - André-des-Arcs :

*A Paris, le 27 mars 1784.*

“ J’ai fait, Monsieur, une pension  
 „ viagère de la somme de cent liv. à  
 „ M. de Latude, *pour m’acquitter*  
 „ *envers lui.* Je prends le parti de  
 „ lui assigner les fonds que vous  
 „ touchez annuellement pour moi. En  
 „ conséquence, vous voudrez bien lui  
 „ compter ladite somme de cent liv.  
 „ tous les ans, demi-année par demi-

„ année , & vous commencerez le  
„ premier juillet de la présente année ;  
„ il sera libre de faire toucher cette  
„ pension , ou par Mde. Legros qui  
„ vous représentera cette lettre ou par  
„ tel autre procureur constitué ; mon  
„ intention est que cette lettre reste en-  
„ tre les mains de Mde. Legros, ou de  
„ M. de Latude, suivant qu'ils en con-  
„ viendront ensemble , afin de servir  
„ de titre à M. de Latude de la pension  
„ viagère que je lui ai faite , & d'o-  
„ bligation envers mes héritiers : vous  
„ aurez soin de me prévenir quelques  
„ mois avant chaque échéance ; si  
„ vous prévoyez qu'il ne vous restât  
„ pas en mains les fonds nécessaires  
„ pour acquitter cette obligation „.

DUPATY.

Le généreux & sensible magistrat ,  
qui me faisoit , avec une délicatesse si  
noble ce don , avoit cinq enfans , &  
n'étoit pas riche ! mais il n'y a guère  
que ses ennemis qui auroient le droit

de s'étonner de sa conduite & de ses bienfaits. Il mourut, & je m'empressai d'offrir à sa vertueuse épouse la remise de ce titre : ce fut envain que je l'a pressai de l'accepter ; cette femme respectable, digne de porter un nom qui survit à son époux, l'a constamment refusé, & m'honore toujours d'une aussi touchante bienveillance.

Toutes ces sommes réunies faisoient onze cens livres de rente : notre *vertueux ami*, pensa avec raison qu'elles étoient insuffisantes pour l'entretien d'une famille composée de cinq personnes. Combien mon tendre respect m'interdit à ce moment de détails précieux, que ce trop modeste bienfaiteur m'a forcé de taire. Il sembloit communiquer à tous les autres son ame ; il les échauffoit, & obtenoit d'eux pour nous, ce qu'il ne pouvoit faire lui-même.

Une de nos plus illustres familles, qui, distinguée dans tous les siècles de

la monarchie françoise par les plus grands services rendus à l'état , l'est sur-tout aujourd'hui par son courageux patriotisme , seconda ses efforts avec le plus généreux empressement. Un des chefs de cette famille , qui a su allier aux travaux militaires , le goût le plus vif pour les sciences , & dont le nom recommandable dans nos armées , s'illustre aussi dans nos académies , m'honora d'un intérêt particulier. Sa sœur , qui , par un mélange heureux & rare , réunit une philosophie profonde , & toutes les graces de l'esprit , à l'élévation du caractère. Sa sœur parut affectionner Mde. Legros , & déterminâ son mari à lui assurer une pension de cent écus : depuis, elle lui a procuré, indépendamment d'une foule d'autres secours , un logement dans un bâtiment royal.

Tous ces bienfaits , réunis à une pension de cent écus , dont il ne m'est pas permis , dont il m'est défendu

même de nommer celui à qui je la dois , nous assuroient dix-sept cens liv. de rente. Bien des gens se recrieront , quand j'oserai dire que ce sort étoit peu brillant ; & ne pouvoit pas suffire à entretenir cinq personnes , dont Pune , fatiguée par trente - cinq années de malheurs , devoit désirer ardemment , & jouir avec vivacité. Ne m'étoit-il donc pas permis de distraire mon cœur de tant d'accablans souvenirs , & pour moi des fantaisies n'étoient-elles pas des besoins ? Et mon amie , devoit-elle donc employer le reste de sa vie à gémir de son héroïsme ; elle avoit été forcée d'abandonner son état ; on se souvient qu'elle vendoit ses meubles ; pour suffire aux dépenses que j'occasionnois , à celles qu'entraînoient , & la maladie de sa mère qu'elle perdit alors , & l'entretien de son ménage : toutes ses ressources épuisées , elle avoit contracté quelques dettes ; & à cette époque , elle en avoit pour sept mille livres.

Je ne demande pas qu'on me pardonne ces détails : ils ne sont pas faits pour tout le monde. Ceux auxquels je les adresse les concevront , les dévoreront sans doute & ne me pardonneront pas au contraire de les avoir omis.

Chacun vouloit connoître alors notre situation. M. le Prince & Mde. la Princesse de Beauveau , qui nous honoroient de l'intérêt le plus flatteur : instruits que nous n'avions que dix-sept cens livres pour acquitter tant de charges , firent donner dans la suite une pension de 600 l. sur les lotteries à Mde. Legros. Combien sont précieuses les bonités dont ils daignent nous accabler ; combien il doit paroître touchant de les voir tous deux descendre jusqu'à moi pour me consoler ; ne connoître , près d'un malheureux , que leur sensibilité ; & paroître oublier alors qu'ils sont l'objet de la tendre estime de leurs maîtres , de l'admiration & de la reconnaissance de leurs concitoyens.

Ah ! qu'il me soit permis , en me glorifiant de tous ces titres , de revenir sur une idée que j'ai déjà présentée ; si je n'étois , comme a osé le dire M. de Sartines , qu'un *homme féroce* , ou comme ils le répétoient tous : un *fou* , un être dangereux ; si j'avois souillé ma vie du crime qu'ils m'ont imputé ; si j'avois commis des vols ; si je n'étois qu'un homme vil enfin , pourrois - je m'honorer de ce concours glorieux de personnes , la plupart illustres ; toutes estimées , toutes vertueuses & sensibles , qui ont paru vouloir me dédommager de tant de maux , & m'armer de leur bienveillance contre l'opprobre dont on vouloit me couvrir. Cette réflexion seule accable mes ennemis & me justifie. Ah ! pourquoi les Grands ne ressemblent-ils pas tous à ceux qui ont acquis des droits si sacrés à ma reconnoissance..... ?

Je puis en nommer beaucoup d'au-

tres encore qui m'ont honoré de bontés aussi touchantes. Recevez ici les remerciemens d'une ame vivement pénétrée ! de toutes les vôtres ! O vous ! l'aimable ami d'un grand homme ; vous qu'il dut s'enorgueillir d'avoir formé tant qu'il a vécu ; & qui nous fait oublier quelquefois que nous regrettons en le perdant , cet esprit enchanteur qui anime ses écrits , & qui l'eût seul immortalisé , sans le secours de son génie. Vous qui , dans nos troubles actuels , osez penser en citoyen , & publier ce que vous pensez : heureux époux de cette charmante, *belle & bonne* , que Voltaire nous faisoit tant désirer de connoître & d'aimer ; & qu'on aime davantage encore , lorsqu'on a le bonheur de la connoître. Tous deux m'ont offert d'aller chercher dans leur maison , les agrémens d'une société où l'on trouve les vrais modèles du bon goût ; tous deux m'y accueillent avec bonté , &



paroissent s'occuper sans cesse à me distraire & à me consoler.

Tandis qu'on me prodigue ainsi ces marques d'intérêt , on paroît sentir plus vivement tous les jours , ce qu'on doit aux vertus , malheureusement étonnantes , de la dame Legros : elle reçut peu de tems après ma délivrance un témoignage précieux de l'admiration publique. On venoit d'établir alors à l'académie françoise un prix de vertu ; elle fut unanimement jugée digne de le remporter en 1784 , & le public confirma avec transport la décision de cette société illustre ; qui pense avec raison que s'il est flatteur d'exercer un empire sur l'esprit , il est bien doux de pouvoir aussi l'étendre sur les cœurs. On remarquoit à cette séance une Princesse adorée , qui inspire à tant de titres , une si touchante vénération à tous les François ; une Princesse qui donne l'exemple de toutes les vertus. S. A. S. Mde. la duchesse

de Chartres , aujourd'hui d'Orléans ; honora des larmes les plus abondantes le récit douloureux de mes maux , & celui de l'héroïsme de la dame Legros. Ma libératrice & moi , nous les recueillîmes dans notre ame , ces larmes précieuses ; elles me firent oublier à ce moment , trente-cinq années de tourmens & de désespoir ; & je sentis que c'est vraiment s'associer aux droits de la divinité , que de rappeler le calme & a félicité dans le cœur des malheureux.

Cette satisfaction étoit pure alors ; mais il avoit fallu l'acheter encore par des dangers : il doit entrer dans le plan de cet ouvrage de rapporter ce fait ; il apprendra jusqu'où les ministres avoient porté l'habitude du despotisme ; & les François , celle de la foiblesse.

L'académie n'avoit consulté que son devoir , & il étoit impossible qu'elle se refusât à décerner le prix à la dame Legros , puisqu'elle le devoit à la vertu.

Mais nos ennemis communs murmuroient

inuroient déjà d'un triomphe qui les dénonçoit nécessairement à la vengeance publique ; déjà il étoit à craindre qu'on ne nous punit de cette gloire ; & les bruits qui se répandoient étoient assez considérables pour effrayer nos protecteurs & nos amis, qui préféroient notre liberté à cet éclat. Ils firent les plus grands efforts pour déterminer l'académie à refuser à la dame Legros la justice qu'elle avoit résolu de lui rendre ; & cette société n'a dû de pouvoir concilier notre intérêt & son vœu , qu'à la médiation de quelques-uns de ses membres , qui dans l'intimité de l'amitié , arrachèrent l'approbation de M. de Breteuil ; mais à la condition que je ne serois pas nommé , qu'on n'indiqueroit pas le nombre d'années qu'avoit passé dans les fers celui que la dame Legros en avoit tiré : étonnantes précautions qui ne me laissent plus rien à dire !.....

Tous ces hommages que nous re-

*Tome III.*

L

cevions étoient bien doux fans doute, mais ils ne fuffifoient pas pour embellir notre existence. Ma protectrice fe vit réduite à changer contre de l'or , la médaille qui attettoit & fa vertu & l'admiration qu'elle avoit fu inspirer.

Il me refte un autre titre à citer , auffi glorieux pour elle , auffi touchant pour moi que cette médaille qu'elle venoit de remporter : on me permettra de le publier encore ; c'est le trait qui peut le plus dignement terminer fon éloge , en rappelant ce qu'elle a fait , & tous les détails de fa conduite fous un même afpect. Voici ce qu'écrivoit , après ma délivrance , ma tendre & respectable Minerve à M. de Comeyras , mon premier défenfeur.

“ J'ai appris , Monsieur , que vous aviez demandé à Mde. Legros un mémoire détaillé de tout ce qu'elle a fait depuis trois ans , pour obtenir la liberté du fieur Mafers. D'après les questions que je lui ai faites , fur ce que

contient le récit qu'elle vous a envoyé , je vois que sa discrétion & sa modestie ne lui ont pas permis de donner à cette bonne œuvre toute sa valeur , & qu'elle s'est bornée à vous parler des démarches qu'elle a faites. Témoin depuis plus d'un an de l'activité , du courage , de la générosité , de la constance , je pourrois même bien dire de l'acharnement qu'elle y a mis , & sans lequel elle n'auroit jamais..... jamais réussi ; j'ai le plus grand plaisir à saisir cette occasion de vous en parler.

„ Une belle action , qui s'accomplit au moment qu'on la projette , est déjà une chose assez rare ; mais une belle action qu'il faut soutenir pendant trois ans , avec une sensibilité & un courage inaltérables , aux dépens de son tems , de ses propres affaires , de sa santé & de sa fortune , quand on n'en a pas , c'est ce que je n'avois jamais vu , jusqu'à ce que j'aie connu Ma-

dame Legros. Beaucoup d'autres auroient pu former la même entreprise, en apprenant les malheurs du sieur Mafers; mais pour réussir, il falloit une sensibilité & une constance plus qu'ordinaires; il falloit celle qui anime & qui soutient M<sup>de</sup>. Legros.

„ Ni les délais, ni les refus; ni ses espérances cent fois trompées; ni le refroidissement de ceux que tant de difficultés lassoient; ni les inconvéniens personnels auxquels l'exposoit le genre de bienfaisance qu'elle exerçoit; rien enfin ne l'a rebutée. Les représentations même de ceux qui, touchés de tant de générosité, prenoient le plus tendre intérêt à son bonheur, n'ont jamais modéré son zèle. Il croissoit en progression des difficultés, & je ne lui ai jamais vu plus d'ardeur pour réussir, que quand elle sembloit ne devoir plus rien espérer. Sans autre secours que son courage, & dans un état de santé

qu'une grossesse rendoit encore plus déplorable , je la voyois sans cesse l'année dernière s'épuiser en courses pénibles , pour obtenir non des secours pécuniaires , car elle les fournissoit elle-même à son prisonnier ; mais des protecteurs qui pussent le servir. Elle communiquoit sa sensibilité à ceux à qui elle parloit ; en gagnoit tous les jours de nouveaux ; n'en négligeoit aucuns , & ne songeoit à se reposer que quand il n'y avoit plus rien à faire.

„ C'est ainsi que sans fortune , sans crédit , sans moyens personnels d'aucun genre , elle est parvenue à obtenir ce qu'elle avoit si long-tems , si ardemment désiré.

„ Et quel étoit le but de tant de soins?..... C'étoit de recueillir chez elle celui qui en étoit l'objet ; de partager avec lui le fruit de ses travaux & ceux de son mari. Je lui ai quelquefois dit que sa situation ne sembloit pas lui permettre de se livrer

à tant de générosité. J'ai perdu mon fils , me répondoit-elle ; j'ai promis à mon prisonnier qu'il occuperoit sa place ; s'il est jamais libre , je lui tiendrai parole. Elle oublioit , en parlant ainsi , qu'un autre enfant, né depuis , ne laissoit plus cette place vacante. La femme capable de dévouer ainsi toute son existence au sentiment de l'humanité , & le mari qui le permet & l'approuve , sont deux êtres bien rares & bien respectables.

» Comme je n'ai jamais vu Mde. Legros qu'occupée entièrement de celui qu'elle a si bien servi , je suis à peine instruite de sa propre situation. Je sais seulement que née sans fortune , ses affaires sont encore plus gênées qu'elles ne devroient l'être , parce que venant de perdre son père après des maladies fort longues , & par conséquent onéreuses , elle a voulu faire honneur aux dettes que ce malheur leur avoit fait contracter.



C'est en remplissant ce devoir aux dépens de son nécessaire, qu'elle a encore trouvé les moyens d'aider le sieur Masers de tout ce qu'elle a pu dans sa prison ; qu'elle n'a épargné aucuns des frais qu'entraînoient tant de démarches, & qu'elle se félicite aujourd'hui de l'avoir en partie à sa charge, si l'on ne trouve moyen d'ajouter quelque chose aux quatre cent liv. de pension qu'on lui a accordé „.

C'est ainsi que l'on doit célébrer la vertu ; la vertu seule peut la louer dignement.

Ma tâche s'avance ; j'ai rapporté tous les faits de mon histoire : je les ai dits avec franchise, avec courage peut-être. J'ai acquitté les dettes de mon cœur ; & je crois avoir prouvé que le poids de ma reconnoissance n'avoit pour lui rien de fâcheux & de pénible à supporter ; mais ce sentiment m'im-

pose un autre devoir, & je n'ai pas la lâcheté d'hésiter à le remplir. Ce n'est pas seulement une vengeance trop légitime qui a dicté cet écrit. Quand mes bienfaiteurs souffrent, quand je les vois se priver du nécessaire pour me nourrir; eh! disons-le, quand je suis réduit à manger le pain de l'aumône; ne serois-je pas coupable d'une indigne foiblesse, si je balançois un moment à réclamer des droits qui me sont acquis à tant de titres. Ces mêmes bienfaiteurs, je le fais, ne demandent, n'attendent rien; mais leur délicatesse me dispense-t-elle d'obéir à la mienne? Et parce qu'ils sont généreux, ai-je le droit de n'être ni reconnoissant, ni juste?

J'ai donc pu, j'ai dû faire précéder mes trop légitimes réclamations, du récit des faits qui les appuient. Maintenant je m'adresse à vous avec confiance, augustes Représentans d'une

nation qui attend de votre courage une existence nouvelle ; & qu'elle a chargés du soin de la venger de ses ennemis. J'oserai vous demander de quels sentimens vous êtes saisis, quand, en parcourant cette liste sur laquelle on ne devoit trouver que les noms des enfans de la patrie, vous remarquez que mes persécuteurs, pour prix sans doute de leurs attentats, sont inscrits pour d'énormes pensions : la masse de celles que M. de Sartines s'est assurée, passe, dit-on, QUATRE-VINGT-ONZE MILLE LIVRES ; & dans ce livre, *teint du sang du peuple*, on voit qu'il n'a pas eu honte de se faire donner DEUX CENT MILLE LIVRES, pour l'aider à payer ses dettes. Et moi, pour m'indemniser de tant de maux, pour me venger de tant d'injustices, moi, on me donne quatre cent livres de pension ; & l'on avoit dépensé DEUX CENS DIX-SEPT MILLE LIVRES pour

me torturer. Eh! si quelqu'un mérite d'être appelé l'enfant de la Patrie, de prétendre à sa justice, ou si l'on veut à ses faveurs; n'est-ce pas celui qui peut lui reprocher tant de souffrances, celui qu'elle a immolé, en lui refusant une protection que tous les citoyens ont droit d'en attendre. Je l'ai réclamée envain, cette protection, pendant trente-cinq années; j'ai invoqué les loix, & je n'ai jamais été entendu que par les despotes qui la déshonoroient. Mais sans doute elle doit réparer le mal qu'elle n'a pas su empêcher; elle doit me consoler des tourmens que j'ai essuyés, & dont son devoir étoit de me garantir.

Daignez entendre ma foible voix, au milieu du tumulte & du tourbillon qui vous environnent; Législateurs augustes, je parle au nom de la raison & de l'humanité; & je ne crains pas qu'on refuse de m'écouter, puisque je m'adresse à

des hommes dont l'ame est à la fois assez vaste & assez sensible, pour surveiller également les intérêts du bien public , & le bonheur de chaque individu.

Je n'ignore pas qu'en traduisant mes ennemis au tribunal du public , j'y comparois avec eux , & que comme eux je vais y être jugé : je les ai accusés , je les ai convaincus , & déjà leur arrêt est prononcé. Mais moi , n'ai-je pas à me défendre aussi ? Non contre ces despotes odieux ; ils doivent trembler devant moi , & mon aspect seul les réduit au silence. J'ai rapporté sans détour les conseils de mes protecteurs ; j'ai dit qu'ils exigeoient pour unique récompense de leurs bienfaits , que j'oubliaffe à jamais les persécutions que j'avois essuyées , & que je renonçasse au droit d'en demander vengeance. N'aurai-je pas paru coupable d'ingratitude , en me refusant à l'empire qu'ils ont cherché à

exercer sur mon ame & sur mes sens ? Et ceux que le récit de tous les crimes que j'ai dévoilés , fatigue & embarasse ; ceux contre qui j'ai fourni de si terribles armes , pour aider à abattre le monstre qu'ils défendent avec tant de fureur , ne tenteront-ils pas de m'accuser d'avoir manqué de générosité en poursuivant des ennemis terrassés , que leur fuite & l'horreur publique ont livrés sans défense à mes coups. Cette objection n'est pas une chimère ; on n'attend , je le fais , que la publicité de mes mémoires pour me l'opposer. Triste & foible vengeance , dont je dois peu chercher à me garantir.

Nos ennemis sont terrassés , il est vrai ; mais ils ne sont pas vaincus. Ont-ils calculé jamais la mesure de leurs attentats ? Non , sans doute ; & quand il s'agit du salut de la patrie , quand le despotisme ose tenter de

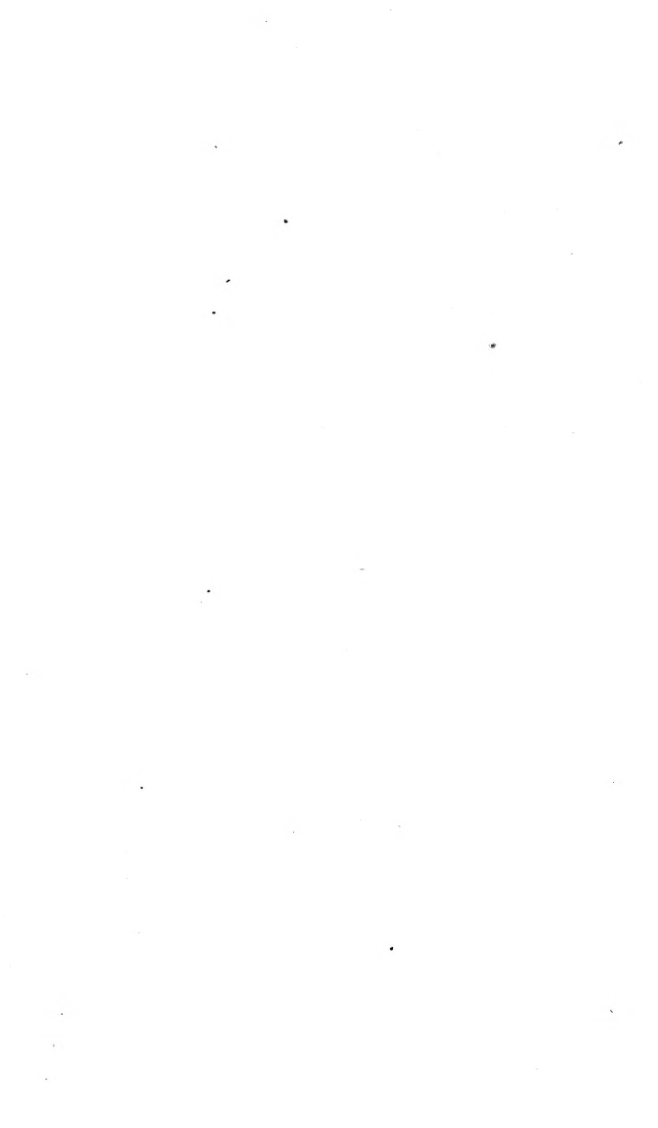
nouveaux efforts , quand il rugit encore , nous calculerions notre résistance ? Il est terrassé ! mais il vit , mais il couvre de son corps abattu l'abîme dans lequel il n'a pas perdu l'espérance de nous replonger. Gardons-nous de l'oublier ; la fausse sécurité d'un moment nous perdrait , & il n'attend que le jour où nous nous aveuglerons sur nos dangers , pour relever sa tête avec de nouvelles forces , & nous attaquer avec plus de rage.

J'ai promis à mes bienfaiteurs de garder le silence ; je le devois alors : nos adversaires , trop long-tems invulnérables , étoient armés encore de la fatale cuirasse qui les déroboit à nos coups. Mais ai-je pu faire le ferment d'abjurer mes devoirs , de renoncer au titre de citoyen ? Ce ne sont plus mes droits que je venge , ce sont ceux de l'état ; & mes ennemis sont les siens. Oui , j'ai dû ac-

quitter ma dette envers lui ; je ne l'ai que trop défendu avec mes larmes & mon supplice. Fier aujourd'hui de ces stygmates douloureux ; je voudrois , loin de les cacher , pouvoir montrer à chacun de mes concitoyens la trace des fers injustes dont j'ai été couvert , & leur dire à tous : voilà ce qu'ils ont fait ; tremblez , demain peut-être ils le feront encore.

*Fin du troisième & dernier volume.*







R.M. 5-1-65

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

DC

131

.9

L3A3

t.2-3

Latude, Jean Henri Masers  
de

Le despotisme dévoilé

